

CANADIAN THESES ON MICROFICHE

THÈSES CANADIENNES SUR MICROFICHE



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Ottawa, Canada
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

"ALIENATION ET NEVROSE"

une approche dialectique

par Lucienne Nicolay

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes supérieures
et de la Recherche de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention d'une maîtrise en psychologie

Ottawa, Canada, 1984.



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

REMERCIEMENTS

Cette thèse a été préparée sous la direction d'André Vachet, Ph. D., professeur au département de Science politique et de Philosophie de l'Université d'Ottawa. Tout au long de l'élaboration de ce travail, l'apport du professeur Vachet a été constant. Sa critique, combien profitable, son ouverture d'esprit enrichissante, sa disponibilité et son encouragement efficaces méritent ma vive reconnaissance et ma profonde gratitude.

Je désire également remercier tout spécialement d'une part, le professeur A.M. Des Lauriers, Ph. D., pour sa bienveillance envers mon projet, mes préoccupations, sa compréhension vis-à-vis de mon ignorance; d'autre part le professeur Richard Clément Ph. D., pour son aide solide et son assistance cordiale.

J'adresse mes remerciements aux différents professeurs qui m'ont conseillée.

Pour sa patience, sa compréhension, son soutien, je dédie ma thèse à Paul, c'est peu, mais il sait combien j'y tenais.

CURRICULUM STUDIORUM.

Lucienne Nicolay naquit le 1er février 1940, à Martigny, en Suisse. Elle obtint son diplôme de physiothérapeute du Canton de Genève (Suisse) en 1962 et son B.A. (Spéc.-psychologie) de l'Université d'Ottawa en 1976.

Introduction

Pendant plusieurs années nous avons traité en physiothérapie des personnes de tout âge, de tout niveau socio-économique, de diverses provenances culturelles, en Europe et au Canada, pour toutes sortes d'atteintes, maladies ou accidents. Au cours de cette pratique nous avons constaté une augmentation étonnante des maladies psychosomatiques, laquelle n'est pas sans rapport avec la transformation de la société. Afin d'étudier les causes de ces maladies nous nous sommes inscrites en psychologie. Nos études nous ont permis de comprendre et de concevoir les phénomènes reliés à l'être humain, ses rapports avec le milieu environnant, la société. Notre expérience antérieure a toujours influencé nos études, y compris le choix du thème de cette thèse.

Durant notre pratique nous avons constaté que si les individus ont des problèmes, ceux-ci sont toujours reliés d'une manière ou d'une autre au social. Du reste, il ne peut en être autrement puisque l'homme vit toujours en société, si petite soit-elle. Jusqu'à ces dernières décennies, la psychologie a rendu l'homme responsable de ses problèmes. Quelles que soient les conditions de vie, l'être humain doit

s'adapter. Dans le cas contraire, selon les normes sociales, il est reconnu soit comme inadapté social ou malfaiteur, soit comme anormal ou malade mental, et il est traité, enfermé en conséquence du verdict.

Si nous avons choisi comme sujet de thèse l'aliénation et la névrose, bien que ces deux thèmes aient été l'objet de moult publications, c'est parce que nous avons saisi, lors de rapports sociaux, des phénomènes dont finalement on parle assez peu. En outre, l'aliénation et la névrose ont été rarement confrontées tant au niveau de l'étiologie qu'au niveau des manifestations. Depuis un siècle environ, l'aliénation différenciée de l'aliénation mentale a surtout été étudiée par la sociologie et la psychologie sociale. La névrose¹, par ailleurs, a été l'objet d'étude de la psychologie (psychanalyse, psychologie sociale, psychopathologie), de la psychiatrie, de la sociologie psychiatrique, et de l'anthropologie culturelle. Si l'aliénation apparaît comme une condition normale, la névrose est encore identifiée comme pathologique. Alors que l'aliénation semble généralisée, voire universelle, la névrose n'en est pas moins très courante, et il est parfois difficile de distinguer l'une de l'autre car elles se touchent et peuvent se confondre. Afin de les traiter le plus objectivement possible, il est nécessaire de nous situer aux confins de plusieurs sciences,

1. Le DSM-III ne comporte plus le terme de névrose. Cette nomenclature étant régie essentiellement par la psychiatrie, et comme la névrose pour nous n'est pas une maladie, nous nous démarquons par conséquent de cette nomenclature.

c'est-à-dire à la jointure de la psychologie, de la sociologie et de l'anthropologie culturelle.

Vouloir étudier l'homme et ses problèmes sans tenir compte du social c'est une hérésie. Malheureusement, l'homme est trop souvent, selon la tradition métaphysique, pris comme objet restreint d'étude. Comme l'a dit entre autres Henri Wallon, l'homme naît social. Non seulement dès le premier jour l'enfant est en contact avec le milieu, mais encore il est social biologiquement. René Zazzo, disciple de Wallon, a expliqué que la nature sociale de l'enfant est inscrite dans l'héritage biologique. A la naissance, l'enfant se trouve en état de prématurité. D'une part, les structures nerveuses ne sont pas achevées (myélinisation, lobe frontal), d'autre part, l'enfant est complètement dépendant. En même temps que va se finaliser le système nerveux, l'enfant se développe tant au niveau physique que psychique grâce aux soins qu'on doit lui apporter; et ce développement dépend en grande partie du milieu environnant.

Si le social est essentiel, complémentaire à la vie de l'individu, en contrepartie celui-ci se doit de répondre aux exigences établies par la société. Très tôt, afin d'être accepté, l'individu doit faire l'apprentissage des règles, des lois, de la morale, des normes - d'abord par ses parents ensuite par l'école ou toute autre institution. Cette socialisation ne va pas sans heurts de part et d'autre. A mesure qu'il grandit, les rapports sociaux s'élargissent, devenu adolescent ou adulte, il rentre dans le monde du travail.

Toute société repose sur les pratiques socio-économiques, ou si l'on préfère sur les rapports de production. Par ceux-ci on entend les relations

qui s'établissent entre les hommes à l'occasion de la production de la vie matérielle, par l'intermédiaire des objets matériels qui servent à la satisfaction des besoins sociaux (moyens de production et biens de consommation). ^{1 bis}

De ces rapports vont découler d'une part la base matérielle, d'autre part les institutions, autrement dit l'Etat. Donc l'homme est social, c'est-à-dire, en interaction avec la société. Toutes ces interactions développent son niveau de conscience sociale et ce dernier résume à la fois son vécu, perçu et conçu. L'équilibre entre ces trois composantes représente en somme la normalité.

Un déséquilibre par rapport au perçu ou au conçu, provenant de différentes causes, engendre des troubles, et ceux-ci à long terme pourraient être un signe de pathologie. Le passage de l'état normal à l'état pathologique est comme dans toutes choses une question de degré, qualitativement et quantitativement. Mais les déséquilibres peuvent être momentanés et, si on ose dire, de diverses densités. Par exemple, la névrose peut être reconnue comme acceptable tant que l'individu est capable de fonctionner. Comme on le sait, le normal est très relatif et, en général, sa qualité ou son niveau d'acceptation dépend de la société ou de la culture.

^{1 bis} Centre d'Etudes et de Recherches marxistes, Dictionnaire économique et social, Paris, Ed. sociales, 1975, p. 554.

Mais une société peut comprendre plusieurs cultures et les normes de l'une ne rencontrent pas nécessairement les normes culturelles minoritaires. Bien qu'il puisse y avoir des névroses collectives, nous n'en tiendrons pas compte dans cette thèse, ni des névroses dues à des cataclysmes, aux guerres, etc.

Etant donné que la position de la névrose n'est pas claire, tant au niveau étiologique qu'au niveau de sa classification (tantôt elle est reconnue comme une maladie ou un trouble, tantôt comme un comportement acquis), sa définition varie selon les diverses approches théoriques.

Les behavioristes considèrent la névrose comme un comportement acquis. De ce fait, ils s'intéressent avant tout aux symptômes qu'ils décrivent afin de pouvoir modifier le comportement impliqué. La névrose est suffisamment complexe pour ne pas la réduire à des réactions ou divers comportements. L'émotion, élément essentiel dans la névrose, est plus qu'une réaction physiologique ou qu'une réaction de fuite ou de peur.

Chez les néo-freudiens, Karen Horney, après plusieurs années d'étude sur la névrose, donne cette définition: "les névroses sont une expression d'un trouble dans les relations humaines."² Pour elle, les relations humaines sont d'ordre

2. Karen HORNEY, Our Inner Conflicts, New York, W.W. Norton & Company, Inc., 1945, p. 47.

culturel. Elle déclare:

... si les névroses sont causées par des facteurs culturels, spécifiquement cela signifie que les névroses sont engendrées par les relations humaines³.

Bien qu'elle donne aux facteurs externes un rôle, elle relie étroitement la névrose aux dimensions du sujet. Nous ne pensons pas que des désirs refoulés ou des pulsions inhibées soient les seuls responsables des problèmes d'adaptation du sujet. N'y aurait-il pas une autre explication que les conflits libidinaux aux difficultés, réactions diverses rencontrées par tout être humain dans notre société?

Dans Escape from Freedom, Erich Fromm définit la névrose par rapport à la normalité et celle-ci est représentative soit des nécessités sociales, soit des valeurs et normes de l'individu. En fait, il y a une contradiction entre les buts de la société et le développement total de l'individu. Car en s'adaptant à la société, l'homme s'aliène et en voulant lutter contre cette aliénation il devient névrosé. Pour Fromm, "le névrosé est un être aliéné"⁴. Au lieu de tenter de se désaliéner en retrouvant une "liberté positive," son individualité, soit en recouvrant son essence humaine, il compense par des symptômes pour fuir une anxiété insupportable.

3. Idem, p. 12

4. Erich FROMM, Société aliénée et Société saine, Paris, Le Courrier du Livre, 1956, p. 127.

Selon notre point de vue, la névrose est un déséquilibre psychique variable, souvent évolutif, se manifestant selon les cas par des comportements caractéristiques, variés et pouvant se combiner. Certains de ces comportements se confondent avec des manifestations de l'aliénation et c'est pourquoi il est si difficile parfois de faire la part de l'un et de l'autre.

Si les réactions individuelles résultent, entre autres, d'une situation sociale déterminée, on peut alors s'attendre à ce que les individus réagissent tous, plus ou moins semblablement. Les réactions ne suffisent pas à elles seules à expliquer le déséquilibre. Il s'agit de rechercher les causes au niveau de la formation de la personnalité, les constituants en regard du développement de l'individu. Nous pensons qu'il est nécessaire de voir si la névrose est une question d'adaptation ou un produit social. Mis à part les dispositions héréditaires ou prédispositions morpho-physiologiques innées dont nous ne tiendrons pas compte ici-car elles pourraient faire l'objet d'une thèse -nous pensons que l'influence de l'enfance joue un grand rôle dans le développement des névroses, surtout en ce qui concerne les pressions familiales et sociales. Se déroulant dans un contexte social, l'enfance est marquée par les influences du milieu. Par conséquent, nous insisterons d'une part sur l'aspect spécifique du lien social dans la névrose, d'autre part, sur le développement de l'enfant.

La névrose a fait coulé beaucoup d'encre. Les notions de conflit, d'adaptation, de mécanisme de défense ont intéressé bon nombre de chercheurs, mais personne, à notre connaissance, ne s'est spécialement intéressé aux représentations plus ou moins fantastiques du réel. Association, contradiction, fabulation, représentation constituent des étapes du développement de la pensée chez l'enfant. Pourquoi l'individu dont l'équilibre est momentanément débalancé n'utiliserait-il pas certains procédés intellectuels de l'enfant, tel l'animisme? Pourquoi ne s'interroge-t-on pas sur la relation entre certaines manifestations de la personne névrosée et les processus de pensée? Quel est le lien entre, par exemple, l'émotion, les représentations plus ou moins fantastiques (ou les fausses représentations), la perception et les processus cognitifs?

Ces questions ouvrent une problématique. Elles laissent entrevoir que la névrose implique une dynamique interférant avec l'évolution propre de l'individu et touchant directement ou indirectement aux différents processus psychiques. Si parfois on confond la névrose avec l'aliénation, alors quel lien les rapproche? Serait-ce le narcissisme? Cette approche tente de saisir les traits, la personnalité, le comportement de l'individu en tant qu'effet psychologique des changements sociaux. De sorte, la problématique oblige à un examen aussi bien de la névrose que de l'aliénation.

Pour définir l'homme aliéné, Karl Marx reprend la conceptualisation de Hegel, soit « entfremdet » qui signifie l'homme devenu étranger à lui-même, et « Entäußerung », concept qualifiant la dépossession. Selon le contexte, il utilise tantôt l'un tantôt l'autre. Pour Marx, l'origine de l'aliénation est avant tout économique. Elle est liée au travail, à la production, à la propriété privée, aux rapports des hommes (i.e. aux rapports sociaux, à l'argent et à son pouvoir, etc.). C'est toute l'activité de l'homme qui est remise en cause. Non seulement elle devrait permettre que l'homme se réalise par un travail créatif sans en perdre le fruit et sans devenir étranger à ce travail, mais encore elle devrait être l'expression de l'homme aux autres hommes, une sorte de langage universel qui unit les hommes et non qui les sépare.

Le travail aliéné . . . transforme l'être générique de l'homme, sa nature aussi bien que ses facultés intellectuelles - en un être qui lui est étranger. . . .⁵

L'homme dépossédé de ce qui le caractérise en tant qu'être humain va projeter sur d'autres êtres mythiques ou réels, sur l'Etat ou sur l'agent de son aliénation, i.e. l'argent, son propre pouvoir, ses capacités, ses qualités, afin de tenter de se retrouver. Ainsi l'aliénation, à cause des

5. Karl MARX, Oeuvres II, Paris, Bibliothèque La Pléiade, 1965, p. 64.

conditions objectives, est produite par la société et devient une manifestation de la personnalité, c'est-à-dire qu'elle apparaît lors des rapports réels avec les autres individus.

Provenant des rapports de production, l'aliénation se retrouve par la force des choses à tout ce qui fait la vie de l'homme. Depuis Marx, beaucoup de choses ont changé. D'industrielle, la société est devenue post-industrielle, mais les rapports de production ont conservé certains de leurs caractères, lesquels se sont amplifiés dans le but d'augmenter l'extraction du sur-produit. Les biens de consommation devenant le but de tout un chacun, l'argent a acquis encore plus de pouvoir, ainsi que l'Etat. Ainsi les institutions "ou les modes particuliers de la production"⁶ ayant pour but d'éduquer, de protéger, de soigner les individus, se transforment en moyens pour diriger, contrôler les individus et les robotiser. Autrement dit, l'aliénation a toujours une origine économique telle que décrite, expliquée par Marx, accrue des progrès et du développement socio-économique. L'aliénation comme la société s'est développée et transformée.

Pour Erich Fromm

Une personne en état d'aliénation s'expérimente elle-même comme une étrangère, car elle s'est en quelque sorte coupée d'elle-même. Elle n'a plus conscience d'être au

6. Karl MARX, Manuscrits de 1844, Paris, Ed. Sociales, 1962, p. 88.

centre de son monde personnel et de créer ses actes propres. (. . .) Toute relation productive lui est interdite, bien qu'elle continue à expérimenter les choses avec les sens et avec son jugement.

La personne se sent dépossédée. Bien que ses sens ou son perçu et son conçu soient tout à fait normaux, en connexion, la personne ne sent pas qu'elle existe.

Ce que Marx nomme fétichisme, soit le transfert de pouvoir, de sentiment ou de pensée sur un être ou une chose, Fromm l'associe en premier lieu, à cause de l'histoire religieuse, à l'idôlatrie, ensuite à l'aliénation, en tenant compte de l'évolution socio-économique et de la connaissance. Il faut, nous pensons, distinguer le fait, l'aliénation, des conséquences, i.e. des manifestations. Par contre, il faut souligner que celles-ci sont aliénantes pour l'entourage, car projeter sur l'autre ses propres capacités diminue les siennes. Rechercher dans les autres ce que nous sommes ou pourrions être, cela démontre un manque de conscience, de connaissance de nous-mêmes et des autres, en partie dû aux conditions objectives et subjectives dans lesquelles nous sommes éduqués et vivons. Ce que nous sommes, nos préoccupations, occupations, reflètent le milieu ambiant.

Si la sociologie analyse l'aliénation selon les processus socio-économiques, par contre la psychologie a

7. Erich FROMM, Société aliénée et Société saine, Paris, Ed. Le Courrier du Livre, 1956, p. 124.

tendance à la concevoir comme des états psychiques tels que l'impuissance, la non-réalisation du self ou l'aliénation de soi. C'est à nouveau centrer un phénomène sur l'individu et considérer les conditions objectives comme secondaires. On ne tient pas compte de l'interaction incessante et essentielle entre l'individu et la société.

Pour nous l'aliénation traduit le mouvement de l'individu vivant en société. Elle est de ce fait étroitement reliée à toute l'activité de l'individu. Elle se caractérise généralement par un sentiment de dépossession de soi et se manifeste par un ensemble de réactions d'ordre matériel, intellectuel, affectif et moral. On ne peut prétendre à une opposition entre l'homme et la société, mais plutôt à une dialectique d'où ressortent les connexions et les contradictions internes et externes, ou les conflits.

Ainsi, étant donné l'interdépendance de l'homme et de la société, nous sommes particulièrement intéressés à démontrer le fondement social, commun à l'aliénation et à la névrose. Ceci constitue notre hypothèse principale. L'individu est réel et il ne peut se développer et se réaliser qu'à partir de la réalité sociale. Cette dernière est à la fois essence et existence, vie et conscience, c'est-à-dire qu'elle se constitue d'une part, des choses, "de l'activité matérielle dans ses formes et ses rapports sociaux les plus divers" et,

d'autre part, "de l'activité intellectuelle de la société en général."⁸ Dans l'ensemble de ces interrelations, i.e. entre les activités matérielles et les activités intellectuelles, les représentations jouent un rôle important. Découlant du sensible, les représentations se trouvent à refléter ce réel. Elles peuvent être reconnues comme fausses dans le cas où elles sont mêlées pour différentes raisons à l'illusoire. Jusqu'à présent, le problème des fausses représentations a surtout été mis en évidence en rapport avec l'idéologie. Cette dernière serait-elle alors à l'origine des fausses représentations dans l'aliénation? Et dans la névrose? Ainsi, d'une part, les représentations plus ou moins fantastiques présentes dans la névrose seraient produites essentiellement par l'émotion s'opposant à la perception du réel. D'autre part, dans l'aliénation, un manque de conscience sociale engendre de fausses représentations, i.e. les individus étant incapables de comprendre et d'expliquer les rapports sociaux existant autour d'eux.

Le développement de cette hypothèse et sa vérification peuvent se faire en trois étapes, constituant les trois parties de cette recherche. D'abord, une première partie tentera de répondre à la question suivante: La névrose est-elle une question d'adaptation ou de produit social?

8. Lucien SEVE, Une introduction à la philosophie marxiste, Paris, Ed. Sociales, 1980, p. 166.

L'objet de cette étude portera tout spécialement sur la nature et les conditions prédisposant à la névrose. Ainsi, les éléments suivants feront l'objet d'un examen: la culture, la socialisation, l'émotion, l'anxiété, 1. Pour des raisons socio-historiques, le culturalisme conçoit la personnalité en fonction de la culture: certains traits (de la personnalité) relèvent du milieu, et la personnalité s'exprime à travers la culture. La personnalité névrotique s'insère donc dans ce rapport. 2. Cependant, la culture n'est pas synonyme de société. Elle constitue une partie de la totalité formée par la réalité sociale. La socialisation peut être considérée comme un apprentissage, dans toute l'extension du terme, de l'individu. L'éducation en est une étape importante. Elle s'inscrit au niveau psychique par: la généralisation, laquelle touche au conditionnement et à la signification; la perception, fondamentale aux rapports entre l'individu et le monde, qui est indispensable aux processus de la connaissance. Sans perception il ne peut y avoir de contact avec la réalité et la connaissance est impossible; l'acquisition de la conscience de soi et le développement moral qui évoquent à la fois l'assimilation des représentations collectives, des valeurs sociales et la découverte de l'individualité eu égard à autrui. 3. L'émotion constitue, selon Henri Wallon, le lien fondamental et original entre l'organique et le social. Elle se trouve ainsi impliquée dans toute modification psychique. 4. L'anxiété doit être différenciée de la peur

et de l'angoisse. A partir de la contribution de plusieurs auteurs, diverses formes d'anxiété seront étudiées. Nous viserons à déterminer ainsi, à travers ces éléments le contenu social de la névrose.

La deuxième partie traitera de la question suivante: L'aliénation décoyle-t-elle d'un état psychologique ou de rapports sociaux? La première section abordera l'étude des états psychologiques, à partir de la contribution de plusieurs auteurs. Ces états représentent diverses facettes de l'aliénation caractérisant des conditions liées à la vie des individus et des comportements s'y rapportant. La seconde section traitera des rapports sociaux, fondement de l'aliénation. Elle se divisera en sous-sections: le travail aliéné et ses conséquences, c'est-à-dire l'individualisme, le "travail en miettes," l'individu "émietté", la spécialisation et le rôle aliéné de la femme. Le travail aliéné symbolise les différents rapports entre l'individu et son travail, le produit de son travail. Dans notre société, la production des biens ne peut être séparée de la production des valeurs, laquelle implique tout un ensemble d'effets. Les conséquences du travail aliéné ne sont pas particulières à quelques individus,

mais deviennent générales avec l'évolution sociale. Les relations entre les individus se transforment, tant au niveau familial qu'au niveau interprofessionnel (l'individualisme). La division du travail parcellise les tâches ainsi que les individus, entraîne des changements dans les modes de production, produit le chômage (le "travail en miettes," l'individu "émietté"). Elle favorise aussi la technologie, supervise le développement de la connaissance (la spécialisation). Enfin, elle influence et fixe l'inégalité sexuelle sur le marché du travail (le rôle aliéné de la femme). L'aliénation et les représentations en rapport avec l'aliénation formeront la troisième section. Les représentations constituent la forme idéale des rapports sociaux. Elles se trouvent ainsi à traduire l'aliénation et à la reproduire. L'idéologie, une forme spécifique de représentation, participe au procès d'aliénation.

La troisième partie, en tentant d'établir les rapports spécifiques entre la névrose et l'aliénation, fera la synthèse des deux premières. Plus précisément, l'on tentera de déterminer si c'est l'aliénation qui conduit à la névrose ou bien l'inverse. Pour cela on se servira, dans un premier temps, de l'analyse faite par Erich Fromm et Karen Horney, de même on introduira la thèse de Christopher Lasch, théorie qui s'apparente approximativement à celle d'Horney et de Fromm. Cela nous conduira à justifier notre hypothèse fondamentale comme quoi l'aliénation et la névrose ont un contenu social.

Première partie

La névrose est-elle une question d'adaptation
ou un produit social?

Introduction

Qu'est-ce que la névrose? Il est difficile de la saisir, d'une part à cause de la complexité psychique, d'autre part, à cause de la multiplicité et de la diversité des théories la concernant. Les opinions divergent selon la discipline, les intérêts des chercheurs, les approches théoriques ou cliniques. Elles diffèrent aussi selon les pratiques les orientations idéologiques et le développement de la conscience sociale. Et depuis William Cullen qui, en 1769, a qualifié de névrose les désordres de sensations du système nerveux,¹ les hommes, les sociétés, la connaissance ont évolué.

Ce qu'on peut affirmer de certain c'est que la névrose n'est pas une entité existant pour et par elle-même. Indissociable de la vie de l'individu, de son organisme et de ses activités, elle dépend de l'interaction du biologique, du psychique et du social. Son origine étant complexe, la névrose a surtout été étudiée à partir de ses manifestations. On s'est peu interrogé sur son essence, laquelle a été escamotée en faveur de l'existence. Il y a eu réduction de la première à la seconde. Mais si les manifestations sont de bons indices, elles ne peuvent toutefois expliquer ni l'origine ni la nature du phénomène. Car une même manifestation peut référer à des

1. James C. COLEMAN, Abnormal Psychology and Modern Life, Glenview, Scott, Foresman & Company, 1972, p. 217.

causes diverses et recevoir plusieurs explications. Autrement dit, la signification dépend du rapport entre le signifiant et le signifié. Ainsi, certains phénomènes qualifiés de névrotiques sont également communs à l'aliénation et peut-être même à la psychose. La situation de la dépression nerveuse (est-elle ou non névrotique), les cas dits limites entre la névrose et la psychose en font foi.

La classification des troubles, des déséquilibres, à partir des symptômes, des signes, des manifestations, est arbitraire. Bien que des classifications globales soient nécessaires pour la pratique thérapeutique, il est encore plus important de connaître l'origine des troubles ou des déséquilibres afin de ne pas confondre les effets et les causes. Par exemple, les conflits intra-psychiques, reconnus par le courant psychanalytique comme en partie responsables des atteintes névrotiques, sont eux-mêmes les conséquences, au niveau des représentations, des contradictions non-résolues. Les contradictions (internes et externes) à la base des conflits agissent comme partie intégrante des processus de la connaissance, elles sont son "automouvement."² Le conflit est-il alors toujours une cause possible de névrose? Ou est-il un élément appartenant à un ensemble de réactions reliées à l'apprentissage, à l'appréhension du réel?

2. Vladimir LENINE, Oeuvres t.38, Cahiers philosophiques, Paris, Ed. sociales, 1971, p. 133.

L'appréhension du réel se fait, d'une part, à travers l'activité, d'autre part, à travers l'appropriation des connaissances, des objets, i.e. des produits collectifs de l'expérience humaine accumulée. Cette appropriation est active puisqu'elle se fait au moyen de l'apprentissage et grâce aux interactions des individus.³

L'activité est dans un premier temps adaptive. A l'instar de la vie animale, on parle de l'adaptation de l'homme à son milieu. Mais il y a une différence majeure dont on ne tient pas compte. L'animal s'adapte à un milieu selon des conditions données, l'objet de ses activités est de répondre uniquement à ses besoins physiques en tirant partie de ces conditions, en s'y adaptant. Si certaines réactions humaines ne sont pas étrangères à celles des animaux, à un moment donné, la comparaison doit cesser car l'être humain est capable de convertir ses activités, ses interactions en représentations, base essentielle à toute créativité. L'homme, en général, possède un langage articulé qui se développe en interaction avec la pensée. Ainsi, ses sensations, ses réactions sensorielles, peuvent être transformées en opérations mentales. Ses activités, à l'inverse de l'animal, ne sont motivées qu'en partie par les besoins d'ordre physique; elles peuvent l'amener à se dépasser dans

3. Alexis LEONTIEV, Le développement du psychisme, Paris, Ed. sociales, 1976, p. 313.

ce qui le caractérise le plus, i.e. le raisonnement et la connaissance. Pour faciliter et améliorer sa vie, il tend à changer les conditions, au niveau matériel ou autre.⁴ Il en retire, au niveau cognitif, un substrat, lequel, grâce au langage, peut se communiquer et passer à la postérité. Dans ces circonstances, l'activité n'est plus seulement adaptative mais encore productive.

Néanmoins, l'adaptation est souvent retenue en psychologie, comme en psychanalyse, en anthropologie et en psychiatrie, tantôt comme équilibre (entre l'assimilation et l'accommodation), tantôt comme réaction dans le but de maîtriser l'environnement,⁵ ou encore, en tant qu'intériorisation plus ou moins passive des normes, de la réglementation. Cette dernière tendance est reconnue et utilisée par tout un courant de pensée - le culturalisme - pour lequel l'adaptation est une condition sine qua non de l'individu vivant en société et par ce fait même une référence quant à son état psychique.

Adaptation, norme, normal, déviant, inadapté, anormal, voilà autant des concepts que des catégories servant finalement à cataloguer les individus. La thèse culturelle pourrait se résumer en quelques points. La civilisation est

4. Ibid., p. 77.

5. Abram KARDINER, L'individu dans sa société, Paris, Gallimard, 1969, p. 126.

responsable, d'une part, de la transmission culturelle, d'autre part, de l'adaptation, de la formation des individus en regard des normes de cette culture matérielle. La norme est la base, le référent de la santé mentale, car elle définit le normal. Toute déviation par rapport à la norme se manifeste grâce aux moyens qu'offre la culture, et amène à la névrose, ou à la psychose, dépendamment des individus. Donc, pour plusieurs auteurs, l'adaptation sociale devient un critère absolu de normalité.⁶ Selon Mikel Dufrenne, "la normalité se reconnaît à la normativité, c'est-à-dire au pouvoir qu'a l'homme de s'affirmer et de s'adapter."⁷ La normalité = adaptation ou normativité? Doit-on les saisir comme une équation, une équivalence, ou une interdépendance?

Il faut garder à l'esprit que toute tentative pour définir, expliquer, décrire la normalité implique des jugements de valeurs, comme le souligne F.C. Redlich dans son article sur le concept de normalité. 1. Cette dernière peut être statistiquement comparée à la moyenne. 2. En psychologie, elle est définitivement associée à l'adaptation, d'une part, à cause de l'influence médicale ou biologique, d'autre part, en raison de tout un mouvement de pensées ayant marqué l'histoire et l'évolution de plusieurs sciences humaines et sociales. L'adaptation peut être considérée:

6. Norbert SILLAMY, Dictionnaire de psychologie, vol. 2, Paris, Bordas, 1980, p. 820.

7. Mikel DUFRENNE, La personnalité de base, Paris, PUF, 1972, p. 212.

a. comme un idéal ou l'idéal à atteindre, tant au niveau de l'intégration sociale qu'au niveau d'une qualité de vie, qualifiée de santé mentale, b. en tant que conditions minimales à la vie.⁸

La santé mentale, à l'instar du couple normalité versus adaptation, est d'une part un concept de plus en plus difficile à définir, à cause de la complexité d'un ensemble d'éléments interagissant qu'on tend d'habitude à traiter en entités absolues. D'autre part, le tout est situé à un tel niveau d'abstraction que les reproduits, les significations, perdent le sens du représenté, i.e. le sens de l'objet à connaître en rapport avec le sujet concerné, i.e. l'homme social. Ce qui occasionne un enchaînement, une circulation de termes donnant le sentiment ou l'illusion de connaître ou d'expliquer, et par ce fait même, un sentiment de sécurité face à cette totalité encore si mal connue qu'est l'homme et la société.

Selon Margaret Mead, le déviant est normal, du point de vue de la société, mais le déviant, estimé culturellement inadapté, est considéré comme névrosé.⁹ Pour Abram Kardiner,

8. F.C. REDLICH, "The Concept of Normality," in Journal of Psychopathology, vol. 6. No 3., 1952, p. 552 & 557.

9. Ibid, p. 210.

le normal et l'anormal, i.e. le névrotique, sont deux types d'adaptation à une même situation. Toute culture nécessite une discipline quelconque. Tout individu a ses propres limites d'adaptation; chacun réagit différemment aux contraintes. L'individu normal comme le névrosé s'adapte mais avec des "techniques différentes."¹⁰

Karen Horney, influencée par l'interprétation culturelle, conçoit la névrose comme "une déviation de la normale,"¹¹ bien que toutes déviations ne soient pas reconnues comme névrotiques. La différence par rapport à ces divisions est une question de normes, de valeurs culturelles. Horney utilise une définition quelque peu statistique et statique lorsqu'elle écrit: "...sont "névrosés" ceux qui diffèrent dans leurs réactions de la moyenne des individus."¹²

Tandis que pour Erich Fromm, "la validation consensuelle"¹³ ne signifie rien. Les idées et les comportements peuvent bien être partagés par un grand nombre d'individus, ils n'en sont pas pour autant "normaux." Si la civilisation peut causer des névroses individuelles, elle est responsable également "d'une déficience socialement généralisée"¹⁴ au sein

10. Abram KARDINER, Op. Cit., p. 450.

11. Karen HORNEY, La Personnalité névrotique de notre temps, Paris, l'Arche, 1973, p. 17.

12. Ibid, p. 11.

13. Erich FROMM, Société aliénée et Société saine, Paris, Le Courrier du livre, 1956, p. 31.

14. Idem,

d'une population. E. Fromm souligne la distinction entre la maladie mentale individuelle, qui représente un échec par rapport à l'évolution de l'individu et celle de la société, qui correspond à un échec généralisé c'est-à-dire échec rencontré par une majorité d'individus. Le normal pour Fromm dépend beaucoup de la qualité de vie, il est relatif à la liberté et à la spontanéité. C'est atteindre l'optimum de développement, de la maturité, du bonheur¹⁵.

"... le critère d'équilibre ne concerne pas l'adaptation individuelle à un ordre social donné, mais" il est "universel, valable pour tous les hommes..."¹⁶ — Fromm se démarque de l'interprétation culturelle en refusant le modèle culture-adaptation-normalité. L'adaptation, comme le normal, dépendent du niveau d'évolution de l'individu versus la société. Mais pour les néo-freudiens en général, les exigences contradictoires de la culture ne sont pas étrangères à la prolifération des névroses¹⁷.

Dans ce contexte, on peut s'interroger sur le rôle joué par l'influence culturelle sur l'adaptation dans le cas où un individu se trouve éduqué dans un milieu à

15. Ibid, p. 558.

16. Idem,

17. Mikel DUFRENNE, Op. Cit., p. 219.

plusieurs cultures. Peut-on prétendre que l'individu à deux ou trois cultures, sera plus prédisposé à la névrose parce qu'on suppose que son adaptation sera perturbée par des valeurs contradictoires ou peu intégrées les unes aux autres?

Et que dire du bonheur associé, toujours selon cette optique, à l'adaptation, à la culture, donc à la normalité, doit-on en déduire qu'un individu sera plus ou moins heureux, plus ou moins normal en étant de telle culture plutôt que de telle autre? Pourquoi allier des concepts tels la normalité, le bonheur à la culture? N'est-ce point concevoir la culture comme une totalité idéale, un modèle de comportements transmis aux individus par l'éducation? Ainsi dans cet ordre d'idées, on peut qualifier toute déviance, tout comportement autre que ce modèle comme anormal ou inadapté. (Mais "la norme ne se confond pas avec le normal, et l'anormal ou même le déviant ne se confond pas davantage avec le pathologique"¹⁸). Et l'adaptation devient alors une capacité, une aptitude individuelle ou personnelle, peu importe le milieu social, le genre de société ou le rapport individu et société.

18. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Dictionnaire critique de la Sociologie, Paris, PUF, 1982, p. 384.

Si la normalité découle d'un jugement de valeur, ce jugement émane non seulement d'une culture, mais surtout d'une idéologie. Dans notre société, formée de plusieurs cultures, ce n'est pas nécessairement le consensus culturel qui détermine si une personne est normale ou non, mais bien l'organisation sociale.

L'Etat assujettit le secteur tertiaire, plus exactement les professions libérales au contrôle, à l'aménagement et à la spécialisation des institutions responsables de la conduite des individus. La morale, la santé sont, non seulement un droit, mais encore un devoir pour les individus. Le slogan lancé depuis quelque temps "des idées saines dans un corps sain" démontre à la fois l'idéologie et la politique de l'Etat à ce sujet.

On peut s'interroger également si la normalité existe positivement, puisqu'elle est aussi considérée comme un idéal? L'idéal n'est-il pas une représentation imaginaire, un modèle parfait de ce que devrait être l'homme et par conséquent la société, puisque l'un ne va pas sans l'autre? Et si la normalité est imaginaire, une norme imaginaire, comment peut-on délibérément juger que la névrose se définit par l'anormalité? Sur quels critères subjectifs s'appuie-t-on? Sur les symptômes? Toute apparition symptomatique est-elle synonyme de maladie? Et de ce fait anormale? Et les individus ayant

des réactions psychomatiques, sont-ils anormaux ou normaux? Sont-ils anormaux physiquement ou psychiquement, ou les deux? Doit-on alors reconnaître que la normalité correspond à la moyenne? Dans cette moyenne peut-on soutenir qu'aucun de ces individus ne présente des symptômes quelconques? A moins que ce ne soit une question de fréquences, mais alors, à combien de symptômes a-t-on droit? Ou quelle est la fréquence d'apparition de certains actes catalogués normaux ou anormaux? La compulsion d'un acte ne dépend pas seulement de la fréquence, mais aussi du motif et de sa force comme le fait remarquer Redlich¹⁹.

Finalement, l'adaptation, le normal apparaissent comme des abstractions, des valeurs relatives avant tout à la conduite de l'individu en accord avec les exigences culturelles, au comment doit se conduire, par principe, l'individu. La névrose serait-elle alors une question de conduite, de valeurs? En identifiant la névrose à l'adaptation, et en définissant cette dernière par une intériorisation des normes, on rend en somme l'individu responsable d'une incapacité à s'habituer. Autrement dit, on ramène les problèmes de l'existence à une dimension individuelle. Or, le rapport individu-société n'est

19. F.C. REDLICH, Op. Cit., p. 556.

pas passif, il ne peut se réduire à l'intériorisation des éléments culturels de la part des individus. En outre, il ne peut y avoir de culture sans société et inversement de société sans culture. Les deux sont interdépendantes.

Pour nous la névrose est un déséquilibre psychique variable, souvent évolutif, se manifestant selon les cas par des comportements caractéristiques, variés et pouvant se combiner. Ce déséquilibre est produit par un ensemble de facteurs qui ne sont pas indépendants du développement de la vie de l'individu, qui sont des composantes de sa personnalité, en tant qu'entité biologique et sociale. Il se rapporte à la totalité de l'être se traduisant à travers la conscience sociale formée par le vécu, le perçu et le conçu de celui-ci.

Lorsque l'être rencontre des difficultés dans la coexistence avec ses semblables, c'est toujours par rapport à un certain milieu et ce n'est jamais indépendant de la société dans laquelle il a été élevé et dans laquelle il vit. Autrement dit l'être humain est un être social c'est-à-dire "un être qui voit sa condition humaine indissolublement liée aux structures matérielles de l'existence"²⁰.

Dans cette optique, nous voulons, dans cette première partie démontrer: 1. que la névrose est

20. Angiola MASSUCO COSTA, Psychologie soviétique. Paris, Payot, 1977, p. 13.

fondamentalement sociale; 2. qu'étant un déséquilibre dû à divers facteurs sociopsychologiques, elle se caractérise par un état émotionnel prépondérant lequel implique tout un enchaînement de conséquences psychiques, tant au niveau de l'image perceptive, de la représentation que de l'idéation. Les représentations de la personne névrosée ne reflètent qu'en partie les rapports de l'individu avec le monde extérieur.

Il s'agit donc de découvrir quels sont les facteurs sociopsychologiques, les moments dans l'existence de l'individu pouvant, dépendamment des conditions et des circonstances, occasionner un déséquilibre. La culture, la socialisation, l'émotion et l'anxiété, éléments de base à la compréhension du déséquilibre formeront les sections distinctes de notre analyse. Ces éléments mettent en lumière la complexité du développement social de l'individu ainsi que les difficultés constantes auxquelles il doit faire face pour aboutir à une vie relative à ses buts, à ses motivations et à son niveau de conscience. Ainsi les représentations de l'être humain ne peuvent que refléter ce qu'il est, ce qu'il a appris, comment et où il vit. Si la représentation se définit comme "toute forme d'activité psychique par laquelle une réalité objective est présente à la conscience"²¹, la représentation

21. Lucien SEVE, Introduction à la philosophie marxiste, Paris, Ed. Sociales, 1980, p. 706.

peut être influencée par la subjectivité de la personne ou plus exactement par des impressions. Dans ce cas on la nomme une fausse représentation parce qu'elle n'est plus qu'une connaissance partielle de l'objet, partielle dans le sens que l'activité connaissante est réduite ou inhibée. Le sujet se laisse dominer par ses motifs psychiques.

La personnalité névrosée n'est pas un être à part, elle est avant tout un être social comme les autres, par conséquent elle passe par les mêmes stades de développement, les mêmes processus de socialisation et rencontre également les difficultés inhérentes à la vie en société. Comme l'écrit Ralph Linton, "toute vie en société est un compromis entre les besoins de l'individu et les besoins du groupe et elle a le caractère indéfini et instable de toutes les situations de compromis"²². Toutefois, la personne névrosée réagit d'une façon particulière aux implications multiples de cette vie. C'est ce que nous allons tenter de découvrir.

La culture.

Si la culture est un facteur impliqué dans la névrose, comme plusieurs auteurs, dont K. Horney, font état, elle l'est en tant qu'élément appartenant à la

22. Ralph LINTON, De l'homme, Paris, Ed. de Minuit, 1968, p. 131.

société..."...chaque culture est organiquement adaptée à des conditions sociales (et naturelles) déterminées dans le cadre desquelles elle a pour fonction de maintenir la structure sociale existante..."²³.

Les définitions de la culture sont nombreuses et le contenu de ces dernières varie dépendamment du courant de pensée, de l'époque et de la discipline des auteurs. Il n'est pas question ici de faire une étude comparative entre leurs spécificités, ni d'en faire une critique, le sujet étant trop vaste et complexe. Néanmoins, la culture étant étroitement liée à la vie de l'homme, à sa personnalité comme à son comportement, il est nécessaire d'examiner comment ou pourquoi elle s'inscrit dans l'étiologie de la névrose.

Plusieurs auteurs, (Klineberg, Linton, Kardiner) tant psychologues qu'anthropologues, sont d'accords pour reconnaître les spécificités de la société et de la culture. Leur conception relève de tout un courant de pensée qu'on qualifie de "culturel". "La société a trait à des groupes de personnes"²⁴, "qui ont vécu et travaillé ensemble pendant assez de temps pour être organisées et pour se percevoir comme une unité sociale aux limites bien définies"²⁵.

23. V. KELLE, M. KOVALZON, Le matérialisme historique, Moscou, Ed. du Progrès, 1972, p. 175.

24. Otto KLINEBERG, Psychologie sociale, Paris, PUF, 1967, p. 372.

25. Ralph LINTON, Op. Cit., p. 68.

Tandis que la culture désigne, dans un sens large "l'héritage social de tout genre humain", en même temps et dans un sens spécifique, elle "désigne un type particulier d'héritage social"²⁶. Ainsi aux cours des âges, les cultures ont acquis, grâce aux sociétés ou groupes d'hommes qui ont véhiculé leur héritage social, "une double fonction": d'une part, elles contribuent à adapter l'individu à la société, d'autre part, à "son environnement naturel"²⁷.

La culture est à la fois universelle, puisqu'elle est le fruit ou le résultat de toute action ou production humaine, et régionale étant donné que la production de l'homme peut être unique par rapport à une région. Elle est en même temps stable et dynamique. Etant très sensible à tout apport extérieur, elle change et évolue continuellement²⁸. En général, on distingue la culture matérielle "ou la civilisation, c'est-à-dire l'ensemble des comportements que comprend la vie quotidienne..." et la "culture spirituelle ou intellectuelle, la culture proprement dite, déterminée par "les valeurs les plus hautes" de l'esprit, de la science, de l'art, de la religion, etc."²⁹.

26. Ibid, p. 69.

27. Idem,

28. Melville J. HERSKOVITS, Les Bases de l'Anthropologie, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1967, p. 7.

29. André VACHET, Ce que Marcuse a vraiment dit... Civilisation et Révolution dans les sociétés industrielles avancées, Ottawa, Université d'Ottawa, 1976, p. 78.

Le premier sens de la culture correspond surtout aux activités essentielles des individus dans une société; ces activités concernent aussi bien les formes de travail, de loisir, que l'alimentation, l'habitat et la vie sexuelle. Le deuxième sens est quasi synonyme d'activités intellectuelles, lesquelles étaient auparavant réservées à une certaine élite. Il y a un troisième sens de la culture³⁰ que l'on retrouve surtout chez les psychologues (psychanalystes) et anthropologues américains, lesquels se sont, du reste, mutuellement influencés dans leur appréhension de l'homme. Bien que ce sens puisse comprendre des nuances au niveau de l'expérience, de l'application pratique, il désigne l'intériorisation des normes par les individus à travers le processus de socialisation. "Ce sont les proscriptions et les prescriptions par le moyen desquelles la personnalité humaine se constitue sur la base et au-delà de l'animalité, comme héritage naturel"³¹.

Ce dernier point est très important car il implique de la part de plusieurs auteurs dont entre autres, A. Kardiner, l'intériorisation de normes, de modèles, lesquels deviennent "des caractéristiques de la personnalité qui apparaissent

30. Norbert SILLAMY, Op. Cit., Vol. I. p. 312.

31. Idem,

comme congénitalement liées à l'ensemble des institutions que comporte une culture donnée"³². Par ce point de vue, Kardiner établit une relation étroite entre la culture et la personnalité. Il conçoit, entre autres, avec Linton, la culture comme un déterminisme: il en résulte à la fois un "construit" et une abstraction, la personnalité de base. Cette dernière est en même temps, le produit de "l'action du milieu sur l'individu" et la réaction de ce dernier à son milieu³³. Elle est ainsi une norme produite par le groupe et pour le groupe, un référent, un modèle pour les individus. D'une part, cette norme est inculquée par la socialisation, elle est pour l'individu l'équivalent d'une loi morale qu'il faut observer, elle est par conséquent contraignante. D'autre part, tout en étant "moulé" l'individu découvre en observant les autres, comment se concrétisent les référents, c'est-à-dire, comment cette personnalité de base est "acceptée, perçue, vécue par les autres membres du groupe, comment ces derniers individualisent cette personnalité de base.

A travers l'"enculturation"³⁴, l'individu est éduqué passivement par les institutions. Kardiner définit

32. Ralph LINTON, cité dans Abram KARDINER, Op. Cit., p. 48.

33. Mikel DUFRENNE, Op. Cit., p. 130.

34. Terme utilisé par les auteurs culturalistes.

une institution

"comme tout mode établi de pensée ou de comportement observé par un groupe d'individus qui peut être communiqué et qui est reconnu par tous et dont la transgression ou la dérivation crée un certain trouble chez l'individu ou dans le groupe"³⁵.

Pour Linton, les institutions régissant la vie des individus, forment la culture³⁶. La culture est ainsi étroitement reliée à la personnalité de l'individu, ou encore, au comportement.

Pour Ruth Benedict, l'étude des civilisations s'avère utile pour comprendre les comportements des individus. Car chaque groupe est différent. D'une part, les institutions influencent les choix et les croyances des gens, en retour, ceux-ci agissent sur l'organisation des institutions. La variété des comportements, leur nature, dépendent des institutions et de l'acceptation sociale. Dans ce contexte, l'étude du comportement à elle seule ne suffit pas pour comprendre les caractères culturels. "ce n'est pas seulement la psychologie qui est en cause, c'est aussi l'histoire, et l'histoire n'est d'aucune façon une série de faits qui pourraient être découverts par le moyen de l'introspection"³⁷. Bien que la psychologie ne se réduise pas à l'introspection, on ne peut qu'abonder avec

35. Abram KARDINER, Op. Cit., p. 79.

36. Idem,

37. Ruth BENEDICT, Echantillons de Civilisations, Paris, Gallimard, 1967, p. 307.

R. Benedict pour estimer que la psychologie n'est pas suffisante pour comprendre l'individu. Si l'histoire est nécessaire, le social l'est tout autant. Du reste, R. Benedict en est consciente lorsqu'elle écrit:

"En n'importe quel cas, la solution du problème pourrait insister moins fort sur les difficultés inévitables dans les rapports entre parents et enfants et plus vigoureusement sur les formes que prennent à l'Occident l'extension de l'individualisme³⁸ et l'exploitation des relations personnelles".

Bien que Margaret Mead parle en termes de comportement, ses idées sur la culture rejoignent celles de R. Benedict. L'éducation est primordiale pour l'élaboration de la personnalité culturelle. La culture, conçue comme une totalité, apparaît comme l'ensemble de l'environnement social, où non seulement les pratiques, les valeurs sont enseignées et intériorisées, mais aussi grâce auxquelles transparaissent et se reproduisent les formes d'interactions, les croyances, les peurs, les habitudes ou les coutumes.

Finalement, l'auteur traite de la personnalité culturelle (ou la personnalité de base), et étudie la culture à partir de l'individu. Sans considérer la culture comme une totalité - il n'est pas question de dire comme Margaret Mead: "Nous sommes notre culture"³⁹ - les analogies peuvent aider à saisir certaines spécificités,

38. Ibid, p. 325.

39. Margaret MEAD, cité dans Mikel DUFRENNE, Op. Cit., p. 12.

certains traits ou divers comportements. Elles ne peuvent expliquer, ni englober la connaissance de la multiplicité culturelle et de l'unicité de l'individu par rapport à cette multiplicité. La critique des "culturalistes" doit donc porter avant tout sur leur vision trop englobante du champ culturel.

George Peter Murdock, pour sa part, associe le comportement culturel au paradigme du conditionnement, c'est-à-dire au renforcement sous ses diverses formes, ou, à la réduction d'un motif de base⁴⁰. N'est-ce pas réduire le comportement culturel au conditionnement? Chez l'humain, le conditionnement s'insère dans l'apprentissage total ou dans l'ensemble des expériences que l'individu rencontre au cours de sa vie. Si le conditionnement fait partie de l'enculturation en raison des situations répétitives (l'enculturation étant, à notre avis, une composante de la socialisation), alors le comportement automatique ou mécanique contribue également à la socialisation à cause des "réponses", ou des comportements connus et utilisés, dans un ensemble de circonstances⁴¹.

40. Ralph LINTON, "The Common Denominator of Cultures", in George Peter MURDOCK, The Science of Man in the World Crisis, New-York, Columbia University Press, 1945, p. 132.

41. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Op. Cit., p. 484-485.

La civilisation n'est pas la société. Ces auteurs subissent l'influence de la tradition allemande associée au mot "Kultur"⁴². Ils conçoivent la civilisation comme une entité qui "englobe l'ensemble de la vie sociale"⁴³, c'est-à-dire "...les créations explicites et formelles d'une société déterminée, du domaine matériel au domaine intellectuel en passant par l'organisation sous toutes ses formes et par les systèmes normatifs"⁴⁴. Ces créations "...sont transmises par la socialisation ou l'enculturation"⁴⁵. Et cette tradition semble avoir été adoptée pour diverses raisons historiques, par tout un ensemble de chercheurs, de théoriciens en sciences sociales. A cause de l'évolution socio-historique, son sens s'est généralisé dans les divers domaines des sciences sociales, il est devenu "une perspective", "un cadre de pensée", et "une représentation idéologique des sociétés"⁴⁶.

L'histoire démontre que c'est l'évolution des sociétés qui a permis l'éclosion des civilisations. On a tendance, à analyser les sociétés dites "primitives" à

42. "En effet", la "distinction entre la culture et la civilisation" a été "mise en évidence par l'anthropologie, puis reprise par l'ensemble des sciences sociales ..."
André VACHET, Op. Cit., p. 75.

43. Herbert MARCUSE, Culture et Société, Paris, Ed. de Minuit, 1970, p. 109.

44. Georges THINES, Agnès LEMPEREUR, dir., Dictionnaire général des Sciences humaines, Paris, Ed. universitaires, 1975, p. 180.

45. Idem,

46. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Op. Cit., p. 133.

partir des signifiants relatifs au développement socio-historique de notre société. Mais l'existence d'une société est toujours liée aux structures socio-économiques sous une forme ou une autre. A partir de cette base, s'établissent les modes d'interactions, les valeurs, les normes, les institutions, l'établissement des statuts et des rôles, les habitudes, les coutumes, les moeurs, les traditions, "les modes de création des conditions de vie (habitation, vêtements, etc)"⁴⁷ i.e. les manières de faire, d'agir, de sentir et de penser, propres au groupe⁴⁸. Et par conséquent les valeurs, les normes, les institutions seront représentatives du système de structures socio-économiques en vigueur. Voici un exemple parmi tant d'autres pour illustrer comment, à partir d'une nécessité et une organisation économique-sociale, se développent des institutions, des valeurs, des normes et des coutumes.

La polygamie existe encore comme organisation sociale dans plusieurs pays africains, (malgré les pressions diverses provenant de l'establishment blanc et chrétien), parce que ce genre d'union apporte une main d'oeuvre économique et profitable aux petits paysans. Les femmes et les enfants représentent plusieurs paires de bras pour travailler et cultiver la terre. La religion musulmane, non seulement, accepte cette pratique, mais encore a

47. M. ROSENTHAL, P. IOUDINE, dir., Petit dictionnaire philosophique, Paris, Ed. Eugène Varlin, 1977, p. 111.

48. Georges THINES, Agnès LEMPEREUR, Op. Cit., p. 822.

institué des règlements afin d'éviter des abus. Toutefois, cette organisation tend à disparaître, également, pour des raisons socio-économiques. A cause des migrations des populations vers les villes, l'homme possédant plusieurs familles se retrouve en ville dans une situation inverse. Les familles deviennent une source de problèmes: le logement, la subsistance, l'habillement, l'éducation des enfants, etc. Le mari ou le père ne peut plus faire face à ses obligations. Les problèmes psycho-sociaux apparaissent. La famille n'est plus sécuritaire, des barrières traditionnelles tombent, l'organisation familiale s'effrite, les conduites changent, les valeurs aussi.

La civilisation comme la culture n'existe pas en soi. Elles proviennent d'un environnement physique et d'un ensemble de facteurs socio-historiques. Les interprétations qui en résultent, ont marqué les théories en sciences humaines comme en sciences sociales. La culture est alors ressentie comme contraignante, l'enculturation est comprise comme un dressage afin d'adapter l'individu à son groupe; et la capacité d'adaptation correspond à la normalité. Comme l'écrit l'anthropologue Malville J. Herskovits, "...cette assimilation est si parfaite que les pensées, le système de valeurs, les actes d'un individu sont rarement en contradiction avec ceux des autres membres de son groupe"⁴⁹. Il ajoute

49. Melville J. HERSKOVITS, Op. Cit., p. 32.

"... la vie d'une société peut se concrétiser en une série d'institutions susceptibles d'être décrites objectivement comme si elles possédaient une existence indépendante de ceux qui s'y conforment"⁵⁰. Dans l'ordre d'idées des auteurs culturalistes, l'enculturation est donc un processus nécessaire servant à former un type de personnalité acceptable et désirable en rapport au bon fonctionnement du groupe. La personnalité de base, cette norme, ce dénominateur commun, est aussi "le comportement de tout le monde", i.e. "le comportement moyen". Et "le moyen est donc le normal" de dire Mikel Dufrenne⁵¹.

On peut aussi concevoir la culture comme une unité formée, d'une part, de la civilisation, d'autre part de "la culture proprement dite"⁵². Il faut appréhender cette unité dialectiquement, comme unité des aspects matériels et non matériels de la culture. Par exemple, la façon de préparer la nourriture, de s'habiller, la musique, sont des expressions de la culture⁵³. Ainsi, la culture révèle sa part objective et sa part subjective. Si la culture est le produit de l'activité de l'homme, ce dernier doit en outre l'assimiler pour se développer, pour fonctionner et

50. Idem,

51. Mikel DUFRENNE, Op. Cit., 207.

52. André VACHET, Op. Cit., p. 15.

53. Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, Images de la Culture, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1970, p. 17.

et pour à son tour, reproduire et transmettre les pratiques. Celles-ci s'adaptent aux besoins et à l'évolution de la société, tout en étant associées aux valeurs, aux croyances reconnues.

Ainsi la tradition, les normes, les valeurs sont avant tout des résultats des pratiques socio-historiques, des images et des représentations des individus d'une collectivité. Elles servent de guide, de modèle; elles sont prescriptions et sanctions. Elles s'insèrent dans tout processus de connaissance, elles sont internes et externes au contenu de la conscience. Bien que partageant des éléments en commun, il ne faut pas les expliquer les unes par les autres. Leur signification est interdépendante, en premier lieu de la culture, en second lieu de la société. Une valeur peut correspondre à plusieurs normes dépendamment de la conjoncture par exemple, ou encore, les normes d'un système éducatif peuvent changer, tout en étant soumises à une valeur constante⁵⁴. Assimilée, une valeur peut prendre une connotation particulière pour l'individu, un sens rattaché à une expérience, à un sentiment ou encore à une représentation.

L'unité de la culture (unité entre l'aspect matériel et non matériel) se saisit encore mieux si on l'inclut comme

54. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Op. Cit., p. 125.

une composante des structures sociales. "En effet", écrit G. Gurvitch, "les structures sociales se révèlent d'une façon concrète comme étant à la fois des producteurs et des produits des oeuvres culturels"⁵⁵.

Fondamentalement, le rapport culture-société n'est pas antinomique, bien qu'il puisse le devenir dans certaines circonstances, où le pouvoir social défend des idées contraires aux intérêts d'une minorité culturelle par exemple. "Chaque peuple... a ses propres systèmes de valeurs"⁵⁶. Et une société peut comporter plusieurs ethnies "dont les systèmes de valeurs peuvent être non seulement différents mais opposés"⁵⁷. Mais normalement, le rapport s'établit par "la force des choses", c'est-à-dire par le mouvement, les interactions entre les différentes activités et leurs produits, i.e. les créations des hommes dans un certain environnement selon un ensemble de conditions. Ces éléments forment un tout complexe.

La socialisation

Le rapport culture-société se traduit au plan dynamique dans et par la socialisation des individus. Celle-ci est une preuve de leur interaction. Les individus ne sont pas socialisés d'une part et enculturés d'autre part. La socialisation ne se réduit pas à l'apprentissage

55. Georges GURVITCH, dir., Traité de Sociologie, Vol. I, Paris, PUF, 1967, p. 206.

56. Paul-Henry CHOMBART DE Lauwe, Pour une Sociologie des Aspirations, Paris, Ed. Denoël, 1969, p. 278.

57. Idem,

d'un mode de comportement, de disciplines, d'un langage, ou à l'adaptation de l'individu au groupe, ou encore, à une certaine époque de la vie de l'individu, c'est-à-dire à l'enfance.

La socialisation constitue un apprentissage global de l'individu vivant dans une société. Elle est jamais totale, ni finie⁵⁸. Elle se poursuit durant toute la vie de l'individu. Si, généralement elle est plutôt conçue comme une acquisition et une intériorisation des exigences sociales, elle est aussi une transmission des expériences et des biens sociaux, comprenant donc les produits culturels. Ainsi, elle est tantôt comprise comme un conditionnement⁵⁹, un processus d'adaptation, ou encore, comme un paradigme d'interaction⁶⁰. A notre avis, la socialisation représente l'ensemble de ces procédés, elle est conditionnement, adaptation et interaction. La socialisation apparaît donc comme la trame des rapports entre l'individu et la collectivité.

58. Peter C. BERGER, Thomas LUCKMANN, The Social Construction on Reality, New-York, Anchor Books, 1967, p. 137.

59. "Il s'agit essentiellement d'un processus de conditionnement conscient ou inconscient qui se manifeste dans les limites sanctionnées par un système de coutumes. C'est ainsi que s'effectue l'adaptation à la vie sociale..." Melville J. HERSKOVITS, Op. Cit., p. 29.

60. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, op. Cit., p. 484-486.

Comme Spitz l'a fort bien souligné, une carence affective totale, ou partielle, affecte les enfants dans leur développement physique et psychique. Les atteintes se répartissent du simple retard à l'insuffisance mentale⁶¹. Il ressort un substratum indéniablement social des séquelles et une sorte de leitmotiv dans les incapacités: incapacité d'établir des liens d'aucune sorte, des relations inter-individuelles, de se conformer aux normes, aux règlements. On a ici une preuve que l'enfant est social puisque dès le départ, il lui faut une relation continue et intense avec plusieurs individus pour pouvoir se développer pleinement dans ce monde; relation se trouvant aux confluent d'un ensemble de rapports sociaux⁶².

Si nous considérons la société comme un tout, la famille est une cellule, une structure et une composante de

61. On peut observer, un ensemble de réactions similaires chez les personnes âgées hospitalisées à long terme, et coupées ainsi de leur milieu. Très rapidement, le moral baisse, un laisser-aller apparaît et, s'enchaîneront un état de dépendance et de prostration. La régression mentale se manifeste.

62. A ce sujet, nous avons pu constater lors d'un séjour au Sénégal, combien les petits sénégalais étaient précoces par rapport à l'ensemble d'enfants blancs (de différente culture) que nous avons pu connaître. Ceci confirme l'importance de l'influence parentale. Pendant de longs mois, l'enfant noir (élevé à la manière traditionnelle) ne quitte pour ainsi dire pas sa mère, elle le porte sur son dos pour tous ses déplacements et activités. En outre, dès que l'enfant est en âge de quitter le dos de sa mère, il est pris également en charge par les autres membres de la famille élargie. Malheureusement cette avance s'annule par la suite pour différentes raisons que nous ne pouvons ici développer.

ladite société. Tout les rapports que l'enfant a d'abord avec ses parents, ensuite avec les membres de sa famille, dans son entourage immédiat, colportent les normes, celles-ci étant "des manières de faire, d'être ou de penser, socialement définies et sanctionnées"⁶³. L'enfant apprend, en même temps, les manières de faire (d'être ou de penser) et les règles assujetties, lesquelles sont déjà toutes élaborées, souvent par plusieurs générations d'adultes⁶⁴.

Depuis sa naissance, l'enfant est soumis à toute une réglementation, à diverses disciplines, à des interdictions ou à des obligations. La pratique de ces normes lui vaut approbation souvent accompagnée d'affection, ou réprobation associée, à tort ou à raison, à une perte momentanée d'affectivité. Il apprend très rapidement, à cause des implications affectives ou émotionnelles, à se soumettre, à obéir et finalement à prendre conscience de la réglementation. Mais, en même temps, les règles deviennent l'objet de toute une motivation inconsciente. Associée à des motifs relatifs à différentes activités, la réglementation acquiert des significations comportant des éléments autres que les strictes prescriptions. Ces éléments peuvent être des sentiments, des valeurs, des

63. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Op. Cit., p. 383.

64. Jean PIAGET, Le Jugement moral chez l'enfant, Paris, PUF, 1978, p. 2.

croyances, des intérêts, ou encore des perceptions dépendamment des situations vécues. Les normes ont ainsi une portée énorme sur le développement de l'enfant dans ses relations familiales, avec ses pairs et dans toutes autres interactions ou nouvel apprentissage.

La famille a aussi sa propre structure où chacun a sa place. Le fait d'être l'aîné ou le benjamin par exemple joue un rôle dans son identification. L'aîné a-t-il la charge, la surveillance des plus jeunes? Le benjamin est-il le préféré? Les parents montrent-ils une égalité entre les enfants ou favorisent-ils les uns plutôt que les autres? Les réponses à ces questions démontreront le genre de rapports entre les parents et les enfants, entre les enfants entre eux, la structure familiale dans laquelle ceux-ci vont développer leur personnalité et prendre conscience de leur rôle, de leur identité.

L'importance des interactions, (des formes, de la qualité), entre l'enfant et sa famille a été démontrée par de nombreux psychologues (de différents courants) et anthropologues. Ces interactions se retrouvent à la base de l'éducation et "c'est par l'éducation que la genèse de la culture s'opère dans l'individu"⁶⁵ écrit

65. Mikel DUFRENNE, Op. Cit., p. 111.

Mikel Dufrenne. Mais l'éducation est aussi la formation du caractère, de la personnalité de l'individu. Cette formation dépend de la façon dont les parents permettent à l'enfant de découvrir le réel (i.e. l'environnement social), tout en lui apprenant comment accommoder ce réel, le transformer pour répondre à ses besoins, à ses désirs, plus tard à ses aspirations. La formation est-elle empreinte d'amour ou d'hostilité? Est-elle positive ou blessante ou humiliante? L'enfant se sent-il ridiculisé ou culpabilisé? Est-il élevé dans une atmosphère où règne la crainte d'une semonce, d'une punition ou du péché?

Ainsi l'éducation sera plus ou moins formelle et cohérente, elle aura plus ou moins de contenu. Elle joue un grand rôle dans les représentations des rapports sociaux, du "jugement moral" (comme le nomme Piaget) qui en découle, soit une conception du perçu et du vécu en rapport avec les normes en vigueur. Plus l'enfant reçoit une éducation formelle, plus il acquiert les notions de conduite, les valeurs en soi. En même temps, il acquiert un respect hiérarchique de l'adulte, des personnalités jouant un rôle dans la société, jouissant d'un statut. Sa soumission dépendra donc de la valorisation sociale, idéologique, religieuse, soumission pouvant subsister jusqu'à l'âge adulte. Il est possible que ce comportement

inhibe toute réflexion, et permette l'installation d'une crainte, d'une anxiété et d'une insécurité latentes, lesquelles s'opposeront à toute tentative de réalisation en-dehors des normes.

On pourrait dire que la vertu résulte de la stricte observation des valeurs sociales et ce n'est pas sans raison si elle est autant valorisée ou admirée; mais elle n'est pas nécessairement synonyme d'équilibre. La préoccupation d'être jugé par son entourage, de déplaire, d'être critiqué n'est qu'une anxiété déguisée. Même adulte, l'individu recherche l'approbation de ses actes, il dépend de l'assentiment des gens et ne se réalise alors qu'à travers eux. Cette dépendance traduit une immaturité, c'est-à-dire qu'elle date de l'enfance et a encore une connotation émotionnelle. Cela forme un tout.

Le milieu exerce donc une influence considérable sur la famille. De même les différents groupes, socio-culturel, professionnel, sportif, religieux ou autres, participent à l'intégration des individus, en leur fournissant, d'une part, un but commun, d'autre part, en les motivant, et les incitant à agir d'une certaine façon. "Aucun groupe n'est un absolu, car tous s'interpénètrent pour former le tissu social vivant et mouvant qui nous façonne en grande partie"⁶⁶. Le groupe

66. Norbert SILLAMY, Op. Cit., Vol. I. p. 535.

représente, pour les individus, la sécurité nécessaire à leur épanouissement. En échange, ceux-ci adoptent les lois et les normes. Il résulte de cette interaction, des attitudes, un sentiment d'appartenance, une identification.

Les attitudes parentales dénotent leur attachement aux groupes. Elles dépendent des valeurs, des modèles éducatifs vécus et intériorisés, des représentations, de leur rôle, de leur devoir moral, de leurs responsabilités, de la situation économique. Par contre, pour l'enfant, les attitudes, les modèles parentaux, les expériences vécues sont autant d'événements, qui assimilés à des schèmes antérieurs, produisent, en outre, des images de lui et d'autrui. L'image, écrit Paul-Henry Chombart de Lauwe, "a une forte coloration affective, elle jaillit parfois à l'improviste et peut s'imposer avec force. l'inconscient y joue un rôle souvent primordial"⁶⁷.

Si l'enfant est habituellement conscient des situations agréables ou désagréables, il n'en est pas de même des effets, des réactions psychiques. Aucun être humain n'est conscient des opérations mentales, des transformations neuro-psychiques se produisant dans son

67. Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, Op. Cit., p. 47.

cerveau⁶⁸. Ainsi, les effets de l'éducation peuvent s'accumuler, se généraliser, dépendamment des situations vécues par l'individu, sur son perçu et son conçu, i.e. sur son apprentissage.

Il nous faut examiner, comment l'éducation s'inscrit sur le psychisme de l'individu, par différentes facettes de l'apprentissage: la généralisation, la perception, le développement moral, l'acquisition de la conscience de soi.

I. La généralisation. Elle concerne d'une part l'assimilation, d'autre part la signification. Elle est en premier lieu une forme de conditionnement, en second lieu, elle produit la conceptualisation par l'abstraction. Le conditionnement, première forme de l'apprentissage, est assimilation bien que l'individu parfois subisse des "liaisons imposées du dehors et ne répond qu'en correspondance avec elles"⁶⁹. Néanmoins, il y a assimilation ou intériorisation du stimulus. La généralisation peut se faire à partir de deux éléments: a. le développement de l'enfant, b. la connaissance. Ces éléments sont interreliés, mais non interdépendants.

68. "Il ne fait aucun doute que l'existence, chez l'homme, de réactions provoquées par des stimuli inconscients et qui se déroulent sans qu'il en prenne conscience est en elle-même un fait assez banal"... Ph. BASSINE, Le Problème de l'Inconscient, Moscou, Ed. MIR, 1973, p. 143.

69. Jean PIAGET, Biologie et connaissance, Paris, Gallimard, (Idées), 1967, p. 356.

La généralisation, dans le cas du conditionnement, peut se faire soit à partir des stimuli, soit à partir des réponses de l'individu. Ainsi, lorsque l'enfant a vécu des situations pénibles, humiliantes, il peut associer une perception, un souvenir, une représentation, un sentiment passé à un vécu actuel, ayant quelque ressemblance ou rappelant le moment éprouvant. S'il a été à plusieurs reprises humilié par des remarques désobligeantes de la part de ses proches, au sujet de ses aptitudes par exemple, il peut, par la suite, ressentir cette humiliation à toute question posée en classe. Mis à part l'humiliation, l'enfant peut percevoir l'adulte comme un personnage redoutable, il peut devenir anxieux, fuyant, enfin, avoir tout un ensemble de réactions dès qu'il est approché ou interrogé.

L'enfant ne discerne plus, lors des interventions des adultes, comme le questionnement par exemple, le motif, autrement dit la signification de cet acte. l'interroge-t-on pour l'abaisser? Ou pour connaître son avis? Le motif des réactions (ou des réponses) ne correspond plus, au stimulus initial, i.e. dans ce cas-ci le rabaissement. Celui-ci est associé au sentiment ressenti, à l'humiliation, et la signification des réactions réside alors dans le mobile affectif. Ainsi l'enfant intègre, non sans douleur, une succession d'expériences,

en rapport avec sa pratique. Sa conduite, comme ses représentations, ne peut que refléter ces expériences et influencer, ou transformer, la pratique, et indirectement l'objet de cette pratique.

Il y a donc eu action, transformation de l'activité en opérations mentales, c'est-à-dire, la médiatisation influencée par le mobile affectif lié à toute activité. Il en résulte une connaissance composée d'éléments reliés à l'expérience et à l'intégration, ou à l'acte de connaissance. Cette interaction des éléments peut

"aboutir, soit à une déformation des qualités de l'objet sous l'influence des éléments subjectifs (assimilation déformante), soit à une lecture adéquate des qualités de l'objet par l'intermédiaire des éléments dûs à l'action du sujet (assimilation conservante)"⁷⁰.

On s'aperçoit, que l'apprentissage dépasse la combinaison du Stimulus-Réponse (S-R) découlant d'un raisonnement de causalité linéaire. Cette combinaison ne suffit pas pour comprendre l'activité humaine et les difficultés inhérentes à cette activité. Prétendre, comme les culturalistes inspirés par les modèles de conditionnement, que l'éducation est un dressage, c'est se méprendre sur les objectifs de l'éducation. Celle-ci est non seulement un moyen, amener l'individu à vivre socialement avec ses semblables, mais un but, saisir

70. A. JONCKHEERE, B. MANDELROT, Jean PIAGET, La Lecture de l'Expérience, (Etudes d'Epistémologie génétique V), Paris, PUF, 1958, p. 57-58.

cette réalité sociale, afin de pouvoir participer activement à son processus de développement. Le modèle S-R, introduit dans le processus de connaissance, devient alors un schéma d'interactions entre les stimuli et les réponses (S-R), entre "les événements du milieu" et non seulement les réponses de l'organisme, mais aussi les réactions du psychisme, entité spécifiquement humaine.

Plusieurs auteurs, tels J.F. Le Ny, A.R. Luria, J. Piaget, L.S. Vygotsky, retiennent le modèle S-R surtout pour la période s'étendant de la naissance à l'apprentissage du langage. On peut s'interroger, toutefois, sur l'impact des interventions affectives et verbales des adultes. Elles amènent des conséquences qui ne peuvent se comparer aux rapports existant entre l'homme et l'animal, dans les situations de conditionnement. Néanmoins, avant l'acquisition du langage, les rapports de l'enfant avec son entourage sont avant tout émotionnels et "sont de type conditionnel"⁷¹. Car les fonctions organiques et les réactions affectives qui en découlent, sont des éléments impliqués dans tout conditionnement classique⁷².

Avec le langage l'enfant atteint un niveau plus élevé et plus complexe de l'activité psychique. Dès que

71. Henri WALLON, Les Origines du Caractère chez l'Enfant, Paris, PUF, 1976, p. 98.

72. Ibid, p. 97.

l'enfant parvient à prononcer quelques mots, la généralisation apparaît. Le mot "papeau" par exemple, peut signifier le chapeau, le bonnet, aller dehors, partir, la promenade etc. Il y a abstraction, l'enfant pénètre dans le monde des représentations. Il n'y a plus seulement reconnaissance (discrimination) des objets, des situations, mais il y a association et interaction de l'ensemble des éléments en cause, c'est-à-dire l'extension. Les associations, l'assimilation sont d'un autre ordre. Il y a évocation, c'est-à-dire l'enfant pense "à quelque chose qui n'est pas actuellement et perceptivement présent"⁷³. Non seulement, l'enfant relie une ou des activités à un mot, mais ce dernier est en lui-même généralisation de l'activité sociale.

L'enfant pour généraliser doit faire une⁶ abstraction, doit analyser, c'est-à-dire par la perception, il doit distinguer, différencier dans un premier temps, les objets pour les identifier ensuite à une pratique, à une classe (laquelle n'est pas perceptible) regroupant les caractéristiques, les qualités, les propriétés. "En d'autres termes, dans la formation des concepts, l'abstraction et la généralisation vont de pair..."⁷⁴.

73. Centre Royaumont pour une Science de l'Homme, Théories du Langage, Théories de l'Apprentissage, Paris, Seuil, 1979, p. 248.

74. H. DELACROIX, "Les Opérations Intellectuelles", in Georges DUMAS, Traité de Psychologie, Tome II, Paris, Félix Alcan, 1923, p. 131.

Ainsi l'enfant peut, par rapport à des situations familiales difficiles, des expériences génératrices de tension pour ses proches ou pour lui-même, y associer certains concepts, lesquels prennent un sens particulier pour lui. La formation, comme l'utilisation des concepts, est liée à des images et à des sentiments (agréables ou désagréables). Il y a interaction. Dorénavant, les concepts vont évoquer ces situations; réciproquement, la perception de situations analogues produira, au niveau des représentations, des significations. L'évocation peut aller aussi bien dans un sens que dans l'autre, mais elle comporte toujours les sentiments associés à ces significations.

Le concept

.. "est l'acte de l'esprit qui, assemblant les attributs communs sous le nom commun, compose à son usage un groupe que la nature ne suffirait pas à distinguer, délimiter et définir toute seule. La classe n'est donc pas certains objets seulement, mais certains objets sous une vue de l'esprit"⁷⁵.

Et cette vue dépend de l'expérience de l'individu, de "l'impression sensible"⁷⁶. La pensée permet de saisir une dimension au-delà de ce que la perception peut apporter. Il y a une question de niveaux ou de degrés, une différence entre l'immédiat et le médiate.

75. Ibid, p. 132.

76. Henri LEFEBVRE, Logique formelle Logique dialectique, Paris, Ed. Anthropos, 1969, p. 204.

II. La perception. "La perception est un rapport: celui du sujet à l'objet"⁷⁷. La perception, qu'elle soit auditive, visuelle, tactile ou gustative, ne peut se faire qu'à travers l'activité. Ceci implique qu'elle est influencée par les motivations, les attentes, les besoins du sujet, par la connaissance. Elle se trouve ainsi fortement marquée par le social, comme l'ont démontré les expériences de M. Sherif. D'origine corticale, elle est le lien entre l'activité et la pensée.

La perception d'un objet présent n'est jamais totale. 1. Elle peut être globale, la forme (la Gestalt) prédomine. Les détails n'ont pas de sens en eux-mêmes, leur ensemble donne la signification. Ou encore, l'union de quelques traits, la composition de certains éléments laissent présupposer l'ensemble par anticipation, lequel se trouve à être par la suite confirmé ou infirmé⁷⁸. La capacité d'anticiper l'ensemble en fonction des ressemblances dépend de plusieurs facteurs, tels la culture, l'environnement, l'expérience.

2. Elle est partielle par son immédiateté, c'est-à-dire, elle s'arrête aux apparences, aux aspects extérieurs, à ce qui est premier. Cette immédiateté implique des déformations provenant de la part du sujet. Celui-ci, d'une part, est incapable de capter toutes les informations,

77. Norbert SILLAMY, Op. Cit. Vol. 2, p. 882.

78. Jean PIAGET, Les Mécanismes perceptifs, Paris, PUF, 1975, p. 245.

les qualités, les caractéristiques d'un objet, d'une situation, "...les propriétés de l'objet sont trop riches pour être appréhendées en un bloc sans un jeu de comparaisons multiples et successives"⁷⁹. D'autre part, il faut aussi tenir compte du développement, de l'état des différentes sensibilités, de leurs connexions. Relatives à chaque individu, elles peuvent causer des erreurs. La perception peut aussi se fixer à des détails infimes. Hormis toute interprétation, les tests de Rorschach en sont un bon exemple. Certains individus s'en tiennent à l'impression globale, tandis que d'autres relèvent des tâches minimes.

3. La perception est irréversible. A l'inverse de la pensée, elle ne peut remonter, le temps et comme tout change, la perception ne peut que donner l'image du moment, quoique influencée par les perceptions précédentes⁸⁰. Elle est en somme adaptation. Et en terme de signification, elle comporte "un degré de généralisation"⁸¹.

4. Interdépendante du système sensori-moteur, la perception implique avec le développement de l'intelligence et de la pensée, des représentations, des croyances, des

79. Ibid., p. 368.

80. Ibid., p. 364.

81. L. S. VYGOTSKY, Thought and Language, Cambridge, Massachusetts, M.I.T. Press, 1962, p. 91.

interprétations. Elle subit l'influence de l'action, et de tout le système des représentations. Réciproquement elle agit, elle interfère sur les émotions comme sur la pensée. Elle sert de connexion entre d'une part les objets, les événements et d'autre part, les émotions et la pensée. Le message alors se fait sous une forme figurative⁸², pour être traduit ensuite en quelques processus et produire moult réactions. Ces influences réciproques jouent un rôle très important, car d'elles, finalement, dépend une appréhension du réel plus ou moins objective, une adaptation au milieu, une accommodation aux besoins.

Le vécu est perçu et médiatisé en rapport avec l'affectivité du sujet. Celle-ci intervient non seulement dans les rapports entre les individus, mais dans toute activité. De même cette dernière procure des sentiments, des états de plaisir, de joie, de déception, d'ennui, de douleur, ou encore de tension, d'excitation, de relâchement ou de dépressions⁸³. Il y a donc un rapport étroit entre l'affectivité, la perception et la pensée⁸⁴. Elles interagissent réciproquement, et si dans

82. Jean PIAGET, Op. Cit., p. 445.

83. L. BARAT, in Georges DUMAS, Op. Cit., Tome I, 1923, p. 423.

84. "...on ne rencontre jamais d'état affectif sans éléments cognitifs, ni l'inverse" écrit Piaget. Les Relations entre l'Intelligence et l'Affectivité dans le Développement mental de l'Enfant, Paris, Centre de documentation universitaire, 1964, p. 5.

la conduite concrète de l'individu, leur interaction est indissociable, il en résulte néanmoins au niveau du fonctionnement de l'individu et de ses représentations, un certain équilibre. Dans le cas contraire, il faut tenter, à travers le développement, de découvrir les éléments qui ont pu fausser ces interactions, ou encore, influencer le développement de certains processus psychiques tout en inhibant d'autres. Par sa dépendance, l'enfant est très vulnérable. Pour cette raison, l'éducation a une grande importance, car elle oriente en grande partie son développement.

"L'éducation a été définie comme l'influence exercée par la société des adultes sur celle des enfants pour les rendre aptes à la vie sociale dans une société déterminée"⁸⁵. Elle implique, dépendamment de l'approche - sociologique et anthropologique, une inculcation - psychologique, une assimilation des valeurs, de la tradition, des croyances, des idéologies. Ces termes impliquent d'ailleurs, une interdépendance.

III. Le développement moral et l'acquisition de la conscience de soi. A notre point de vue, il y a intégration et inculcation. Piaget allie à l'affectivité, la valorisation. Dans ses contacts avec le monde extérieur, l'enfant retire de ses expériences, à part des connaissances

85. Henri WALLON, "Psychologie et Education de l'Enfance," in Enfance, No spécial, (3-4), 1976, p. 4.

pratiques, "une confiance en soi ou un doute"⁸⁶, lesquels influencent (encouragent ou découragent) ses tentatives, ses initiatives de découvrir son environnement, de nouer contact avec le monde extérieur. Son activité reflète ses succès antérieurs. Il se crée d'une part, une auto-valorisation, d'autre part, un système de valeurs qui s'attache aux actes, et aux relations interindividuelles. Ceci constitue "le début des sentiments moraux"⁸⁷.

Au sentiment relié à l'objet ou à la personne s'ajoute par la suite, le sentiment lié à une réussite, non plus seulement pratique mais intellectuelle, i.e. à la satisfaction de comprendre, de saisir le réel et de le modifier selon ses besoins. Il y a maintenant un rapport entre l'assimilation, la valorisation et l'accommodation⁸⁸. Ou si l'on préfère, tout un ensemble de sentiments est lié à toute l'activité et par conséquent aux besoins, aux désirs, aux aspirations de l'individu. Quant à nous, cette valorisation s'étend alors à l'ensemble des rapports sociaux.

Si l'auto-évaluation compte pour beaucoup dans le développement d'une conscience de soi, il ne faut pas négliger l'apport des individus, de la société. Pour Piaget, l'enfant

86. Jean PIAGET, Op. Cit., p. 29.

87. Idem,

88. Ibid, p. 41.

a une relation sociale dès qu'il peut échanger avec les adultes autrement dit, à partir de l'acquisition du langage. Mais les adultes n'attendent pas cette période pour s'adresser à l'enfant, pour lui parler, lui donner des consignes, le féliciter ou le gronder, lui enseigner ou lui inculquer des rudiments de la tradition. Ceux-ci vont ainsi influencer la confiance en soi.

La "première" valorisation, c'est-à-dire celle correspondant à la période du développement sensori-moteur n'est pas seulement une question d'intérêt, d'énergie interne ou externe, en rapport avec l'activité ou encore, en fonction des besoins, selon différentes théories psychologiques qu'il nous est impossible de développer ici. Elle est avant tout sociale, déjà par son rapport avec l'affectivité et justement par l'activité, laquelle s'insère dans un tissu sociale⁸⁹. Les échecs comme les réussites sont relatifs aux attentes de l'entourage. La connotation des sentiments, la hiérarchisation des valeurs dépendent également du rapport de l'enfant avec son entourage.

Le développement moral est essentiel dans le contexte du système éducatif par rapport d'une part, à

89. Il y a des cultures où l'enfant est tenu immobilisé pendant les premiers mois de sa vie, il ne peut bouger qu'au moment où ses langes sont changés. Les pratiques éducatives changent d'une société à l'autre.

la socialisation, d'autre part, parce que les sentiments moraux marquent le caractère de l'individu et influencent sa conception, sa vision du monde, ses représentations. Ils sont des sources de conflit.

Malgré les réserves et les critiques que nous pouvons adresser à la thèse de Piaget qui prétend que l'enfant passe de la pensée égocentrique, à la pensée sociale, il est quand même utile de retenir son analyse entre l'enfant et le monde des adultes. Son analyse constitue un apport utile à la compréhension des sentiments dans le développement du psychisme et de l'impact possible dans le développement de la névrose. Dans sa conception, il pose une sorte de parallélisme entre le développement cognitif et le développement des sentiments moraux.

En fait ceux-ci sont soumis aux lois du développement cognitif et de l'affectivité. La valeur, jouant un rôle important dans le développement des sentiments dès que l'enfant est capable de l'accorder à autrui, est dans un premier temps, tirée de l'action et devient une finalité de l'action. Ainsi pour Piaget, l'enfant "crée" la valeur d'abord pour lui-même (auto-évaluation) pour la découvrir ensuite chez autrui, lorsqu'il prend conscience de son identité, lorsqu'il fait la différence entre lui et les autres⁹⁰. Les personnes sont alors objectivées et

90. Ibid, p. 37.

et spatialisées comme les choses⁹¹. Personne et chose obtiennent aussi une indépendance lors de l'activité de l'enfant, i.e. la permanence. a. Comme la chose est objet de connaissance et de satisfaction, l'individu est objet de connaissance et d'affectivité⁹². b. L'enfant donne, grâce aux représentations, une permanence aux valeurs, aux sentiments, c'est-à-dire qu'il leur confère "une durée indépendante de la situation affective présente"⁹³. En entrant dans le système des représentations, le sentiment fait de la valeur un critère d'évaluation pour l'individu⁹⁴.

L'intégration des valeurs, des consignes, des rôles, des règles, des modèles de conduites provenant des parents, auxquels il faut obéir, deviennent donc les premiers sentiments moraux. A ces sentiments, les auteurs donnent des explications diverses. Soit qu'on individualise, i.e. attribue à l'individu l'origine des phénomènes psychiques, ou qu'on considère ces phénomènes comme le résultat des interactions de l'homme avec son milieu.

Pour Piaget, les sentiments résultent des schèmes d'assimilation continue et de généralisation par analogie à des situations passées et en rapport avec les conditions actuelles⁹⁵. Ils sont synonymes d'obligation, de contrainte.

91. Idem,

92. Ibid, p. 36.

93. Ibid, p. 73.

94. Ibid, p. 82.

95. Ibid, p. 96.

Piaget, en étudiant le développement moral à travers les jeux de l'enfant, constate que celui-ci "passe d'une morale hétéronome à une morale autonome"⁹⁶. Durant les premières années, l'enfant se soumet aux règles parentales. Il juge un comportement bon, si ce dernier est conforme aux règles et n'entraîne pas, par conséquent, une punition. L'enfant établit donc, un rapport entre la valeur et l'obéissance, entre l'acte et la conformité. Par la suite, il donne d'une part, une certaine relativité à ces règles en fonction des circonstances, de ses besoins. Le jugement de la faute porte davantage sur l'intention que sur la conformité. Selon Piaget, cette forme de jugement réfère au réalisme subjectif par opposition au réalisme objectif provenant des contraintes des adultes en rapport avec certaines maladresses de l'enfant⁹⁷. C'est en somme, le côté formel de la faute commise. D'autre part, en jouant avec ses pairs, il découvre la notion de réciprocité. Il élabore lui-même des règles tout aussi contraignantes que celles imposées par les adultes, ponctuées de sanctions⁹⁸. Il en vient à se créer

96. Christiane VANDENPLAS-HOLPER, Education et Développement social de l'Enfant, Paris, PUF, 1979, p. 109.

97. Jean PIAGET, Le Jugement moral chez l'enfant, Op. Cit., p. 99.

98. Christiane VANDENPLAS-HOLPER, Op. Cit., p. 110-111.

ainsi des consignes dont toute dérogation produit, comme la désobéissance envers l'autorité, des réactions de culpabilité, de remords. L'enfant découvre "le sentiment du devoir"⁹⁹.

Ce sentiment, bien que particulier à chacun, n'est pas individuel, c'est-à-dire égocentrique. Découlant des rapports sociaux, il est engendré par les consignes, les interdits antérieurs, les relations hétéronomes, le respect développé envers des individus, une autorité. Et les obligations actuelles créées par l'individu lui-même ont une finalité sociale, elles reflètent un engagement direct et indirect envers des personnes, un groupe. Ainsi tous sentiments, attitudes moraux, individuels se développent en rapport à un milieu social, aux idées collectives, à la tradition, aux croyances et deviennent à la longue des normes. Du reste, peut-il y avoir un sentiment moral qui ne soit pas social?

Examinons deux cas: 1. Comment définir, dans le contexte d'une autre société, certains rites, certains comportements, comme une forme de respect, de tractation commerciale ou une manifestation religieuse? Seule la connaissance des valeurs et l'interprétation des idées

99. Jean PIAGET, Les Relations entre l'Intelligence et l'Affectivité, Op. Cit., p. 100.

reliées à ces phénomènes sociaux peuvent nous donner la réponse¹⁰⁰. 2. Ou encore, comment expliquer la "disparition" de certaines valeurs morales (dans le cas d'un vol, d'un viol, de tortures, de massacres, etc) dans les situations de conflits sociaux? Doit-on supposer, dans ce cas, que les valeurs "changent"?

Les individus se meuvent dans un ensemble de contradictions complexes. Ils sont partagés par leur sentiment du devoir, envers le groupe, la patrie, leurs responsabilités de citoyen, de soldat et leurs sentiments subjectifs, interreliés à un ensemble d'émotions et de représentations incompatibles avec leur rôle. Les sentiments individuels ne peuvent primer, (d'où les conflits et traumatismes psychiques caractéristiques des temps de guerre. La morale hétéronome domine. Les individus doivent se soumettre, obéir, sous peine de sanctions et d'accusations très sévères. En fait, les valeurs fondamentales n'ont pas changé, mais elles dépendent du contexte social et de l'idéologie au pouvoir. Par cet exemple, on réalise que le passage de la morale hétéronome à la morale autonome n'est pas définitif.

L'enfant développe sa propre morale non seulement à partir de l'enseignement des adultes, mais aussi

100. Georges GURVITCH, La vocation actuelle de la société, Vol. I., Paris, PUF, 1963, p. 105-106.

à partir de ses propres expériences plus ou moins heureuses dans un certain contexte social, en fonction de ses représentations. Il y a donc un rapport continu, d'une part entre les valeurs, les règles collectives et les règles individuelles, d'autre part, entre les représentations collectives et les représentations de l'individu.

Dépendamment des circonstances, de l'histoire de l'individu, sa morale sera plus ou moins indépendante de la morale collective, laquelle implique l'idéologie. Ainsi, il ne peut y avoir de valeurs, de morale, de conduite purement individuelles, leur origine dépend du milieu social et de sa tradition; leur pratique est relative aux conditions objectives et s'exprime, dans un contexte socio-historique¹⁰¹. Finalement, la morale comme la conduite relèvent du niveau de conscience de l'individu. C'est-à-dire que la morale n'est pas la conscience en soi. L'individu peut appliquer un ensemble de règles par habitude, par automatisme, comme il peut aussi imiter quelques conduites par conformité au groupe, sans faire siennes les valeurs, les idées à leur base.

101. "...c'est la société qui définit la folie", voir le Manuel de Psychiatrie qui traite du courant de pensée contemporaine incluant Michel Foucault, in Henri EY, P. BERNARD, Ch. BRISSET, Paris, Ed. Masson & Cie, 1978, p. 973.

Bien que la morale ait été assimilée, on peut se demander jusqu'à quel point elle a été médiatisée, jusqu'à quel point les sentiments moraux ont été intégrés dans le processus de connaissance? Toute maturation n'est pas nécessairement consciente. D'ailleurs, ni la connaissance, ni les représentations ne sont identifiables à la conscience. Elles en constituent des éléments. L'évolution de l'individu implique un développement tant cognitif qu'affectif. Pourtant il est reconnu, que des adultes ont des réactions affectives en deçà de leur âge. Cela signifierait que l'affectivité a mal été intégrée dans le processus de connaissance, freinant en même temps le développement mental de l'individu.

En accord avec le développement de la connaissance les sentiments évoluent, se transforment, atteignent un niveau plus élevé, plus abstrait, plus médiateur dans l'appréhension de l'autre, de la réalité. Médiation qui, à la fois, rapproche de l'objet de connaissance, approfondit la relation, mais isole, c'est-à-dire particularise le rapport en éliminant le marginal, le secondaire, médiation complexe, parfois motivée par un but, un idéal ou une aspiration. Sur le moment, cette évolution est inconscience - "La conscience n'est dans la vie psychique qu'un moment très fugitif et très particulier; c'est en

dehors d'elle que se développe notre activité presque toute entière: ..."¹⁰² -. Mais le produit de cette évolution, le résultat des changements qualitatifs apparaissent dans la conscience lors de l'activité du sujet, dans ses interactions avec le monde réel.

Si pour J.M. Baldwin la morale introjetée est identifiée à la conscience par le développement d'un nouveau moi (ou d'un moi idéal)¹⁰³, pour S. Freud, la conscience représente la partie du surmoi constituée par les représentations des interdictions parentales; tandis que les représentations basées sur les modèles idéaux, forment l'idéal du moi¹⁰⁴. La conscience chez Freud est surtout identifiée aux représentations de la répression, des interdits. Elles résultent des pressions familiales et sociales. Ceci implique une dépendance vis-à-vis des représentations de l'autrui, du jugement. On retrouve chez Freud, une "morale hétéronome" fixée dans le développement de l'individu, partie intégrante de son évolution. Des attitudes de dépendance envers le jugement moral, au formalisme - où toute norme, forme pratique de

102. Henri WALLON, in Georges DUMAS, Op. Cit., Tome II, 1923, p. 487.

103. Jean PIAGET, Le Jugement moral chez l'enfant, Op. Cit., p. 314.

104. Calvin S. HALL, L'ABC de la psychologie freudienne, Paris, Aubier Montaigne, 1957, p. 40.

l'idéologie, "est à la fois jugement de valeur et prescription"¹⁰⁵, de l'un à l'autre, il n'y a qu'un pas.

L'intériorisation de l'idéologie, de la morale (des valeurs, des prescriptions et des proscriptions), est ancrée dans la formation des processus psychiques et implique ainsi un conditionnement, une anticipation et un automatisme de l'activité du sujet. L'identification du sujet aux modèles parentaux, culturels, sociaux, atteint un tel degré, qu'elle entraîne un sentiment de culpabilité à tout écart ou négligence, à tout manquement envers une attente quelconque d'autrui.

Une culpabilité, génératrice, le plus souvent, d'anxiété, car l'individu craint le jugement social, la critique. La désapprobation signifie, dans notre société, un rejet et ce dernier évoque, à tort, l'échec ou une perte d'affect. Et l'échec est souvent associé, par la société ou (et) par l'individu lui-même, à une inaptitude, laquelle menace l'estime de soi. Il en résulte le plus souvent une prédisposition à échouer dans différentes situations, à être inhibé, ou encore à se surestimer. Il y a donc, de la part de la société et de l'individu, un

105. Lucien SEVE, Une introduction à la Philosophie marxiste, Paris, Ed. Sociales, 1980, p. 313.

facteur de valorisation, lequel interfère tant au niveau des sentiments, qu'au niveau de la conduite.

Pour des raisons historiques, entre autres religieuses, donc sociales, on associe souvent la non-observation des règles, des valeurs, à une punition, à une privation d'un droit,¹⁰⁶ et le pardon comme la récompense, à la jouissance des biens, des privilèges, à l'acceptation de l'individu dans le groupe. L'hétéronomie du sujet est donc intimement interreliée à la dépendance, à la soumission sociale. Pour certains individus, elle prend, même, un sens du devoir. Il en résulte une adhésion presque totale à la normativité, à "ce qui doit être", à ce qu'on se représente comme le Beau, le Vrai, le Bien. On retrouve ici le rapport étroit entre l'hétéronomie et d'une part, les valeurs culturelles, d'autre part, la conception culturaliste de la normalité.

La dépendance, ne résulte-elle pas d'associations d'idées, "synthèse élémentaire qui a été déjà effectuée autrefois et qui a rattaché les phénomènes les uns aux autres une fois pour toutes"¹⁰⁷? Sorte de totalité

106. Il n'y a pas si longtemps, un enfant puni en classe était mis "au coin", donc exclu pour une certaine période, du groupe.

107.. Pierre JANET, cité par Henri Wallon, in Georges DUMAS, Op. Cit., Tome II, p. 485.

intégrée, dont les connexions des éléments sont automatisées et structurées. "Pratiquement notre activité tend à se développer ainsi, en dehors de toute réflexion, en vertu d'associations une fois faites"¹⁰⁸. Mais cette totalité agissante garde une signification pour l'individu - le sentiment du devoir, de l'obligation, le sentiment moral - bien que les éléments et leurs connexions ont perdu, avec le temps et l'évolution de l'individu, leur sens i.e. les raisons, les représentations qui étaient alors leur fondement. Ce sentiment du devoir apparaît à la conscience lorsque l'individu est partagé, divisé, autrement dit dans les situations de conflit. Cet aspect de la conscience morale influence la vie de l'individu, ses choix, ses décisions, sa conduite, il fait donc pendant, selon les psychanalystes, au moi idéal.

Moi-idéal, surmoi, identifient à la fois, les influences extérieures dans la formation des représentations, et l'aspect moral, idéologique, des conceptions de l'individu, produit de son éducation. Le moi-idéal représente d'une part, le modèle utilisé par les parents pour inciter leur progéniture à bien se conduire. C'est le "bon petit garçon", la "gentille petite fille", auxquels l'enfant doit s'identifier, ou, selon Baldwin,

108. Henri WALLON, Ibid, p. 486.

qu'il va imiter¹⁰⁹, pour rencontrer les représentations morales des parents et satisfaire leurs souhaits. Cette image idéale est formée de valeurs, de règles, de représentations, de croyances de ce qu'un enfant devrait être, un jeune tel que souhaité par la société, un idéal concordant à l'idéologie. D'autre part, le moi-idéal représente, ainsi, les valeurs, les croyances intériorisées par l'individu. Avec le temps cet idéal évolue, mais reste plus ou moins représentatif de la tradition.

Freud n'a pas suffisamment souligné, dans l'acquisition de la conscience, ou du surmoi, le passage de la non-différenciation, de la symbiose affective, à la différenciation, qui se produit chez l'enfant au cours de son développement, durant la période s'étendant de la dépendance complète à une certaine autonomie. La dissociação implique que l'enfant prend conscience des autres tout en prenant conscience de lui-même. La conscience du moi ne se réduit pas aux représentations parentales introjetées. Par contre, dans le moi qui se délimite, il y a l'autre, "le socius" suivant l'expression de J.M. Baldwin¹¹⁰, ou l'alter (la société), l'antithèse (la négation) permettant l'unité dialectique, la conscience du moi.

109. Jean PIAGET, Les Relations entre l'Intelligence et l'Affectivité... Op. Cit., p. 99-100.

110. Hector RODRIGUEZ TOME, Le Moi et l'Autre dans la conscience de l'adolescent, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1972, p. 16.

Le dédoublement se fait à différents niveaux du développement: 1. entre l'activité et le langage, le monde des représentations, 2. entre la reconnaissance de soi dans le miroir et l'utilisation des pronoms Moi, Je, 3. entre le moi et l'autrui, entre la conscience individuelle naissante et la conscience sociale.

Pour Baldwin, il y a une bipolarité, "le moi réel est le moi bipolaire, le moi social, le socius"¹¹¹.

L'alter, ou le socius, serait la personne à qui il faut obéir. Il y a, ici, une similitude avec le surmoi chez Freud. "L'autrui généralisé" chez George Mead est une sorte d'abstraction représentant les individus, le groupe, les attitudes, les attentes sociales, mais le contenu de cette abstraction, les représentations, implique la prise de conscience du sujet¹¹². Pour H. Wallon "L'élaboration par la conscience du Moi et de l'autre se fait simultanément. Ce sont deux termes connexes dont les variations sont complémentaires et les différenciations réciproques"¹¹³.

Pour comprendre l'existence de ces deux termes, il faut retourner à la période du développement, celle où

111. J.M. BALDWIN, cité dans Idem,

112. George Herbert MEAD, L'Esprit, le Soi et la Société, Paris, PUF, 1963, p. 132.

113. Henri WALLON, "Niveaux et fluctuations du Moi", in Enfance, No spécial (1-2), 1963, p. 90.

l'enfant se confond physiquement et mentalement avec les objets et les individus, i.e. l'environnement. C'est-à-dire, qu'à ce stade, l'enfant est donc "inconscient de lui-même"¹¹⁴ écrit Piaget. Par l'acquisition de la notion du corps propre, l'enfant, "découvre", reconnaît les différentes parties de son corps sans toutefois les identifier, dans un premier temps, à lui-même. Ses membres sont considérés comme des objets. L'identification du corps propre nécessite la convergence de l'activité (comme la déambulation) et du développement des organes sensoriels, pour délimiter ce qui est externe au corps.

Progressivement, cette délimitation se produit. Un espace se constitue, d'abord subjectif, provenant à la fois et de l'espace intéroceptif et de l'espace proprioceptif. Ensuite, cet espace subjectif permet, et s'oppose en même temps, à l'objectif ou l'extéroceptif, i.e. l'espace "où se situent les êtres et les choses"¹¹⁵, autrement dit, où se localise la vie de relation. Ce rapport entre les espaces, est essentiel pour l'intégration du schéma corporel, et de la naissance d'une conscience du corps propre, première forme de la conscience du moi.

114. Jean PIAGET, La Représentation du monde chez l'enfant, Paris, PUF, 1976, p. 108.

115. TRAN-THONG, Stades et Concept de stade de développement de l'Enfant dans la Psychologie contemporaine, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1978, p. 180.

L'image du corps et les images des objets se différencient et deviennent autonomes. La différenciation entre l'enfant et le monde objectif se poursuit avec les différentes acquisitions motrices, cognitives et affectives. Les dédoublements se produisent au sein même de l'être et lui procurent les expériences nécessaires à la découverte de son moi. Du point de vue affectif, quand l'autrui ne se rattache plus à l'activité propre de l'enfant, il existe en soi, indépendant. Dès lors, de véritables relations s'établissent entre les deux parties, entre le moi et l'autre (l'alter ego)¹¹⁶. L'autre devient à la fois objet de connaissance, et d'affectivité, celui qui donne et prend, apprend et ignore, valorise et humilie.

C'est avec l'avènement des représentations que l'enfant dépasse le niveau des perceptions, des images immédiates. Il atteint le stade où il est capable de substitution. Les choses, les gens perdent cette image d'absolu qu'il leur conférait; l'enfant symbolise, il médiatise ses relations avec les objets et les individus¹¹⁷. Pénétration nécessaire, d'une part à la découverte, à un autre niveau, (celui de l'intellect), de l'autrui, de

116. Jean PIAGET, Les Relations entre l'Intelligence et l'Affectivité...Op. Cit., p. 37.

117. TRAN-THONG, Op. Cit., P. 184.

l'environnement, de lui-même, d'autre part, à l'appréhension de la réalité qui jette les premières bases d'une conscience sociale, d'une conscience individuelle, par une représentation à la fois sociale et individuelle. A la naissance du moi, de l'individualité, correspond la naissance de la pensée.

Il semble, selon Piaget, qu'une forme de dualité se poursuit, au niveau des représentations. L'enfant, au début, considère son point de vue comme absolu. Sa pensée pénètre la chose, elles ne font qu'un, (d'où la provenance de l'animisme, relatif à un certain âge, ou à un certain degré de développement). Par la suite, ses représentations perdent cet aspect d'absolu, elles deviennent plus relatives. La pensée se sépare de la chose, la signification se généralise. L'apport d'un nouveau sens suffit à confondre le sujet avec la donnée externe¹¹⁸.

La confusion entre ce qui est interne et externe à l'individu persiste encore face à la connaissance. Wallon comme Piaget, l'ont tous deux constaté lors de leurs interrogatoires avec les enfants. Ces derniers croient que les connaissances acquises découlent de leur propre invention. Et lorsqu'ils ne savent pas, leur

118. Jean PIAGET, La Représentation du monde chez l'enfant, Op. Cit., p. 109.

ignorance est considérée alors comme un oubli¹¹⁹. Il y a donc substitution, de l'extériorité à l'intériorité et vice versa. L'objet devient sujet de connaissance. Ainsi la subjectivité ne peut être la conscience du moi, elle n'en est qu'un élément¹²⁰.

Il faut au moi pour se développer, l'autre, l'alter, le moi social, dualité antagonique mais inéluctable, faisant partie de la vie de l'homme. Le moi social est en partie culture, tradition, pensée collective, valeurs, connaissance, i.e. la pratique sociale. Il joue aussi le rôle de confident auquel s'adresse la pensée interne, l'interlocuteur, la censure, le juge, l'ami, l'être aimé, les parents, les enfants, un être idéal, une idole. Car la conscience sociale n'est pas exempte d'illusions, d'imaginaire puisqu'elle est le produit historique de toutes les pratiques humaines. Elle contient une part de vérité, mais aussi d'erreur, car il est plus facile de s'imaginer le réel que de le comprendre. Et il est très souvent difficile de différencier la réalité de l'imaginaire, car les deux souvent se confondent d'une part à cause des représentations, de la connaissance, d'autre part, à cause des

119. Ibid, p. 110.

120. Ibid, p. 109.

émotions qui interfèrent aussi bien dans notre vécu, notre perçu que dans notre conçu.

On se rend mieux compte maintenant, comment tout, dans le psychisme humain, est interrelié. Lorsqu'on veut saisir un phénomène, il ne suffit pas de l'isoler, il faut au contraire, tenter de rassembler tous les éléments fondamentaux en cause, c'est-à-dire, impliqués dans le développement et l'activité de l'individu. Que ce soit une émotion, une perception, une représentation, elles ne peuvent jamais être considérées en soi. Il y a eu un développement, qui a permis l'apparition de l'émotion, de la perception, etc., il y a eu un apprentissage dans un environnement. Et donc développement et environnement, espace et temps qui relie l'individu et son activité à la double dimension de la société sont des composantes de toute réalité et de toute activité ou manifestation de l'individu.

Par l'éducation, la société forme l'individu. Elle est à la fois son essence et son existence, polarité synthétisée dans, et par la socialisation, et se reflétant dans la conscience même de l'individu. Il en résulte ainsi cette dualité permanente du moi et de l'autre, que l'individu doit dégager, grâce à la maturation de ses processus psychiques, de la confusion primitive de l'homme avec son environnement.

Cette confusion, comme nous l'avons noté, se retrouve à tous les niveaux du développement. En somme, elle se poursuit tout au long de notre existence, tant qu'il n'y a pas eu une prise de conscience, permettant

de saisir: d'une part, le produit de la connaissance humaine - reflet de la pratique - d'autre part, le produit de nos impressions émotives, de notre imagination, i.e. de notre subjectivité. Cette confusion se trouve, lors de certains états de conflits, ou plutôt, elle est la nature même des conflits, entre le moi et le milieu social. Et c'est encore elle, qui réapparaît lors de toute régression psychique, momentanée ou chronique. Mais avant de poursuivre, il faut approfondir la partie subjective, la base de toute individualité.

Cette subjectivité formée essentiellement par l'émotion, joue donc un rôle prépondérant dans la vie de l'individu. Elle constitue en quelque sorte le côté primaire de l'homme. Certaines de ses manifestations sont généralement indésirables, d'autres suspectes et fort critiquées. Mais pour comprendre les effets de son activité sur l'interaction de l'individu avec la réalité et plus spécialement dans le cadre du développement de la névrose, il faut s'interroger sur la nature de l'émotion et sur les conditions de son apparition.

L'émotion.

En psychologie, on a tendance à retenir de l'émotion ses manifestations les plus courantes telles le rire, les pleurs, la colère ou la peur. L'émotion nous semble plus large: elle constitue une entité à multiples facettes dont on ne tient pas suffisamment compte. Il est

indéniable qu'elle se situe à la base de tout développement psychique comme l'a si bien démontré Henri Wallon dans ses nombreux ouvrages. Non seulement l'émotion joue un rôle de communication chez l'enfant mais également chez l'adulte quoique dans le dernier cas la forme en soit différente.

Pour exprimer ses besoins, l'enfant utilise le rire, les pleurs, la colère et manifeste ainsi son contentement ou mécontentement. Mis à part ses manifestations fort caractéristiques ou remarquables, l'émotion est un enchaînement de rapports physiologiques, psychiques et sociaux. L'interaction de ces rapports se réalise sous les divers aspects de l'émotion tout au long du développement et de la vie de l'individu. Chez l'enfant, l'émotion permet l'échange muet, mimique ou verbal entre deux ou plusieurs individus. A un autre niveau elle est communicative et peut transporter des foules. Elle peut inhiber mais aussi motiver un exercice physique ou intellectuel ou encore être une cause de retard de développement, de déséquilibre, de trouble, voire de maladie.

Par ses origines, l'émotion est liée de près à l'affectivité qui se caractérise par un état de bien-être, de plaisir, de malaise ou de douleur. L'affectivité n'est pas étrangère aux premières réactions émotives de l'enfant

puisque au niveau de son développement elle est antérieure. Les réactions affectives sont une sorte de langage primaire pour entrer en contact avec les individus, langage utilisé surtout par les enfants mais aussi par les adultes dans la plupart des circonstances impliquant des situations de plaisir, mais surtout de besoins, d'adaptation dans des relations d'infériorité,

Afin de comprendre son origine et ses diverses manifestations, nous devons la saisir dans sa genèse. Pour cela il nous faut nous préoccuper de sa base organique qui est fondamentale. L'émotion procède essentiellement du système nerveux ainsi que de l'interaction de divers systèmes tels que postural, viscéral et glandulaire et ses manifestations en sont solidaires.

Les prémisses de la vie affective du nouveau-né relève du développement des différentes sensibilités et des mouvements coordonnés lesquels permettront une action sur autrui et sur les choses pour accéder finalement à la vie de relation. Au début, comme le dit H. Wallon, l'espace de l'enfant n'est que buccal car celui-ci ne possède comme mouvements coordonnés que "ceux de sa bouche et de ses lèvres"¹²¹, i.e. mouvements nécessaires à la tétée. Du reste cette activité remplit, avec le sommeil, les journées

121. Henri WALLON, Les Origines du Caractère chez l'enfant, Op. Cit., p. 28.

du nourrisson. L'idée du concept du stade oral chez Freud n'est certainement pas indépendante de cette réalité. Il lèche aussi et suce non seulement pour éprouver une sensation de plaisir mais à la fois pour découvrir et différencier petit à petit ce qui fait partie de sa personne ou de son environnement, et en même temps comme pour s'approprier la chose. Réaction primitive que l'on rencontre chez les animaux, et aussi chez certains handicapés mentaux et moteurs. Nous avons connu une enfant de 9 ans en partie paralysée, aveugle et aphasique à la suite d'une anoxie provoquée par un arrêt cardiaque, qui reconnaissait les objets en les léchant. Le léchage chez l'enfant sans être aussi raffiné que dans cet exemple, doit certainement être une première forme de découverte, de connaissance. Du reste la sensibilité gustative peut être développée plus tard sélectivement dans le but de l'acquisition d'une certaine connaissance, comme chez les dégustateurs.

Le développement des mouvements coordonnés se fait en accord avec le niveau de développement des différentes sensibilités, d'où l'interdépendance. Les sensibilités, en partant du présupposé d'un enfant normal, i.e. sans tare héréditaire, lésion ou défaut physique ne dépendent alors que du milieu social pour se développer, comme du reste toute la vie de l'individu.

Les sensibilités ou les réactions aux sensibilités proviennent de trois sources différentes. Premièrement, la sensibilité d'origine intéroceptive qui provient de l'excitabilité ou de la motilité des viscères ou des organes internes. Les réactions à cette sensibilité se présentent chez le nourrisson principalement sous les fonctions de nutrition et d'élimination. Ces dernières sont les premières sensations de plaisir. Selon l'endroit où se porte l'excitation, les réactions aux sensations sont de qualité et de quantité différentes: sourire, grimace, mouvements de la bouche ou des yeux.

Deuxièmement, la sensibilité proprioceptive se caractérise par un sentiment de confort ou d'inconfort qu'elle procure. Elle est produite soit par les mouvements actifs de l'individu, soit par les mouvements passifs c'est-à-dire causés par les autres. Par exemple, bercer un enfant, stimule cette sensibilité "qui a pour point de départ les canaux semi-circulaires et le labyrinthe, soit l'appareil d'équilibration"¹²². Cette sensibilité se retrouve aussi au niveau des articulations et nous rend conscient dans quelle position se trouve nos membres. Elle contribue également à la notion du corps propre et joue un rôle primordial dans les attitudes. Plus tard, elle

122. Ibid, p. 41.

intervient dans diverses manifestations émotives telles que les danses sacrées ou autres, les crises de colère, de désespoir ou d'hystérie.

Troisièmement, la sensibilité extéroceptive est à la fois l'origine et la réponse à toute vie de relation. Chez le nouveau-né c'est surtout la sensibilité gustative qui est sollicitée, suivie par la sensibilité cutanée, auditive et visuelle, l'olfaction jouant un rôle secondaire. Non seulement le nourrisson réagit à des agents extérieurs tels que le froid, le chaud, un son élevé ou une lumière forte, mais son développement peut être affecté voire retardé si au moins une de ces sensibilités est perturbée ou que la connexion avec les centres supérieurs est problématique.

Les réactions du nouveau-né à ces différentes sensibilités sont avant tout fonctionnelles et déterminent en grande partie son comportement, d'une part à cause de son état de dépendance, d'autre part, parce que l'enfant a déjà une parfaite coordination entre la sensibilité et la tonicité de la musculature des viscères. En ce qui concerne la vie de relation, mis à part l'activité buccale, la coordination des mouvements est nulle. L'agitation des membres a pour rôle principal de maintenir la musculature en forme. Mais les muscles possèdent une tonicité, tout comme les viscères, qui leurs permettent de prendre et garder des attitudes, de tenir une position quand le

mouvement est arrêté. Cette tonicité est le résultat (ou ~~une~~ réponse) d'une excitation du labyrinthe, elle relève donc de la sensibilité proprioceptive et est le pendant de la tonicité des viscères laquelle répond de la sensibilité intéroceptive, car "l'activité et la sensibilité toniques sont dans une constante dépendance mutuelle"¹²³. Bien que différentes, comme nous venons de voir, ces activités toniques ont été réunies sous un même vocable par Sherrington soit la fonction posturale, laquelle joue un rôle prépondérant dans le développement et la vie de l'individu.

Les premières bases de la vie affective vont permettre l'apparition de l'émotion, une émotion encore toute primitive comme l'appelle Wallon. Car ses premières manifestations relèvent bien plus de la fonction posturale que de l'activité de relation. Prenons par exemple, le chatouillement lequel, comme nous allons le voir, a une action-tonique et émotive, et provoque "toute une gamme d'effets qui répondent chacun aux manifestations capitales d'émotions, par la suite nettement différenciées"¹²⁴. Il est produit par une friction au niveau d'une région d'une part riche en insertions musculaires comme le creux

123. Ibid, p. 40.

124. Ibid, p. 75.

de l'aisselle ou la plante du pied, d'autre part, peu stimulée par des agents extérieurs, à l'encontre des mains par exemple. La sensibilité en cause n'est pas comme on pourrait le croire extéroceptive mais bien proprioceptive provenant des terminaisons nerveuses au niveau des tendons; aponévroses, ligaments, etc., ce qui explique les tortillements, ou les différentes réactions posturales lors d'une excitation prolongée.

Le chatouillement produit aussi, mises à part les contractions musculaires, des éclats de rire qui peuvent dégénérer en pleurs si l'excitation est prolongée ainsi que toute une variation d'effets organiques d'ordre végétatif comme l'accélération du pouls, d'ordre viscéral, comme l'augmentation du péristaltisme ou glandulaire telle que la production de larmes par exemple.

Nous retrouvons dans ces manifestations une sensibilité organique allant de pair avec une activité tonique tant viscérale que musculaire, lesquelles seraient inhibées si une personne essayait de se chatouiller. Bien que l'individu peut varier ses sensations à volonté, il ne peut produire les mêmes effets, car ses sensations alors dépendent de la sensibilité extéroceptive ou de relation, c'est-à-dire la sensibilité qui nous permet de découvrir, percevoir, connaître les choses. Pour bien marquer cette différence, Head a classé les sensibilités

en deux groupes: d'une part, on a la sensibilité proto-pathique dont le terme d'origine grecque ("du grecque Prôtos = rudimentaire, primitif et pathês de pathos = ce qu'on éprouve")¹²⁵ qualifie bien la nature primitive et affective de cette sensibilité qui regroupe en somme les sensibilités intéro-et proprioceptives de Sherrington. D'autre part, la sensibilité extéroceptive est appelée par Head épicroitique, ("épi - sur, kritikos de krinein = juger comme décisif")¹²⁶ épithète dénotant le caractère intellectuel ou du moins une composante de l'acte de connaître. Car l'enfant à la naissance ne perçoit pas et sa sensibilité extéroceptive ou épicroitique est rudimentaire. C'est à travers sa propre expérience, son activité qu'il va d'une part, développer ses sens et d'autre part distinguer petit à petit ce qui est lui et ce qui appartient à son univers. Il faut, dit Henri Wallon, "entre l'univers et lui, l'intermédiaire de son activité, pour lui enseigner les significations sensorielles qui lui permettront de dissocier et de déchiffrer la réalité globale et mouvante des choses"¹²⁷.

A la sensibilité organique, soubassement de la vie affective, s'oppose donc la sensibilité dirigée vers la

125. Paul ROBERT, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Société du Nouveau Littre, 1972, p. 1250 & 1415.

126. Ibid, p. 600 & 383.

127. Henri WALLON, Op. Cit., p. 78.

perception et la vie de relation. Cette opposition n'est pas factice ou idéelle, elle est même inscrite dans le système nerveux.

Les centres de la sensibilité protopathique, de la fonction posturale et des diverses manifestations émotives se situent dans la région sous-hémisphérique du cerveau, soit le cerveau primitif. Tandis que les centres contrôlant la sensibilité épicroitique et toute l'activité motrice sont localisés dans les différentes zones corticales. Ainsi, cette localisation distincte d'une part démontre pourquoi la vie émotive est antérieure à la vie d'activité corticale, c'est à la fois ontogénétique et phylognétique. C'est-à-dire que le développement de l'enfant résume en quelque sorte l'évolution jusqu'à son stade le plus perfectionné, soit l'homme. Lorsque l'enfant naît, la myélinisation des fibres corticales n'est pas terminée, le passage de l'influx nerveux ne peut se produire, et c'est la raison pour laquelle le développement de l'enfant au niveau de l'activité de relation retarde par rapport au développement de l'activité fonctionnelle. D'autre part, cette localisation nous aide à saisir pourquoi et comment la sensibilité épicroitique, puis la perception vont participer au développement de la vie de relation et inhiber les réactions émotives.

A la naissance, l'espace de l'enfant n'est donc que buccal. A cause de sa dépendance totale, une relation

étroite va s'établir avec son environnement, i.e. la mère ou les personnes qui s'en occupent. C'est grâce au mouvement que l'enfant va développer ses différents sens et l'excitation de ces derniers va permettre une élaboration toujours plus exacte du système sensori-moteur. Les gestes deviennent plus précis, le regard commence à suivre ce que font les mains et très vite se dégage la préhension oculo-motrice. A partir de ce moment là, c'est-à-dire à partir du moment où les gestes ont pour but l'objet, le monde extérieur, l'espace devient moteur¹²⁸, car tout mouvement est orienté dans l'espace. Ce passage est une étape essentielle à la représentation puis à la conceptualisation de l'espace¹²⁹. Ce niveau de maturation établit le dépassement des premiers échanges grossiers sensori-moteurs ainsi que l'union ou l'interaction des différents champs sensoriels¹³⁰ qui deviennent perceptibles à cause des ajustements continuels que l'enfant doit faire pour combiner les mouvements aux impressions et vice versa, impressions relevant à la fois des excitations et de l'activité circulaire¹³¹.

La perception n'est pas une impression diffusée mais ressort d'un apprentissage qui n'a de cesse de se

128. Henri WALLON, L'évolution psychologique de l'enfant, Paris, Armand Colin, 1968, p. 138.

129. Idem,

130. Ibid, p. 141.

131. Ibid, p. 140.

perfectionner, afin de pouvoir découvrir. La capacité de percevoir certaines structures, qualités et de saisir les rapports entre les différentes perceptions, est chez l'enfant une question d'évolution, maturation et de rapports étroits avec son entourage. C'est aussi l'étape précédant "la réalisation mentale de l'objet"¹³² soit l'étape de l'intelligence pratique.

Ainsi, la vie de relation progressivement prend le pas sur la vie fonctionnelle. Tout en étant en opposition, elles sont à la fois complémentaires. Pour que puissent se développer les différentes perceptions, la fonction posturale est nécessaire. "L'équilibre entre ce qui appartient à la vie de relation et le domaine de l'activité tonique ou posturale est donc dans la perpétuelle dépendance de leur antagonisme, qui est un fait initial et fondamental"¹³³. Pour se déplacer dans l'espace, il faut que le corps soit capable de se tenir dans diverses postures, attitudes et qu'il puisse se mouvoir grâce à un tonus musculaire équilibré lequel est renforcé continuellement par les mouvements. Et la vie fonctionnelle est le stade élémentaire de développement correspondant aux premiers mois de vie du nourrisson et comme l'écrit Henri Wallon "jusqu'à l'âge où, le système de connexions

132. Ibid, p. 150.

133. Henri WALLON, Les Origines du Caractère chez l'enfant, Op. Cit., p. 118.

cortico-posturales entrant en activité,..."¹³⁴ elle est supplantée par l'activité de l'enfant sur son environnement et par la découverte de celui-ci de son autonomie naissante.

Le mouvement, l'expérience de situations tels que les repas, le jeu, enfin toute activité se produisant dans la journée d'un enfant, sont à la base de la représentation, laquelle est encore rudimentaire. Ces activités donnent d'abord naissance à l'image, une image qui s'identifie aux actes, qui en est en quelque sorte dépendante. Et l'interaction entre la perception des choses et des actes donne la représentation laquelle est formée d'images et est une opération intellectuelle antérieure à la symbolisation et à la conceptualisation. A ce stade, la représentation est une succession d'images globales ce qui ne signifie pas que l'enfant perçoit la globalité des choses, car bien souvent il est incapable de saisir l'ensemble ou les rapports existant entre les parties. Il ne saisit alors qu'une partie, laquelle est représentative pour lui du tout. C'est en somme une représentation en rapport avec la connaissance synchrétique.

L'imitation est un processus nécessaire à la représentation. Mais il y a plusieurs niveaux d'imitation

134. Ibid, p. 173.

(sans parler de l'imitation animale). Très jeune, l'enfant commence à imiter. Zazzo rapporte, à un moment donné dans son livre sur "L'attachement", qu'un nourrisson a tiré la langue à plusieurs reprises vers son père. Cette imitation n'est en faite qu'une réponse à une excitation. A partir du moment où l'enfant perçoit, qu'il a une image, on peut dire qu'il reproduit selon un modèle; mais l'acte n'a pas encore de contenu. Ces exercices dont il tire la plupart du temps beaucoup de succès, multiplient et ressèrent les rapports avec son entourage, l'incitent d'une part à interagir avec les adultes, à participer à leur vie selon leurs valeurs.

Le rapport entre l'imitation et la représentation est dialectique, car à un certain moment la représentation va influencer l'imitation. Toutes deux ont pour point de départ l'image. Si l'imitation implique l'extériorisation du perçu en actes, par contre la représentation comporte l'intériorisation du sensible et traduit "les impression sensori-motrices en formules mentales"¹³⁵.

Par le langage, la représentation va s'enrichir¹³⁶.
 "Le nom aide l'enfant à individualiser l'objet par rapport

¹³⁵. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 170.

¹³⁶. Piaget ne s'entend pas avec Wallon quant à la succession des séquences, image, symbole, représentation, langage, etc.

à l'ensemble perceptif, à le comparer aux objets semblables, à le faire survivre à l'impression présente"¹³⁷. Le langage va aider l'enfant à acquérir la symbolisation, le symbole s'opposant à la représentation par le fait que cette dernière peut garder, utiliser tous les détails, ce qui n'est pas le cas pour le symbole où l'activité symbolique, lesquels exigent déjà un niveau d'abstraction. "Au donné", la parole" superpose le symbole, à la chose, l'image. Elle permettra une autre exploration du monde, celle qui usant des symboles pourra prolonger le souvenir dans le présent et substituer au présent l'anticipation,..."¹³⁸. Autrement dit la représentation n'est plus sur un plan uniquement sensori-moteur, mais accède à un niveau mental, niveau de l'intelligence discursive.

L'action est fondamentale à l'apprentissage, à l'acquisition des opérations intellectuelles. On pourrait penser par exemple que la logique s'acquiert en même temps ou grâce au langage. Piaget cite l'exemple d'enfants sourds-muets qui possèdent des schèmes sensori-moteurs intacts mais qui n'ont pu faire l'apprentissage du langage articulé et qui démontrent sur des opérations de logique un retard de un à deux ans par rapport à l'enfant normal.

137. Ibid, p. 167.

138. Henri WALLON et Coll. La psychologie de l'enfant de la naissance à sept ans, Paris, Bourrelly, 1939, cité in TRAN-THONG, *ibid*, p. 167-168.

Tandis que les enfants aveugles, pour les mêmes opérations ont démontré un retard de quatre ans et plus. Comme le dit Piaget, l'handicap sensoriel des aveugles empêche une adaptation sensori-motrice¹³⁹. Plus exactement, l'handicap perturbe tout le développement en commençant par l'affect, la découverte du monde extérieur (i.e. la mère, les personnes de son entourage, le sourire, puis l'objet et la manipulation occulo-motrice), la perception de "l'espace proche et locomoteur"¹⁴⁰, en passant par les processus d'imitation (à cause de l'incapacité de suivre les multiples modèles de la vie quotidienne) pour en arriver à l'avant garde des premières opérations mentales telles l'image, la représentation, le symbole etc.

La représentation, avec l'interaction du langage, va se compléter, c'est-à-dire va tenir compte à la fois des impressions premières subjectives provenant des émotions et des stimulations issues du monde extérieur. En outre les parents, les personnes faisant partie de l'entourage de l'enfant vont lui apporter aussi bien les stéréotypes, les idées préconçues, leurs préjugés que leurs connaissances pratiques et théoriques; ces apports, bons ou mauvais, vont être matière à représentation.

139. Jean PIAGET, Bärbel, INHELDER, La Psychologie de l'enfant, (Que Sais-je?) Paris, PUF, 1973, p. 69-70.

140. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 174.

A ce stade, comme l'enfant n'intériorise qu'en partie ce qui se passe, c'est-à-dire le sensible, il mêle encore l'objectif avec le subjectif. Il commence à être capable de dédoublement, mais très vite les situations dans lesquelles il s'implique, d'une part le confondent encore et d'autre part chargées d'affectivité, elles inhibent l'apport objectif du monde extérieur. Ainsi l'enfant brode, invente, imagine et peut être accusé à tort de mensonges. Ce qui peut être appelé fantaisie dans un cas sans importance, peut engendrer un jugement de valeur de la part des parents dans toute autre situation relative à une norme. Mais dans les deux cas, l'enfant a introduit sa dimension; ou si l'on préfère, il y a eu interférence du sujet avec l'objet¹⁴¹.

De l'apport affectif, de la présence des parents, du bagage que ceux-ci apportent à l'enfant, va dépendre non seulement la stabilité émotionnelle, le développement psycho-moteur mais aussi la capacité de contrôler les réactions émotionnelles en les coordonnant par l'intellect lequel permet une évaluation objective des situations. Mis à part les manifestations que nous allons mentionner, l'émotion s'exprime par des impressions. Par exemple une personne en colère ou frustrée, menacée dans son moi ou

141. Henri WALLON, L'évolution psychologique de l'enfant, Op. Cit., p. 165-166.

son intégralité va avoir des impressions qui vont l'empêcher de voir, de comprendre, de réaliser d'une façon objective les éléments en cause. Quand on dit d'une personne en colère qu'elle voit rouge, c'est une image pour exprimer l'envahissement de la personne par l'hypertonie, les ondes psycho-organiques, lesquelles inhibent momentanément et plus ou moins fortement l'intellect ou plus exactement l'activité cérébrale. Ceci est confirmé par le comportement des enfants. Ils sont prompts à se mettre en colère, à pleurer, à passer du rire aux larmes. En somme ils sont encore toute émotion. Il suffit, pour faire passer la réaction émotionnelle, de les intéresser à quelque chose, d'attirer leur attention ou dépendamment de l'âge de les raisonner ou de les inciter à la réflexion.

Ainsi l'émotion, par sa nature, est fondamentale à tout développement psychique. Elle est la trame de toute créativité artistique ou intellectuelle et permet le dépassement de l'être dans ses activités. En général, elle a une connotation négative à cause de ses manifestations et réactions physiologiques désagréables telles que: augmentation du rythme cardiaque, dyspnée, diaphorèse ou moiteur selon les cas, rougeur, spasmes musculaires empêchant tout mouvement, tremblements, hypertonicité viscérale, réactions glandulaires, énurésie... A cause de la genèse de l'évolution, de la situation morphologique

de ses centres nerveux et de sa nature, elle se trouve à être le résultat, l'origine, quand elle n'est pas la cause, de déséquilibre, de troubles et d'un ensemble de pathologies dont nous ne parlerons pas dans ce texte. Toutefois il est possible de développer un juste équilibre, c'est-à-dire de contrôler les expressions émotives par l'intellect ou de les canaliser dans la pratique d'un art par exemple. L'émotion se trouve en somme impliquée dans toutes interactions, contacts avec les individus, i.e. le milieu quelqu'il soit où l'être humain doit vivre, se développer. C'est pourquoi elle est si vulnérable et pourquoi les conditions dans lesquelles s'écoule l'enfance sont si importantes.

Nous avons vu les différentes facettes de l'émotion, des prémisses à ses différentes implications dans le développement de l'enfant, voire de l'adulte. Mais quels sont les effets d'une carence affective ou émotionnelle? Si l'enfant doit rester pour une raison ou une autre à la pouponnière, ce séjour aura des effets à plus ou moins long terme sur son développement dépendamment de la durée de la séparation mère-enfant. Le personnel soignant ne peut être considéré comme substitut de la mère à cause de la philosophie de l'institution et des conditions de travail. De nombreuses études longitudinales ont été faites avec des enfants en institution, entre autres par René Spitz

et John Bowlby pour étudier le problème de la carence affective ou émotionnelle, totale ou partielle¹⁴².

Par rapport à la carence totale, Spitz et Bowlby ont constaté que le tableau clinique de l'enfant se détériore à mesure que les mois s'écoulent. Pleurnicheries, pertes de poids, retards psycho-moteurs, augmentation des affections respiratoires, passivité, développement stationnaire, prostration sont les conséquences de la séparation. Ces symptômes ne font que s'accroître si la séparation dépasse une période de 5 mois; par contre si l'enfant retrouve sa mère au plus tard 5 mois après la séparation, ces troubles disparaissent. On parle alors d'hospitalisme qui se caractérise par une passivité, une "coordination oculaire déficiente"¹⁴³, une diminution du quotient de développement se montant "vers la fin de la deuxième année à 45% de la normale" soit "le niveau atteint par l'idiot"¹⁴⁴.

142. Nous désirons signaler que ce problème a été étudié également sur divers animaux (chez l'animal on parle plutôt de carence sensorielle). Il a été démontré que les conséquences de carence sensorielle sont relatives à la place qu'occupent les animaux dans l'échelle phylogénétique. René Spitz, De la naissance à la parole, Paris, PUF, 1968, p. 159.

143. René SPITZ, Op. Cit., p. 215.

144. Ibid, p. 216.

Il ressort des différentes études faites ou citées entre autres par Spitz, Bowlby, Provence et Lipton, que plus l'enfant a été placé jeune en institution, plus les dégâts sont grands et irréversibles. La première année est fondamentale puisque s'établissent les connexions, les structures de base nécessaires aux développements initiaux et futures. Les enfants placés en institution et ensuite dans des foyers nourriciers, mis à part le retard psycho-moteur se rattrapant plus ou moins, les séquelles qui durent de nombreuses années lorsque l'enfant n'est pas marqué à vie, présentent surtout des attributs d'ordre relationnel: incapacité de développer des liens affectifs, d'établir une relation, d'obéir aux règlements, de montrer une sensibilité quelconque, d'établir une notion de temps. Ces jeunes ne se souviennent pas du passé et n'envisagent aucunement l'avenir. Il s'est avéré également qu'après une période de dix ans dans un foyer nourricier, les enfants ne paraissaient pas heureux, montraient encore une incapacité émotionnelle et des difficultés d'adaptation.

Quant à la carence partielle, elle est surtout d'ordre qualitatif. Elle provient essentiellement du comportement de la mère ou de son substitut. 1. Pour une raison ou une autre, la mère n'accepte pas ou mal son enfant. Il n'est pas désiré. La mère se trouve plus souvent dans une situation ambivalente, c'est-à-dire un

rejet momentané, une culpabilité entraînant une surprotection compensatoire. Souvent la mère transpose sur l'enfant, le rend coupable de ses déboires, de ses espoirs déçus, de sa non-réalisation; mais elle peut également mettre en lui ses ambitions. 2. Sa personnalité est telle, qu'elle est incapable de vraiment donner, d'être disponible; elle utilise l'autre pour combler ses besoins, ses manques, pour diminuer son anxiété. L'enfant est son objet, il est élevé en fonction d'elle. 3. La mère se retrouve seule pour élever son enfant. Que ce soit pour des raisons matérielles ou psychologiques, la mère n'est plus aussi disponible. Dans les situations de divorce, l'enfant est souvent pris malheureusement comme sujet de chantage, de pression ou de vengeance. Son équilibre émotionnel s'en trouve affecté parfois pendant de nombreuses années. 4. La mère souffre de désordres mentaux. L'enfant subit des influences pathogènes, selon Spitz et des études de cas¹⁴⁵. Les effets de la carence partielle dépendent vraiment de la qualité de la relation mère-enfant et sont spécifiques à chaque relation. Ils peuvent être physiques, mais en général sont surtout psychologiques. On peut penser avec Spitz "que la personnalité de la mère agit comme provocateur du trouble, comme une toxine psychologique"¹⁴⁶.

145. Ibid, p. 160-205.

146. Ibid, p. 156.

Nous sommes plus à même maintenant de réaliser l'importance au point de vue quantitatif et qualitatif des interactions de l'enfant avec son entourage. Nous avons la preuve que subvenir à ses besoins vitaux n'est pas suffisant. Non seulement les stimulations de tout ordre sont nécessaires au développement et à la santé de l'enfant, mais en plus elles signifient et impliquent sa participation d'être virtuel, social. Par ses besoins, l'enfant est conditionné organiquement et socialement. Grâce aux manipulations, aux soins, des liens se créent; un échange se fait. Une mère sait détecter, reconnaître aux cris de l'enfant, ses besoins et cherche à comprendre toute nouvelle réaction. Bien que ses interprétations soient parfois erronées, elles introduisent la plupart du temps une ambiance joyeuse et de nouvelles stimulations pour l'enfant. Par contre, tout vagissement, tout incident sera pour une mère angoissée prétexte à dramatisation entraînant pour l'enfant, tout un ensemble de comportements.

Ainsi l'émotion, communicative aussi bien dans le sens centripète que centrifuge, d'une part, dépend du milieu et de la qualité des interactions, d'autre part, agit sur l'activité relationnelle et interfère sur les processus de pensée. Au cours de l'élaboration de ce texte, nous avons noté à différentes reprises l'importance

des interventions de l'émotion. A un tel point, qu'il semble que les deux systèmes à la base de la vie psychique sont en opposition, i.e. le système sous-cortical et le système cortical. Et pourtant, ils sont complémentaires. Si, maintenant nous parlons de ces systèmes, ce n'est pas que nous soyons organisistes, mais c'est pour garder à l'esprit que sans les bases organiques, il n'y aurait aucune vie, et de ce fait pas d'émotion ni d'intellect. Si l'on doutait de l'importance des interactions entre les organes et le psychisme, il faudrait rappeler comme preuve tous les individus qui souffrent de séquelles produites par des lésions corticales et autres à la suite d'accidents cérébro-vasculaires, traumatiques, etc. Les atteintes ne sont pas que motrices, elles touchent aussi bien le langage¹⁴⁷, la perception ou la mémoire, que les processus de pensée. A ce sujet, les personnes ayant des lésions corticales démontrent à nouveau une grande sensibilité, comme par exemple de passer spontanément du rire aux larmes et vice versa, leur vie de relation étant diminuée. "L'émotion ne peut", écrit H. Wallon "en effet, se développer qu'en oblitérant la sensibilité extéroceptive ou épicroitique, en faussant ou en abolissant le jeu des représentations"¹⁴⁸.

147. Nous savons qu'il y a plusieurs sortes d'aphasie dont chacune se caractérise par différentes atteintes perceptives.

148. Henri WALLON, Les Origines du Caractère chez l'enfant, Op. Cit., p. 90.

Sans souffrir de séquelles, tout en étant équilibré, l'individu n'en est pas moins subjectif dans le sens, qu'étant humain, il ne peut refléter une représentation purement objective, ou si l'on préfère exacte du monde extérieur. Car, pour penser, se représenter, il doit d'abord interioriser le sensible et cette interiorisation va en quelque sorte "teinter" la médiatisation. La coloration, dépend, si on ose dire, en grande partie de son passé, de son vécu à tous les points de vue. Dépendamment de cette coloration, l'individu est donc plus ou moins subjectif, il contrôle donc, plus ou moins des impressions, lesquelles produisent des interprétations immédiates sans qu'intervienne la réflexion. La réflexion est une antithèse de l'émotion ou de la manifestation émotive. Si une personne s'interroge sur l'objet de sa colère, celle-ci tombe immédiatement.

L'équilibre psychique est très relatif, il n'y a pas une mesure qui traduise une norme comme pour la température du corps par exemple. Une personne qui inhibe trop ses émotions, en arrive à se couper du réel, du monde extérieur, à s'isoler. L'individu qui se prend pour le "superman" de la télévision et tente de voler, va évidemment tomber. Sa conscience ne reflète pas l'incapacité réelle qu'a l'homme de voler. Il y a donc une coupure entre la réalité et la conscience du

vécu, du perçu et du conçu. Dans ce cas, la conscience de l'individu est incapable de réaliser que le superman en question ne vit pas, que son histoire a été inventée à partir d'une image idéalisée de l'omnipuissance de l'homme; ou si elle le réalise, elle n'établit pas le rapport entre le vécu imaginaire et la réalité propre de l'individu. Cette erreur, normale chez l'enfant, est due au fait qu'avec l'immaturité il ne possède pas la connaissance nécessaire à la compréhension des rapports entre l'extériorité et l'intériorité. Mais chez l'adulte, c'est pathologique.

L'interprétation du rapport entre l'être et son environnement repose sur l'identification des formes de conscience. On peut concevoir deux extrêmes et une variante: 1. d'abord une conscience qui est "fausse" par immaturité, chez l'enfant donc par manque de vécu, de perçu et de conçu, (forme de conscience que l'on retrouve plus tard, à un autre niveau, chez l'adulte, normal mais aliéné, pour une raison autre que le manque de maturation), 2. une conscience "fausse", coupée de son environnement par un manque de liaisons entre le vécu de l'individu et l'environnement; ou encore, 3. une conscience "fausse" parce que les liaisons entre l'environnement et le vécu sont biaisées par

l'affect, les émotions, les impressions et les représentations subjectives. C'est toute la complexité du rapport entre l'homme et son environnement qui se trouve posée.

Ce rapport (de l'homme et de son environnement) est saisi le plus souvent en terme d'adaptation, comme un "ajustement d'un organisme au milieu"¹⁴⁹. Selon Piaget, l'adaptation est loin d'être passive. Pour s'adapter à son milieu, l'individu assimile d'abord biologiquement, et ensuite très rapidement intellectuellement. Mais quelque soit le niveau, l'adaptation est un équilibre entre les processus d'assimilation et d'accommodation¹⁵⁰. C'est une erreur de penser que l'organisme s'adapte au milieu que par accommodation et que l'assimilation serait réservée à l'adaptation intellectuelle. L'interaction constante entre le milieu et l'individu ne peut produire une assimilation sans accommodation et vice versa¹⁵¹.
Cependant,

"il n'y a pas d'adaptation si la réalité nouvelle a imposé des attitudes motrices ou mentales contraires à celles qui avaient été adoptées au contact d'autres données antérieures..."¹⁵².

149. Norbert SILLAMY, Op. Cit., Vol. I. p. 21.

150. Jean PIAGET, Biologie et Connaissance, Op. Cit., p. 244.

151. Ibid, p. 245.

152. Jean PIAGET, La naissance de l'intelligence chez l'enfant, Paris, Delachaux & Niestlé, 1977, p. 13.

Les schèmes de l'activité intellectuelle, plus exactement "l'intelligence représentative"¹⁵³ se développe à partir des réflexes, puis des réactions sensori-motrices. L'intelligence représentative constitue en somme un moyen que possède le psychisme pour saisir le réel (en l'assimilant) et s'y adapter (en y accommodant l'action)¹⁵⁴. Piaget écrit "l'intelligence est adaptive"¹⁵⁵ ou encore l'intelligence c'est "l'adaptation aux circonstances nouvelles"¹⁵⁶. L'adaptation du sujet aux objets de la connaissance "n'est qu'un cas particulier des adaptations de l'organisme au milieu. Et le critère en est dans les deux cas la réussite, qu'il s'agisse de survie ou de compréhension"¹⁵⁷. Sous l'influence du milieu, l'organisme s'accommode ou se transforme sous la pression de ce milieu¹⁵⁸.

153. - Jean PIAGET, Biologie et Connaissance, Op. Cit., p. 256.

154. Jean PIAGET, La psychologie de l'intelligence, Paris, Armand Colin, 1967, p. 15.

155. Jean PIAGET, Biologie et Connaissance, Op. Cit., p. 257.

156. Jean PIAGET, La Naissance de l'intelligence chez l'enfant, Op. Cit., p. 136.

157. Jean PIAGET, Biologie et Connaissance, Op. Cit., p. 254.

158. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 161.

L'adaptation "intellectuelle, comme toute autre, est une mise en équilibre progressive entre un mécanisme assimilateur et une accommodation complémentaire"¹⁵⁹.

Se basant sur l'adaptation biologique, Piaget passe à l'adaptation d'un niveau supérieur, l'adaptation psychique, par une explication logique des structures et mécanismes intellectuels. Piaget allie ainsi le biologique à la logique. Il a tendance à "intellectualiser" et à "logiciser" le psychique. On pourrait alors supposer que tout être intelligent est l'objectivité même, ou encore qu'il n'a pas de problèmes. Le psychique ne se réduit pas à l'intelligence, l'émotion, l'affectivité, la créativité ou l'imagination; enfin la conscience, en est aussi un élément. Du reste, sans émotion, il n'y aurait pas d'intelligence, cette dernière puise ses racines à la fois dans le système émotionnel et dans la vie de relation¹⁶⁰. Et toutes deux, comme les autres éléments du psychisme, interagissent durant toute la vie de l'individu. L'émotion, non seulement, est la source de l'intelligence, mais aussi son énergie.

159. Jean PIAGET, La naissance de l'intelligence chez l'enfant, Op. Cit., p. 13.

160. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 161.

Cette notion d'adaptation joue aussi un rôle dans l'explication des comportements et des conduites. Pour les néo-freudiens comme pour les culturalistes, le milieu physique ou social, a des exigences; il présente des conditions, auxquelles les individus, dans leur intérêt et pour leur bien être doivent se soumettre et se conformer¹⁶¹. "On peut donc dire qu'une conception du comportement en termes d'adaptation tend à mettre en évidence la conformation de l'individu au milieu comme condition sine qua non d'une interaction optimale"¹⁶².

De cet ordre d'idées, il ressort au niveau théorique: a. la prédominance du principe de réalité sur le principe de plaisir; b. pour le courant culturel, la nécessité d'une part, d'instaurer chez l'enfant un comportement répondant aux normes du groupe, grâce auquel le comportement instinctif sera de plus en plus contrôlé, d'autre part, celle de tenter d'ajuster les "nécessités biologiques de l'homme"¹⁶³ à l'organisation du groupe; c. les notions de normalité, (d'anormalité), de déviance, etc., attribuées au comportement, celui-ci

161. J. NUTTIN, in F. Bresson et al., Les Processus d'adaptation, Paris, PUF, 1965, p. 129.

162. Idem,

163. Roger BASTIDE, Sociologie et psychanalyse, Paris, PUF, 1972, p. 18.

ayant toujours le rôle essentiel de maintenir et de rétablir un équilibre entre les demandes, les conditions internes et externes, entre l'organisme et le milieu¹⁶⁴.

"Les êtres vivants sont de leur côté des résultats de l'adaptation, c'est-à-dire des formes d'équilibre entre l'organisme et le milieu"¹⁶⁵.

Ainsi l'équilibre est lié étroitement à l'adaptation en tant que processus homéostatique. "Le processus vital nécessite un perpétuel réajustement d'un équilibre sans cesse rompu..."¹⁶⁶. Mais l'utilisation en psychologie du principe d'homéostasie est comme le souligne J. Nuttin, quelque peu arbitraire. Car le comportement, comme la conduite, n'apparaissent pas seulement pour rétablir un équilibre rompu. Dans ce cas, ils ne seraient alors que des réactions momentanées ou sporadiques. Or, il faut les considérer avant tout comme activité: non seulement dans un but de répondre à quelques nécessités physiologiques, telles la faim, la soif, etc., ou encore, de satisfaire quelques besoins, mais parce que cette activité continue¹⁶⁷, dépasse chez l'homme le motif

164. J. NUTTIN, Op. Cit., p. 130.

165. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 351.

166. Norbert SILLAMY, Op. Cit., (Vol. I.), p. 21.

167. J. NUTTIN, Op. Cit., p. 131.

de la subsistance. Elle implique un état de conscience permettant l'appréhension et la transformation du monde.

Piaget conçoit l'organisation de l'activité comme "une relation d'équilibre entre l'organisme et le milieu ou entre le sujet et l'objet", laquelle "se présente comme une équilibration de l'assimilation de l'objet par le sujet, de l'accommodation du sujet à l'objet"¹⁶⁸.

Ainsi pour Piaget,

"...le développement de l'enfant, qui fait la jonction entre le biologique et le logique, ne peut être qu'une équilibration progressive, car il présente, comme équipement biologique hérité au point de départ, une tendance à l'adaptation ou à l'équilibre..."¹⁶⁹.

Piaget fait donc de l'équilibre un facteur de développement s'ajoutant aux autres facteurs essentiels, organique, physique et social. "Le facteur d'équilibre, dit-il, est à considérer... comme un quatrième facteur s'ajoutant aux trois précédents"¹⁷⁰. L'équilibre devient un système, une sorte de clé de voûte des rapports multiples et complexes provenant des facteurs sus-mentionnés.

168. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 324.

169. Ibid, p. 351.

170. Jean PIAGET cité dans TRAN-THONG, Op. Cit., p. 349.

De sa fonction première (le lien), l'équilibre évolue en différentes formes, pour devenir finalement une chose en soi, une abstraction que Piaget utilise pour expliquer le développement des processus cognitifs. L'équilibre est isolé du rapport qui le produit, il est immobilisé au niveau des opérations intellectuelles, il est même fixé à la phase terminale des structures nécessaires à la pensée.

"Dire que les structures opératoires formelles représentent l'équilibre terminal des opérations de la pensée, c'est donc supposer, dans la perspective piagétienne que l'ensemble des opérations hypothético-déductives constitutives des structures propres à la pensée formelle, sont entièrement accommodables à toute réalité qu'elles tenteront d'assimiler"¹⁷¹.

Pour la pensée dialectique, tout concept, pour être représentatif de la réalité, doit rester un rapport contenant sa contradiction interne et reflétant justement les choses en mouvement. De même le rapport doit rester un moment de la réalité, "...un procès de développement au cours duquel le même devient un autre, passe à son contraire"¹⁷². Alors l'équilibre n'est plus un facteur de développement comme le prétend Piaget, mais

171. Marie-Françoise LEGENDRE-BERGERON, Lexique de la psychologie du développement de Jean PIAGET, Chicoutimi, Gaëtan Morin & Associés ltée. 1980, p. 20.

172. Lucien SEVE, Op., Cit., p. 71.

le développement est un facteur d'équilibre. Il faut inverser les termes. Le rapport ne peut être séparé ni du procès de développement, ni de la chose, qu'il a produite¹⁷³. Le rapport, moment du développement, produit l'équilibre ou le déséquilibre, autrement dit ce dernier est engendré par le rapport.

L'équilibre perd ainsi son apparence statique et retrouve son mouvement. Car tout développement, qu'il soit physique, psychique ou intellectuel, est marqué de moments de croissance, d'évolution, mais aussi de latence et de régression. Il passe par des phases d'instabilité et tend à la stabilité. Il dépend des facteurs internes et externes, d'événements, de tendances contradictoires. Il est fait de conflits, dualité dialectique se trouvant dans tout organisme vivant, dans la nature, (i.e. tout ce qui existe sans l'intervention de l'homme¹⁷⁴), et se reflétant par ce fait même aussi bien dans l'"...intérieurisation de l'externe" que l'"...extériorisation de l'interne"¹⁷⁵, i.e. dans et par les processus psychiques, dans les reproduits, dans les liaisons. Et le psychisme devient "une réalité dont l'existence et les modalités diverses ou successives

173. Idem,

174. Paul ROBERT, Op. Cit., p. 1139.

175. Lucien SEVE, Idem,

doivent être expliquées par ses rapports avec d'autres réalités^{175 bis}.

L'équilibre de l'homme ne dépend donc pas de l'état d'un moi ou d'un Ego abstrait, "construit" hypothétique d'une structuration de la personnalité, ou encore, des pressions sociales, autrement dit de son adaptation aux exigences sociales. Il faudrait plutôt situer l'équilibre de l'individu dans un contexte social, c'est-à-dire, dans son rapport à la réalité globale dans l'appréhension de ce rapport et sa capacité à composer avec le réel. Ainsi pour nous, l'équilibre est un état momentané, de la réalité psychique en relation avec les conditions d'existence.

Il ne faut donc chercher, de part et d'autre, aucun déterminisme. Aucun absolu n'apparaît comme l'explication ultime. C'est une erreur de chercher des déterminismes biologiques ou culturels, exclusifs ou d'expliquer seulement par causalité linéaire, les troubles, les déséquilibres psychiques. Il n'y a pas de "causes", ou alors elles sont multiples et sans fin, et tout devient alors hypothétique, on "joue" avec des "si" et on se situe à un niveau très abstrait.

^{bis}175. Henri WALLON, "Fondements métaphysiques ou fondements dialectiques de la Psychologie", in Enfance, No Spécial, (1-2), 1963, p. 105.

L'explication se trouve dans le rapport de l'être et de son milieu, de ce face à face avec l'environnement social. L'individu est réel et il vit dans une réalité sociale. Les conditions de vie, les conditions réelles des problèmes, "sont collectives ou sociales"¹⁷⁶. La question se situe dans la pénétration de ce réel, quelqu'il soit, par l'individu. Il faut faire la part de ce qui existe et de ce qui est imaginaire, ce qui est connu et pas connu, ce qui est compris ou imaginé. Les auteurs d'un manuel de Psychiatrie écrivent "...le pathogène ne peut s'inscrire que dans les rapports de signification que le sujet prête à son expérience"¹⁷⁷.

Dans la réalité, comme dans tout acte de connaître, le mouvement dialectique se poursuit, c'est-à-dire que l'antagonisme ou le contraire est toujours présent, pas en soi, mais est produit par le mouvement même de tout acte, de toute chose. Par exemple, toute posture, tout mouvement de nos membres nécessite les contractions conjuguées de nos muscles qui, dépendamment des mouvements, sont mutuellement antagonistes, et l'équilibre en est le résultat. Equilibre des forces, mais il suffit de l'augmentation ou de la diminution, de la disparition de

176. Henri WALLON, "L'étude psychologique et sociologique de l'enfant", in Enfance, No. spécial, 1976, p. 105.

177. Henri EY, P. BERNARD, Ch. BRISSET, Op. Cit., p. 1017.

l'une d'elles, l'équilibre des contraires alors disparaît. Ceci se reproduit à tous les niveaux, y compris au niveau mondial. La paix peut être considérée comme le résultat d'un équilibre relatif des protagonistes.

Ainsi l'individu, dans son contact avec la réalité, s'affirme et se nie. En évoluant, en devenant autonome, en découvrant, en s'assumant, l'individu est obligé, en même temps, d'inhiber certaines de ses potentialités, désirs, aspirations. Dès son plus jeune âge, il évolue soumis à un certain contrôle. Pour se réaliser, il doit faire face à ses propres contradictions (internes) et à l'ensemble des pratiques qui le confrontent, l'obligent et lui interdisent. Se réaliser implique donc un dépassement continu, à tous les niveaux, une transformation de l'être, pas nécessairement globale, mais se cristallisant tantôt sur une fonction, tantôt sur un sentiment, ce qui entraîne son déséquilibre passager et le mouvement des parties connexes.

Il résulte de ces divers mouvements (de transformation) dialectiques une intégration de propriétés nouvelles illustrant le nouveau rôle, le nouveau sentiment, c'est-à-dire la fonction ou le sentiment en voie de dépassement, enrichi par les circonstances de sa seconde négation¹⁷⁸. Or l'interaction avec la réalité,

178. Emile JALLEY, Wallon lecteur de Freud et Piaget, Paris, Ed. Sociales, 1981, p. 304.

sociale, comme l'intégration, ne se fait pas sans la participation de l'émotion, "Forme primaire de la conscience,..., l'émotion amorce néanmoins, en tant que conscience, la relation à l'objet en même temps qu'elle y fait obstacle"¹⁷⁹. Ainsi quelque soit l'âge et le niveau de développement de l'individu, cette spécificité de l'émotion se manifeste sous différentes formes et divers degrés. Toute activité va de pair avec l'affect, et implique une relation de l'individu avec l'autrui (pris dans un sens large). La négation de l'être n'est jamais entièrement saisie par la conscience, d'où l'apparition de ce sentiment qu'est l'anxiété. Ce thème fait l'objet de la prochaine section.

L'anxiété. Avant de définir l'anxiété, il faut signaler qu'en français on utilise indifféremment à tort, tantôt le mot anxiété, tantôt le mot angoisse. L'équivalence sémantique semble courante dans les textes portant sur l'anxiété et les traductions de Freud et des néo-freudiens. Par contre, en anglais, la sémantique semble respectée. En allemand le mot "Angst" signifie aussi bien la peur, l'anxiété que l'angoisse. Pour connaître la pensée de Freud, il faudrait ainsi le lire en allemand

179. Ibid, p. 280.

et l'interpréter. On peut se demander alors si la terminologie française est imputable à la traduction. Par exemple, un ouvrage de Charles Rycroft, intitulé "Anxiety and Nevrosis" a été traduit par "L'Angoisse créatrice". Le texte anglais traite de l'anxiété et en français de l'angoisse... La traduction trompeuse donne ainsi un tout autre sens à la théorie de l'auteur. Dans ce contexte, il serait difficile de proposer une définition qui agrérait à tous. Il faut donc mettre l'accent sur l'un ou l'autre aspect. C'est la raison pour laquelle cette thèse opte pour une étude des fondements de l'anxiété.

L'anxiété s'avère très complexe comme tous les résultats des connexions psychophysiologiques de l'être en rapport avec le monde extérieur. Ajuriaguerra écrit "L'anxiété fait partie de l'existence humaine et se caractérise par un sentiment de danger imminent avec attitude d'attente entraînant un désarroi plus ou moins profond..."¹⁸⁰.

Quelque soit le niveau de développement, de type d'acquisition, d'expérience, il n'y a pas a priori un stade, une situation, une circonstance spécifiquement anxiogène. Dépendamment des individus, de leur histoire

180. Jean AJURIAGUERRA, Manuel de Psychiatrie de l'enfant, Paris, Masson, 1973, p. 654.

tout peut devenir matière à anxiété. Pour nous l'anxiété est un sentiment courant accompagnant, en général, toute nouvelle entreprise, tout changement ou évolution. Elle est engendrée, essentiellement, par les rapports de l'individu avec la société, i.e. les rapports sociaux, dont l'éducation est un élément important. Comme tous les sentiments, l'anxiété n'est pas stable, elle fluctue dépendamment des circonstances.

Selon l'état latent, les crises ou les réactions d'anxiété, différentes manifestations émotionnelles peuvent surgir: "agitation viscérale et glandulaire", "troubles moteurs", "troubles des sens" surtout de la vision et de l'audition "dont le champ se rétrécit" et "est traversé d'impressions illusoires ou déformées", "troubles du jugement" quant à nous dûs en grande partie à une perception altérée, laquelle modifie "les proportions de la réalité, des situations, des effets et des causes"¹⁸¹. La perception est alors influencée par des impressions "ou motifs psychiques qui sont un stimulant aussi bien qu'un résultat de l'émotion"¹⁸² et en l'occurrence de l'anxiété.

181. Henri WALLON, Les Origines du caractère chez l'enfant, Op. Cit., p. 64.

182. Ibid, p. 66.

Avant d'étudier les différentes formes d'anxiété, examinons pour commencer comment l'anxiété apparaît chez l'enfant. A cause de son origine émotive, l'anxiété est très communicative. Ainsi la mère peut déjà communiquer son anxiété à son enfant à tout âge y compris au fœtus. Il est reconnu que les mères "nerveuses" durant leur grossesse sont à l'origine des coliques de leurs bébés. Ainsi l'état d'esprit, l'attitude de la mère, l'acceptation, le rejet, l'ambivalence, la surprotection, la qualité de la symbiose affective avec l'enfant, le maintien et le contrôle de cette symbiose souvent, durant plusieurs années, peuvent avoir un impact sur les relations affectives et l'apparition de l'anxiété. Les bras de la mère ne signifient pas seulement joie, plaisir, affection, mais aussi sécurité. Il suffit de voir un enfant qui a du chagrin; à l'apparition de la mère, il tendra les bras pour être pris ou il se précipitera vers elle, comme vers un refuge.

Pour l'enfant, l'affectivité et la sécurité forment un tout. Lorsque le bébé, de 6 mois ou plus, se met à crier parce que sa mère disparaît et crie encore plus fort si c'est un étranger qui la remplace, ne réagit-il pas à la perte de l'affect et à l'insécurité, les deux étant des causes de malaise et d'anxiété? A cet

âge-là, l'enfant vit encore en symbiose affective avec la mère. Son développement, sa maturation ne lui permettent pas encore un dédoublement de sa personne avec "l'autre", une différenciation de son individualité avec le monde environnant. La séparation le met dans un état de dépossession, d'étrangeté suscitant de l'anxiété.

A ce sujet, Spitz a signalé, à la suite de ses travaux, qu'un pourcentage d'enfants de 7-8 mois, d'une pouponnière, manifestaient "...de l'angoisse par perception intra-psychique (c'est-à-dire qu'elle pénètre l'inconscient) de la non-identité de l'étranger avec sa mère"¹⁸³, tandis qu'un tiers de ces enfants ne présentaient aucune angoisse face à l'étranger.

Sans toutefois vouloir nous étendre sur ce problème, il est nécessaire de préciser certains éléments. Premièrement, il y a une question de maturation. Quoique relative à une certaine période, elle n'est ni identique, ni absolue. Il existe une variation dans la rythme de développement de l'enfant. Il existe une spécificité ontogénétique de l'individu, tant au niveau des caractères biogénétiques qu'au niveau de l'influence de l'environnement sur le développement.

183. André Le GALL, L'anxiété et l'angoisse, (Que Sais-je?), Paris, PUF, 1976, p. 76.

Deuxièmement, il faut s'interroger sur la possibilité pour un enfant d'avoir de l'angoisse par "perception intra-psychique" lorsqu'à cet âge, "le moi n'est pas constitué"¹⁸⁴ et qu'il est incapable d'avoir une représentation différenciée de soi et d'autrui. D'ailleurs, la thèse de l'anxiété à la naissance, telle qu'énoncée par Freud et Otto Rank met en cause soit un choc, soit une séparation avec la mère. Cette thèse est niée par les néo-freudiens (Sullivan, Fromm, Horney).

Pour ces derniers, l'anxiété primaire ne peut se développer avant que ne surgisse une conscience de l'environnement¹⁸⁵. Deux phénomènes sont à l'origine de l'anxiété: a. la prise de conscience de l'enfant de sa totale dépendance en rapport à ses besoins, b. la socialisation. Selon ces auteurs, la non-conformité aux attentes des parents entraîne chez l'enfant, un refus d'affection et des punitions, auxquels il répond par de l'agressivité et de l'hostilité. Sa dépendance lui apparaît alors comme une menace et elle génère de l'anxiété. A l'âge adulte, celle-ci peut réapparaître,

184. Jean PIAGET, Les Relations entre l'Intelligence et l'Affectivité... Op. Cit., p. 35.

185. Eugène LEVITT, The Psychology of anxiety, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Company, Inc., 1967, p. 23.

stimulée ou réveillée par quelque réaction hostile. Les néo-freudiens, la qualifie d'anxiété secondaire¹⁸⁶.

Troisièmement, l'enfant à la même époque acquiert la permanence de l'objet, et de l'individu. A ce stade, la permanence est encore "globale", et "indissociable de l'action"¹⁸⁷. La différenciation de l'enfant avec autrui ne permet pas encore, une perception des mouvements de l'objet, indépendants de sa propre activité. Sa perception est encore subjective¹⁸⁸. Que ressent l'enfant à la vue d'un étranger à la place de la mère, dont il attend le retour? Ne ressent-il pas alors une perte de l'objet plus effective, plus évidente, n'est-il pas confondu dans son attente, dans ses acquisitions naissantes? Ainsi toute nouvelle situation qu'expérience, est pour l'enfant, synonyme d'apprentissage, de développement cognitif, mais souvent aussi source d'anxiété, dépendamment des circonstances, de l'atmosphère entourant l'enfant.

Quatrièmement, quant au pourcentage d'enfants ne montrant aucune angoisse, ou plutôt aucune anxiété devrait-on dire, à l'apparition de l'étranger, plusieurs explications sont possibles, telles: a. l'enfant n'a pas encore acquis la permanence, b. il s'est déjà dissocié de sa mère, d. enfin, il considère l'étranger comme un

186. Ibid, p. 24-25.

187. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 33.

188. Idem,

objet nouveau¹⁸⁹. Piaget explique que l'enfant traite les nouveaux objets comme des objets connus (il y a généralisation), en "manifestant ainsi une assimilation cognitive"¹⁹⁰. William Stern a aussi noté, "qu'en présence du tout à fait inconnu ou plutôt du quelconque, l'enfant est sans manifestation de crainte"¹⁹¹.

Néanmoins, la perception de ce qui est nouveau, inhabituel, inusité, inconnu, d'une part rend insécure, et d'autre part, peut être anxiogène pour l'enfant, comme pour l'adulte. Toutefois, chez l'enfant, c'est d'autant plus flagrant, parce que celui-ci, à cause de son ignorance et de sa grande imagination, mélange facilement le réel et l'irréel, le monde extérieur avec l'imaginaire. Il confond sa vie avec les histoires, et les films télévisés. Par exemple, le bandit peut être à la fois un être humain commettant des actes illicites, i.e. un "méchant", un superman ou un fantôme. Le soir, il peut y avoir des loups à l'extérieur (même en pleine ville). Nous connaissons un petit garçon qui a peur de l'obscurité, "le soir, dans sa chambre, il y a des dragons qui viennent comme ça". Ainsi l'enfant transpose des personnages mythiques, il les fait participer à des situations relatives, à sa vie quotidienne.

189. Tous les enfants ne sont pas nécessairement effrayés par l'apparition d'un nouvel objet.

190. TRAN-THONG, Op. Cit., p. 32.

191. Henri WALLON, L'enfant turbulent, Paris, Félix Alcan, 1925, p. 75.

Cette participation des mythes à la réalité n'est pas exclusive à l'enfant. Elle se retrouve, à un autre niveau, dans certaines fêtes et cérémonies religieuses de notre société, ou encore, dans certaines manifestations, dans des rites culturels, dont le but est de conjurer le sort, ou d'apprivoiser en quelque sorte l'inconnu, le futur; de sorte que l'avenir de l'individu, ou du groupe, semble sous contrôle. Ces pratiques compensent le manque de connaissance, la dépendance des individus, face à un environnement aux implications, mal comprises, et de ce fait anxiogènes.

Chez l'enfant, à la participation des mythes, se mêlent des désirs plus ou moins réalisables, des rêves, de l'anticipation (le Père Noël apporte des jouets, une bonne fée fait les devoirs scolaires) et des craintes ou des peurs (des animaux l'assaillent, des personnages "lui font des choses"). Quand l'enfant se sent coupable, l'apparition des personnages ne devient que plus imminente. Est-ce des fantasmes? C'est en tout cas de la fantaisie qui comporte une part d'anxiété provenant, entre autres, des associations faites par un entourage pas nécessairement conscient de la portée des menaces. Car les transpositions se font dans les deux sens, de l'irréel au réel, et du réel, dans ce cas-ci une punition, à l'irréel (des loups ou des personnages pouvant surgir). En voulant faire peur à l'enfant, pour lui façonner le caractère,

on crée une anxiété dont le degré dépend de l'objet de conditionnement, (du stimulus), de la relation parentale, des antécédents, etc.

Ainsi une punition peut prendre des dimensions insoupçonnables. D'une part, à cause de son inexpérience et de sa vulnérabilité, l'enfant se sent à la merci de l'environnement. D'autre part, les pratiques éducatives (lesquelles vont avoir une grande influence sur le cours futur de sa vie émotionnelle), telles certaines menaces apeurantes (un homme prenant les enfants pas sages), différents contes ou histoires (comme le grand méchant loup, le petit poucet), n'aident pas l'enfant à différencier le motif réel, ou artificiel, de ses peurs ou de son anxiété, celle-ci pouvant, dans certains cas, transformer en une véritable angoisse.

La peur se caractérise par l'objet, lequel se trouve extérieur à l'individu, par contre dans l'anxiété, il est "simplement pressenti et redouté"¹⁹². Gédé, cité par Juliette Favez-Boutonier dans son ouvrage L'Angoisse, définit l'anxiété comme "un facteur moral, intellectuel, un retentissement cérébral d'une émotion physique ou morale", tandis que "l'angoisse est une participation physique de cette anxiété"¹⁹³.

192. André Le GALL, Op. Cit., p. 19.

193. Juliette FAVEZ-BOUTONIER, L'Angoisse, Paris, PUF, 1963, p. 17.

Pour nous, la peur est causée essentiellement par une menace extérieure, elle implique une réaction de défense ou de fuite. Tandis que l'angoisse, c'est l'anxiété accompagnée souvent de fortes manifestations neuro-végétatives. Le changement est d'ordre qualitatif et quantitatif. Il y a différents taux d'anxiété. La limite entre les manifestations normales et pathologiques, "c'est-à-dire contraires aux besoins d'une activité profitable et bien adaptée"¹⁹⁴, est une question de degré. Une manifestation très connue et redoutée par les sujets qui subissent l'angoisse se présente sous la forme d'une sensation d'étouffement, due à une constriction thoracique. Si l'angoisse se distingue de l'anxiété par "une sensation physique" selon l'approche psychiatrique française, l'anxiété se caractérise par "un état d'âme"¹⁹⁵. Ainsi l'angoisse serait "un trouble physique" et l'anxiété "un trouble psychique"¹⁹⁶.

Pierre Janet définit l'angoisse comme

"un malaise physique et psychique du sentiment de l'imminence d'un danger caractérisé par une crainte profonde et diffuse qui peut aller à la panique, et par des sensations pénibles de resserrement épigastrique et laryngé"¹⁹⁷.

194. Henri WALLON, Les Origines du Caractère chez l'enfant, Op. Cit., p. 83.

195. Juliette FAVEZ-BOUTONNIER, Idem, ,

196. Ibid, p. 16.

197. André Le GALL, Op. Cit., p. 70.

Il y a une autre manifestation de l'angoisse tout aussi désagréable voire souffrante, c'est l'incapacité, par rapport à une situation, de penser rationnellement; le sujet est et se sent incapable de se sortir de l'impasse. En quelque sorte, l'individu redevient toute émotion. Ou, l'émotion devient si forte que l'activité de relation est affectée et indirectement les processus de pensée se trouvent, soit momentanément inhibés, soit émettent des idées en totale opposition à la situation présente ou du sujet en cause. Cet état est appelé communément le délire.

Quant à l'anxiété, André Le Gall en distingue trois types: 1. "l'anxiété d'objet", 2. L'anxiété d'attente", 3. "l'anxiété de l'inconscient"¹⁹⁸. La première, "l'anxiété d'objet", (ou l'anxiété objective), est "un état psychologique banal"¹⁹⁹ dont l'objet s'attache "à la réalité vécue, parfois démesurément grossie ou faussement interprétée"²⁰⁰.

Ce sentiment se rattache à une situation qui justement la fonde, comme par exemple un examen, ou encore une épreuve. Il est souvent associé à l'appréhension, à l'inquiétude, à l'attente envers un changement, un événement, des personnes ou des enfants, une tâche à accomplir, un

198. André Le GALL, Op. Cit., p. 7-9

199. Ibid, p. 7.

200. Idem,

travail, etc. Selon Le Gall, elle implique une ambivalence. Bien que désagréable pour le sujet qui la vit, on la recherche à l'occasion: i.e. les enfants, dans le jeux, les histoires, les adultes, dans certaines activités, sports, voyages, relations, loisirs, etc. Elle stimule, elle provoque le déficit, mais elle inhibe aussi, entraînant l'abandon, la fuite.

L'anxiété situationnelle constitue pour David P. Ausubel une menace objective envers l'estime de soi²⁰¹.

Il conçoit trois grands groupes à la base de l'anxiété.

Premièrement, la société est une source d'anxiété:

- a. les conditions économique-sociales (avec tout ce que cela comporte au niveau de l'emploi, des prix, des salaires),
- b. les relations familiales (les problèmes, reliés aux conditions susmentionnées, ou d'ordre affectif), c. l'école et ses exigences (la compétition, le rapport entre le travail, la cotation et les attentes parentales), d. les tensions liées aux problèmes raciaux, culturels ou religieux, sont toutes des causes potentielles d'anxiété.

Deuxièmement, les diverses incapacités que l'individu traîne avec lui, sont aussi à la base de l'émergence de l'anxiété. Troisièmement, la prise de conscience, peut créer un élément favorable à son apparition.

201. David P. AUSUBEL, Ego Development and the Personality Disorders, New-York, Grune & Stratton, 1960, p. 367-370.

Cette classification résume assez bien d'une part, les difficultés rencontrées par les individus dans la vie de tous les jours, dont les conséquences (les réussites et les échecs, les approbations et les critiques) affectent directement leur intégrité, leur moi en rapport aux attentes sociales. D'autre part, l'impact de ce vécu sur les représentations de l'individu, sur les sentiments, lesquels sont empreints d'insécurité, de crainte, de découragement, de pessimisme, de culpabilité, d'hostilité, nous fait réaliser que l'anxiété n'est pas un phénomène expliquant en soi toutes les manifestations. Il ne faudrait pas considérer l'anxiété comme surgissant de l'étiologie des névroses.

Si l'anxiété a une base explicative, c'est qu'elle résulte d'un rapport entre l'activité de l'individu et la société, entre l'homme et l'univers²⁰². L'anxiété n'existe que dans la représentation, car on ne peut la trouver nulle part en dehors de l'esprit. L'anxiété est bien le reflet objectif d'un échange (concret) avec l'environnement. Cet échange peut être aussi subjectif. Il est soit imaginé, par anticipation, soit réintroduit dans la conscience par un agent quelconque, affectif ou perceptif qui le fait émerger de la mémoire. Cet échange est toujours relatif à un vécu passé, présent ou à venir, (i.e. souhaité ou

202. La conception de l'anxiété retenue dépasse la vision "classique" en ce sens qu'elle tente d'identifier ses fondements.

craint), mais l'anxiété n'existe que subjectivement, c'est-à-dire que c'est la représentation qui lui donne (subjectivement) la forme explicite du concept.

D'ailleurs, l'anxiété est spécifique à chaque individu. Bien que fluctuant, le degré d'anxiété, est relatif à chacun. La forme (ou les formes) sous laquelle elle apparaît, varie non seulement selon les individus, mais aussi selon les moments vécus, dépendamment de la maturité, des expériences, de la connaissance, i.e. de la vie de la personne, de ses conditions objectives et subjectives. En parlant de la peur, Henri Wallon dit qu'elle est aveugle "et qu'elle se ferme davantage à l'exacte vision de la réalité, pour se créer des fantômes qui ne sont autre chose d'une intuition d'elle-même projetée dans les trois dimensions de l'espace"²⁰³. Ceci semble applicable à l'anxiété.

Lorsque l'anxiété apparaît chez un individu, le rapport entre l'individu et la réalité se "transforme", seulement dans la conscience de l'intéressé. La "crainte", où "l'appréhension" l'extension de l'anxiété n'est qu'imaginaire, dans le sens qu'elle n'a aucun répondant dans la nature; elle est un produit psychique, émotionnel, elle affecte tout le monde, mais pas nécessairement, au même moment, et pour des motifs identiques. Par exemple,

203. Henri WALLON, Les Origines du caractère chez l'enfant, Op. Cit., p. 91.

la difficulté d'un travail à faire, l'importance d'un voyage sont souvent exagérées. Et si le voyage comporte un danger véritable, la menace externe relève alors de la peur et non de l'anxiété. Cependant l'anxiété peut s'ajouter à la peur, anxiété produite par une transformation psychique du rapport entre l'individu et le danger. Ce dernier est exagéré, et cette exagération est donc imaginaire. La représentation que se donne l'individu du danger ne reflète plus la réalité. Cette fausse représentation peut déclencher par anticipation diverses réactions, tels la panique, la fuite, des mouvements inconsidérés.

Le trac ressenti avant d'entrer en scène, ne touche aucunement le spectateur, ou l'anxiété ressentie par l'étudiant à la veille d'un examen, n'affecte pas nécessairement un autre étudiant, ou encore le professeur! Cette anxiété peut être que passagère. Mais si on pense à tout le vécu de l'individu, à ses multiples expériences, plus ou moins anxiogènes l'extension et la généralisation des interactions transforment la forme de l'anxiété.

Implicite qu'elle était dans le comportement de l'individu, elle se détache des situations, des expériences auxquelles elle adhérerait, ou grâce auxquelles, elle se projetait pour prendre elle-même une forme particulière. De flottante, elle se fixe dans une chose, une perception,

un espace comme dans la phobie, une idée comme dans l'obsession, à un acte dans la compulsion, une somatisation dans l'hystérie. C'est ainsi, qu'elle est devenue pour plusieurs auteurs, une menace en soi, une entité psychologique, l'effet d'un déséquilibre, d'un trouble, d'une inadaptation, de la névrose. On l'a décrite à partir des apparences, nous avons tenté de recouvrer son essence.

Toutefois, retournons à la classification d'André le Gall. A partir d'un certain degré, l'anxiété n'est plus seulement situationnelle, ou d'objet, mais liée à l'individu i.e. "une anxiété du sujet" définie par l'auteur comme "l'anxiété fondamentale"²⁰⁴. Elle est aussi appelée anxiété d'attente ou "angoisse d'attente" par Freud²⁰⁵.

Cette anxiété fondamentale, chère aux écrivains, est le produit, d'une part de la rencontre de l'individu avec la réalité, d'autre part, de l'affect associé à cette rencontre. L'angoisse (devrait-on parler plutôt d'anxiété?) écrit le Dr. Eck,

"est un des problèmes essentiels de cette ontologie: elle met en question le fait même d'être. Etre angoissé, c'est sentir le risque de la faillite d'être soi en présence d'un monde extérieur qui indiffère ou qui menace; c'est être à la fois soi-même conscient d'une incertitude et d'une impuissance"²⁰⁶.

204. André Le GALL, Op. Cit., p. 8.

205. Ibid, p. 7.

206. Dr. Marcel ECK, L'homme et l'angoisse, Paris, Arthème Fayard, 1964, p. 78.

Cette anxiété permet à certains individus de mieux percevoir et réaliser la contradiction constante à l'être humain, du fini et de l'infini, du présent et du néant, de la perpétuelle dépendance de l'individu face à l'univers qu'il tente continuellement, mais ne pourra jamais saisir totalement. Ce sentiment peut occasionner une anxiété plus profonde, c'est-à-dire inconsciente (dont les motifs sont inconnus du sujet), à un ensemble d'individus. Pour d'autres, au contraire il est exaltation et création. D'ailleurs, différentes oeuvres picturales et musicales font foi de cette anxiété fondamentale, à la base de leur réalisation.

L'anxiété fondamentale est vécue par tout le monde à certaines périodes de la vie, lors des changements importants impliquant des responsabilités nouvelles, en regard soit de la vie affective, soit de la carrière professionnelle, (par exemple, une promotion, un nouvel emploi). Freud écrit dans Inhibition, Symptôme et Angoisse,

"le danger est connu et réel mais l'angoisse qu'il provoque est disproportionnée, plus grande qu'elle ne devrait l'être à notre sens. C'est dans ce surplus que se trahit l'élément névrotique"²⁰⁷.

Cette anxiété fondamentale, en général transitoire, peut aussi s'installer et constituer ainsi l'anxiété névrotique,

207. Sigmund FREUD, Inhibition, Symptôme et Angoisse, Paris, PUF, 1978, p. 95.

(appelée par un grand nombre d'auteurs francophones, angoisse névrotique).

Pour les uns, l'anxiété équivaut à un malaise profond. D'autres l'interprètent comme une crainte devant un événement, un "manque de confiance dans la réalité-humaine, une lugubre fuite hors du monde"²⁰⁸. Elle se caractérise par une faiblesse, un désespoir, un manque de compréhension ou de conscience de soi, une fuite devant les responsabilités. Elle est qualifiée d'anxiété subconsciente - par opposition à l'anxiété d'objet, laquelle est vécue consciemment²⁰⁹ - parce que l'individu ressent un sentiment diffus, obscur, d'étrangeté, de malaise, de gêne, envers lui-même et les autres, un sentiment d'être mal dans sa peau. Il est incapable de choisir, de prendre une décision, il n'a le goût de rien, tout l'ennuie²¹⁰. Cette situation est "confusément perçue"²¹¹ et les motifs sont indéfinis.

"Ainsi, comme disent les médecins d'une maladie, l'homme couve dans l'esprit un mal dont, par éclairs, à de rares fois, une peur inexplicable lui révèle la présence interne"²¹².

208. Martin HEIDEGGER, cité dans A. Le Gall, Op. Cit., p. 49.

209. André le GALL, Op. Cit., p. 50.

210. Ibid, p. 51.

211. Ibid, p. 8.

212. Sören KIERKEGAARD, cité dans Ibid, p. 51.

Ceci signifie que le manque de confiance en soi, de compréhension, de conscience de soi, sont intimement interreliés; ils affectent aussi bien l'estime de soi que le moi. Ces manques génèrent divers sentiments correspondant à ceux présents dans l'aliénation. Nous aurons l'occasion de les étudier dans le prochain chapitre.

Néanmoins l'analogie entre les effets de l'anxiété et de l'aliénation témoigne que l'anxiété dite du sujet, émane bien de l'interaction avec une situation, une pratique, par rapport à un environnement. Autrement dit, ce n'est plus seulement le rapport entre l'individu et l'événement qui produit l'anxiété, mais aussi l'implication du sujet envers sa pratique, son activité. Cette situation produit un déséquilibre momentané. Lorsque positive pour l'individu, parce qu'elle l'amène à reconsidérer les différents facteurs, à analyser les éléments contradictoires afin de résoudre les problèmes, elle peut, également, s'avérer difficile, à cause des représentations de l'individu, de son passé, des pressions de son entourage, de ses désirs, de sa morale, lesquels peuvent être conflictuels.

L'activation de certains souvenirs plus ou moins empreints d'émotion, (leur présence dans le subconscient ou leur retour à la conscience) agit sur le contenu des représentations, car "ce qui est enregistré dans le souvenir n'est pas le donné perceptif et objectif, (...),

mais l'idée que s'en fait" (ou s'en est fait) "le sujet"²¹³. Ainsi les représentations de l'individu quant à ses capacités, à sa connaissance (lesquelles sont relatives justement à un certain savoir, aux valeurs, et à l'idéologie) se déforment. Il peut exagérer, ou sous-estimer ses qualités, ses connaissances. Ces deux réactions, signes d'un sentiment de dépossession, d'insécurité, sont un facteur d'anxiété. D'occasionnelle, l'anxiété devient latente et se développe parallèlement à l'extension des pensées contradictoires.

La cumulation des divers éléments produit un accès d'affect, inhibant les processus de pensée. L'émergence de l'anxiété apporte son lot d'images contenant une bonne part d'illusions. L'inhibition produit une confusion, comme chez l'enfant, entre ce qui est propre à l'individu et ce qui est autre. L'individu doute de lui-même comme des autres. Partagé, insécure, il se sent menacé par les autres. Les représentations, dans lesquelles il y a une part de lui-même le confondent. En ce sens que tout représenté n'est jamais entièrement objectif, il comporte toujours la participation du sujet, (la subjectivité), celle-ci variant selon les cas et les moments vécus i.e. l'état d'esprit face à une réalité perçue sous l'influence

213. Jean PIAGET, "Inconscient affectif et Inconscient cognitif", Raison présente No 19, 1971, p. 19.

de l'affect. Entre l'individu, son activité et la réalité, le monde environnant, il y a donc les représentations imprégnées d'impressions subjectives, d'illusions comportant, elles aussi, leur taux d'anxiété.

Nous avons vu qu'une grande partie de l'activité mentale, se passe en dehors de notre conscience. De même, cette anxiété prolifère en dehors de la conscience de l'individu. Elle n'échappe pas à la généralisation, ni à l'extension et se prête au conditionnement. Ainsi son champ d'intervention, et d'influence s'élargit. Cette anxiété "cachée", inconnue mais permanente, interfère dans les rapports de l'individu, fausse son contact avec le monde, surtout à travers les perceptions, lesquelles à leur tour apportent une fausse image au niveau des représentations.

Cette anxiété correspond à ce que André Le Gall appelle l'"anxiété inconsciente"²¹⁴, laquelle a été mise en évidence par Freud "dans cinq analyses"²¹⁵. Elle est liée, selon l'approche psychanalytique, au refoulement, "elle sourd du renvoi dans l'inconscient d'une pulsion libidinale"²¹⁶. Les affects refoulés provoquent d'une part, cette anxiété inconsciente, d'autre part, "une angoisse phobique également issue de l'inconscient"²¹⁷.

214. André le GALL, Ibid, p. 9

215. Idem,

216, Idem,

217. Idem,

Ce sont celles du "Petit Hans", de "l'homme aux loups", de "l'homme aux rats"²¹⁸. Le refoulement est donc responsable, pour A. Le Gall, et de l'anxiété inconsciente, et de l'angoisse de l'inconscient avec phobies. Si pour Freud "le développement de l'angoisse se rattache étroitement au système de l'inconscient"²¹⁹, "l'état d'angoisse générale le plus prononcé ne se manifeste pas fatalement, par des phobies..."²²⁰. Pour le Dr. A. Hesnard, ce n'est ni le refoulement, ni l'investissement libidinal qui génèrent "l'état affectif de la phobie, à savoir l'angoisse phobique..."²²¹; mais "l'angoisse du moi" est la principale source, "sinon l'unique dans la phobie"²²². C'est l'angoisse du moi devant la castration, et chez la fille, c'est l'angoisse d'être abandonnée par le père²²³. A. Hesnard donne aussi l'interprétation d'Adler au sujet de l'angoisse

218. Idem,

219. Sigmund FREUD, Introduction à la Psychanalyse, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1976, p. 387.

220. Ibid, p. 377.

221. Dr. A. HESNARD, Les Phobies et la Névrose phobique, Paris, Payot, 1961, p. 335.

222. Ibid, p. 336.

223. Ibid, 336-337.

inconsciente du "Petit Hans", laquelle serait engendrée par "l'instinct d'agression"²²⁴. Nous avons ici un bon exemple, où l'effet devient la cause. Pour nous, l'agressivité (ou l'agression) est une réaction de défense contre l'anxiété, la dépossession, l'hostilité, ou la frustration, i.e. contre toute atteinte réelle ou imaginée de l'intégrité de l'individu. Mais cette défense peut devenir par la suite, elle-même anxiogène, car l'individu peut craindre, appréhender les conséquences de son agressivité, comme du reste de son hostilité ou de toute autre manifestation. (voir à cet égard K. Horney).

Quant à la phobie, elle peut être produite par une fixation de l'anxiété. Cette fixation s'est faite soit par hasard à un moment donné, soit par quelques reliquats des "peurs" datant de l'enfance, ou encore, par héritage culturel. Elle peut aussi être interprétée, comme une projection, par l'individu, du sentiment d'anxiété pour l'objectiver, lui donner une dimension réelle, afin d'identifier la menace, la tension, devenues plus ou moins partie intégrante et significative de sa vie. En extériorisant l'anxiété, il peut alors la neutraliser, l'éviter

224. Ibid, p. 337.

Il n'est pas question, dans cette thèse, d'analyser, ni d'expliquer les différentes conceptions psychanalytiques au sujet de l'anxiété (ou de l'angoisse), de ses causes, des manifestations ou autres. Néanmoins, nous les mentionnons parce qu'elles sont une explication reconnue dans l'étude des névroses.

en utilisant toutes sortes de moyens²²⁵. Ces réactions de défense ont été reconnues, par l'influence médicale sur la psychologie, comme des symptômes. Il en résulte, comme en médecine, une conséquence fâcheuse: on se préoccupe avant tout des symptômes. Ceux-ci deviennent le but du traitement, des interventions, et on ne pense guère à la cause, aux raisons à la base des phénomènes.

Quelque soit la forme que prend l'anxiété, elle découle du rapport de l'individu avec son environnement (immédiat, ou momentané) et plus exactement de la perception des interactions avec autrui. La phobie n'est pas seulement la crainte d'un objet, d'un espace ou d'une représentation, où l'imaginaire joue un rôle important, elle est aussi une forme de régression. Celle-ci ne doit pas être appréhendée dans le sens psychanalytique, c'est-à-dire "une régression vers des objets partiels anachroniques, grâce à des fixations sur des "morceaux d'expérience", ou encore à des "fixations libidinales ou régressions partielles"²²⁶.

Mais il faut plutôt la situer dans le cadre des processus de pensée, à une étape antérieure du développement.

225. Henri EY, P. BERNARD, Ch. BRISSET, Op. Cit., p. 460.

226. Ibid, p. 470.

On retrouve, comme chez l'enfant, mais pour d'autres raisons, une incapacité à apprécier les distances, et les vitesses, d'où la panique pour traverser la rue. Quelque soit la distance de la voiture, le phobique a l'impression, "qu'elle est déjà sur lui"²²⁷. Une personne jouant au tennis, qui n'avait aucun problème de vision, lâchait la raquette, pour se cacher la tête dans ses mains, dès qu'elle se trouvait dans la trajectoire de la balle; ou encore, elle attendait la balle et la laissait passer à un mètre environ de sa raquette, sans faire aucun mouvement pour s'en approcher, comme si elle était sûre d'être dans le bon angle. Il y a donc une confusion locale entre l'objet (perçu) et l'individu²²⁸.

La perception, faisant partie des processus de pensée, peut donc régresser. Elle est alors supplantée par les impressions subjectives, visuelles, auditives, proprioceptives (celles-ci sont nécessaires, entre autres, à l'équilibre dans la station debout, et elles sont responsables du sentiment des "jambes molles" dans l'agoraphobie) lors de l'action, par rapport à un espace concret servant de repère. Par exemple, l'individu se croit suivi dans la rue, ou, il se sent incapable de traverser une place. Il y a une transmutation momentanée, de la

227. Henri WALLON, De l'acte à la Pensée, Paris, Flammarion, 1970, p. 220.

228. Idem,

sensibilité perceptive en sensibilité subjective.

(Normalement, dans le développement de l'enfant, c'est l'inverse qui se produit, voir à ce sujet H. Wallon, La vie mentale, p. 257). Ou, la perception de l'objet, de la situation, est momentanément inhibée par le contact affectif avec la réalité, lequel n'est ~~donc~~ pas "sans influence sur la délimitation de notre champ perceptif, sur les rapports d'intensité et de valeur que nous y discernons, sur la structure qu'y prennent les objets"²²⁹. A la connaissance de l'objet (ou de la situation), se substituent "des combinaisons subjectives et occasionnelles"²³⁰ qui règlent la conduite de l'individu.

La régression est moins une réaction de fuite (de la réalité) qu'un retour à un état antérieur, causé par l'affect. Toute situation de conflit (c'est-à-dire une situation présentant, pour l'individu, un problème associé à un affect) peut engendrer une régression. Les expériences de Piaget ont démontré que les enfants incapables de résoudre un problème (pour diverses raisons) retournaient à un mode antérieur de raisonnement. Cette régression n'est pas nécessairement négative. Il faut plutôt la considérer comme une tentative de recouvrer

229. Henri WALLON, La Vie mentale, Paris, Ed. Sociales, 1982, p. 259.

230. Ibid, p. 262.

un ensemble de conditions connues, comprises, donc non menaçantes, un moyen inconscient (i.e. en dehors de l'état de conscience) de trouver une explication et d'établir à nouveau, des relations acceptables pour l'individu.

Cette régression est étroitement reliée à toute une façon de fonctionner psychiquement. Est-elle vraiment un mécanisme de défense? Défense du moi ou de l'autre? Ou est-elle une compensation à une incapacité ou à une difficulté d'établir et de maintenir des rapports sociaux harmonieux? En outre, n'existe-t-il pas une analogie entre ce phénomène (retour à une forme antérieure de pensée) et la pensée "primitive", i.e. l'évolution des formes de pensée? Ces questions seront abordées au troisième chapitre.

Conclusion:

Il est indéniable que l'origine de la névrose est liée à la vie, au développement de l'individu se déroulant dans un contexte social. En fait, l'individu et la société en constituent les deux éléments: ils sont interdépendants par leur essence, mais contradictoires par leur existence. Et cette contradiction fondamentale est le lot de chacun se reflétant ainsi sur les vies individuelles.

La dualité contradictoire se poursuit tout au long de la vie. Dualité de l'homme et de la société, dualité

à l'intérieur même de l'homme, des choses, du développement, des sentiments, entre les sentiments et la pensée, dualité de la conscience, de l'homme et de son activité, ce mouvement contradictoire présent et nécessaire à l'évolution des êtres, se trouve ainsi à l'origine des mutations, des transformations, des troubles, des déséquilibres de la maladie de la mort.

La névrose tient-elle à une simple question d'adaptation? Comme la névrose ne résulte pas seulement des difficultés, rencontrées par l'individu a. pour adapter son organisme à son milieu b. pour accorder la satisfaction de ses instincts aux normes du groupe, on peut prétendre alors que la névrose n'est pas que conséquence d'un manque d'adaptation, comme le prétendent les culturalistes.

On peut retenir le rôle d'une certaine adaptation au niveau des processus psychiques, s'intégrant dans la dynamique de la névrose. La projection et la régression en sont des exemples. Mais on ne peut réduire la névrose à une pure question de déséquilibre dans l'adaptation psychique individuelle. La névrose a une autre dimension, sociale celle-là, comme a tenté de l'indiquer notre analyse des divers éléments qui y sont impliqués.

Ainsi, liée aux produits sociaux, la culture se retrouve dans les rapports entre les individus. Cet

aspect de la question a donné lieu à bons nombres d'études. Les chercheurs tentent de trouver, par déduction et généralisation, un type particulier de personnalité à l'intérieur des cultures. De l'éducation dépend la formation des types de personnalité. L'inculcation des normes, l'obédience à la loi morale, aux institutions deviennent les conditions du développement "normal", i.e. de la personnalité de base. Toute déviance à cet ordre est identifiée alors à la névrose. D'une part cette dernière ne peut être considérée comme un échec à l'enculturation, d'autre part, la culture ne doit pas être envisagée sous l'angle déterministe de la "normalité". La culture, saisie comme un résultat des pratiques socio-historiques, constitue un élément dans la formation des névroses.

Par la socialisation, l'individu s'intègre à la société et se découvre, en même temps une entité individuelle, plus ou moins autonome. Toutefois cette autonomie se trouve, en contradiction avec l'identification au milieu social, laquelle entraîne souvent une hétéronomie. Cette dernière n'est aucunement une source de sécurité; au contraire, elle favorise l'apparition de conditions anxigènes. Elle encourage également l'établissement d'un comportement plus ou moins automatique. L'éducation implique donc pour l'individu, obligations, exigences,

prescriptions et proscriptions.. Autrement dit, l'individu n'a qu'un contrôle relatif de sa vie, il est partagé entre ses aspirations et son devoir.

Fondamentalement, de par son origine (dans la sensibilité protopathique ou dans la vie fonctionnelle) l'émotion s'oppose à la vie de relation. Cependant les deux fonctions contradictoires mais complémentaires s'équilibrent, le développement de la perception n'ayant été possible que grâce à l'émergence de l'émotion. Toutefois, les mouvements résultant de cette unité, effective, des contraires (vie fonctionnelle-vie de relation) vont permettre l'élaboration des constituants psychiques tels les représentations, le langage, la pensée, la conscience. De ces mouvements vont dépendre non seulement un certain équilibre (de l'individu) mais encore l'intériorisation du sensible et la médiatisation des représentations. C'est ainsi qu'une représentation sera plus ou moins objective, ou subjective, dépendamment de l'envahissement de la conscience par les impressions émotives, favorisant ainsi l'imaginaire. La conscience comme la conduite de l'individu reflète le rapport entre l'intériorité et l'extériorité, entre l'individu et la réalité globale. L'équilibre entre le vécu, le perçu et le conçu dépend de ce rapport (entre l'individu et la réalité globale), de l'appréhension, et de la capacité de l'individu à transiger avec la réalité sociale, trois moments pouvant générer l'anxiété, forme caractéristique de l'émotion.

L'anxiété est, avant tout, produite par la rencontre de l'individu avec la réalité sociale. L'inconnu, l'incompréhensible, l'inexplicable, les attentes des autres, de la société, les croyances, les expériences traumatisantes, constituent en puissance, des causes d'anxiété. Liées à l'objet ou à la situation, l'anxiété et ses interventions, souvent désagréables, sont passagères et cependant courantes chez les individus. Par contre, l'anxiété fondamentale ou névrotique, parce que devenant latente, se rapporte à l'individu lui-même. Elle se développe à l'insu de l'individu, en dehors des états de conscience. Son effet destructeur plonge l'individu dans l'insécurité, le doute, fausse le contact avec l'environnement et par conséquent les représentations. En se fixant à un acte, à une idée, à une somation ou à une perception, comme dans la phobie, l'anxiété donne une autre dimension de la réalité. Mis à part la crainte omniprésente, l'individu a l'impression par exemple, d'avoir les mains sales, de n'avoir pas fermé l'eau, ou qu'une voiture va l'écraser. Quelque soit l'interférence de l'anxiété, elle rend en somme l'individu étranger au milieu (parfois plus spécifiquement à certains éléments). D'où certainement l'idée de la difficulté des névrosés à s'adapter. Le problème ne réside pas dans l'adaptation (laquelle peut alors être considérée comme une conséquence et non une cause de la névrose) mais bien dans l'interaction des émotions et de l'activité perceptive.

Suffisamment d'éléments ont été soulevés pour affirmer, que la névrose est un produit des interactions en société. Ceci confirme l'hypothèse principale à savoir que la névrose est sociale.

Si ses fondements sont essentiellement sociaux, la névrose comporte néanmoins des éléments intrapsychiques, lesquels sont à la fois cause et effet. Cependant on retrouve au niveau des sentiments par exemple, des réactions de frustration. On confond certains sentiments tels l'amour, l'affectivité avec des réactions de dépossession, sentiment affilié à l'aliénation. Y aurait-il une relation entre l'aliénation et la névrose? Y aurait-il dans la névrose des conditions qui aliènent? Par exemple l'anxiété qui tend à détacher l'individu du réel?

Ayant tenté de saisir la dynamique de la névrose, en relation avec le développement de l'individu, il serait maintenant utile d'examiner un autre aspect de la vie, i.e. le rapport entre l'individu et sa pratique, l'individu et la société, c'est-à-dire l'aliénation.

Deuxième partie

L'aliénation découle-t-elle d'un état
psychologique ou de rapports sociaux?

Introduction:

De la dualité homme-société, naît la névrose. Cette dualité est aussi à l'origine de l'aliénation. Et pourtant, l'aliénation se distingue de la névrose. L'essence comme l'existence de l'aliénation se situe au niveau d'un registre à la fois plus vaste et plus global. La notion d'aliénation est liée, d'une part, aux conditions socio-historiques déterminant la forme des rapports entre les personnes, d'autre part, à l'activité même de l'individu. Cette activité, au centre des relations, détermine pour une grande part les représentations. De sorte, l'aliénation touche à la fois aux aspect sociaux et individuels du procès individu-société. En elle-même, l'aliénation est difficile à définir, précisément parce qu'elle comprend, comme le souligne Steven Lukes, des dimensions psychologiques, sociales, culturelles et historiques¹. Cette difficulté se trouve accentuée par l'opposition de deux méthodes: la philosophie et l'empirisme. En outre, l'aliénation constitue un terrain d'affrontement entre deux approches globales: la première plutôt objective, tend à réduire les spécificités individuelles au groupe, à des faits sociaux, tandis que l'approche subjective,

1. Ada W. FINIFTER, Alienation and the Social System, New-York, John Wiley & Sons, Inc., 1972, p. 38.

tend à réduire les processus sociaux à des dimensions purement inter-individuelles. Cette dernière position considère l'aliénation comme un problème lié à la vie de l'individu². Ce qui pose comme postulat un préjugé exclusif favorable à la recherche empirique et opérationnelle. A ces problèmes de méthode, il faut ajouter les contextes particuliers à chaque auteur. Ainsi selon l'orientation théorique ou méthodologique, l'on va être porté à privilégier tels ou tels éléments d'identification. Certains chercheurs, adeptes de l'approche subjective réduisent l'aliénation aux états psychologiques, tel le sentiment d'impuissance apparaissant par suite d'absence de contrôle sur l'activité. Ces états décrivent des manières d'être, des sentiments de l'individu dans un contexte social donné.

Quelles sont alors les conditions engendrant l'aliénation? Comment, pourquoi, l'individu devient-il aliéné? Ce travail tent d'établir que l'aliénation a une origine fondamentalement sociale. Pour nous, l'aliénation traduit le mouvement de l'individu vivant en société. L'aliénation n'est pas absolue et certainement pas statique. Elle évolue ou régresse, prend différentes formes et son intensité varie selon les conditions sociales. Elle est liée 1. à la nature des

2. Kenneth KENISTON, The uncommitted; alienated youth in American society, New-York, Harcourt, Brace & World, 1965, p. 9.

rapports sociaux, 2. au niveau de la connaissance et de développement, 3. au degré de conscience, 4. à la culture. Il existe une interdépendance entre ces éléments. Il y a alors un lien étroit entre d'une part, les rapports sociaux, d'autre part la connaissance, la conscience et la culture, i.e. le monde idéal. Quelles sont alors les conséquences de l'activité sur les représentations du réel et inversement? Les représentations sont-elles immédiates ou médiate, sont-elles vraies ou fausses? Comment se traduit l'aliénation au niveau des représentations? Si les (fausses) représentations résultent d'un manque de conscience sociale, comment, alors, peut-on saisir l'interaction entre la conscience sociale et les (fausses) représentations?

Dans le but de tenter de répondre à ces questions, nous allons rendre compte, dans un premier temps, des théories qui expliquent l'aliénation par les états psychologiques. A cet effet, nous retenons d'abord les théories de chercheurs tels Melvin Seeman, Robert Blauner, Robert K. Merton, principalement. L'apport d'Erich Fromm et de Karen Horney en regard à l'aliénation de soi, constitue dans le contexte de ce travail, un point de vue intéressant, ces deux auteurs reliant l'aliénation à la névrose. Il nous faudra signaler les insuffisances et les lacunes de ces interprétations. Dans un second temps, notre étude portera sur l'explication de l'aliénation à

partir des rapports sociaux; elle fera référence surtout à la théorie de l'aliénation de Karl Marx. Cette théorie semble valable pour réduire les difficultés inhérentes au problème de l'aliénation. D'ailleurs, la plupart des chercheurs, quelque soit leur approche (objective ou subjective), se réfèrent à la théorie de Marx. Malheureusement, ils ont souvent tendance à n'en retenir que quelques éléments, et perdent ainsi le sens de l'ensemble.

L'aliénation comme état psychologique.

Plusieurs auteurs définissent l'aliénation en termes d'états psychologiques, c'est-à-dire, comme un ensemble de sentiments d'être étranger à soi, aux autres, à la société. A cause des conditions sociales, les individus ne peuvent contrôler leur activité. — Ils saisissent mal la finalité des processus de travail, le fonctionnement lié aux objectifs de la gestion des entreprises. Ils subissent les conséquences de la bureaucratisation et deviennent dépendants. En adoptant des valeurs ou des objectifs sociaux qu'ils ne peuvent atteindre pour différentes raisons, les individus se sentent dépossédés. Il y a un écart entre les aspirations, les capacités individuelles et les moyens offerts par la société pour parvenir aux objectifs désirés. Il en résulte une perte d'identité. Le Moi se trouve divisé, fragmenté.

Selon Melvin Seeman, par exemple, l'aliénation comporte cinq dimensions: 1. l'impuissance (Powerlessness) concerne l'absence de contrôle sur l'activité, 2. le non-sens (Meaninglessness) correspond à l'incompréhension des motifs de l'autorité, 3. L'anomie (normlessness) concerne l'adhésion, l'identification aux normes et aux buts sociaux, 4. L'isolement (Isolation) se réfère d'une part à l'anomie, d'autre part, à l'adaptation, à l'organisation sociale, 5. l'aliénation de soi (Self-estrangement) passe par l'engagement de l'individu vis-à-vis de son travail.

1. En se référant, entre autres, à Marx, il identifie en effet l'état d'impuissance au manque de contrôle, d'une part, sur l'activité (en terme d'attentes), laquelle est produite par les conditions de travail, d'autre part, sur le système politique, économique, etc.³. L'impuissance constitue, en plus, pour Robert Blauner, un manque de liberté, celle-ci représentant un mouvement, une action possible pour se sortir d'une situation, pour échapper à la coercition. L'industrie moderne transforme l'individu en un instrument de production, un objet répondant⁴.

3. Melvin SEEMAN, "On the Meaning of Alienation," American Sociological Review, dec. 59, Vol. 24, No 6, p. 785.

4. Robert BLAUNER, Alienation and Freedom, The factory worker and his Industry, Chicago, The University of Chicago Press, 1967, p. 22.

II. Le sentiment de non-sens identifie pour Seeman une autre dimension de l'aliénation. Pour définir cette version de l'aliénation, Seeman reprend une description de Karl Mannheim. L'organisation sociale tend à une efficacité productive maximale de la part des membres, i.e. à une augmentation de la rationalité fonctionnelle aux dépens de la rationalité substantielle. L'accent placé sur la spécialisation et sur la production nuit à la compréhension du procès de travail. Les travailleurs perdent l'intelligibilité des tâches à accomplir. Ils ne peuvent prévoir les conséquences de leurs activités⁵.

R. Blauner pour sa part, référant aussi à Karl Mannheim, rend la bureaucratisation responsable de l'état de non-sens. Les individus perdent le contact avec l'ensemble de l'organisation, ils ne comprennent plus la structure et l'agencement des divers rôles. De ce fait, ils ne peuvent situer leurs tâches par rapport à l'activité globale. Ils n'en comprennent pas les raisons et les objectifs⁶ mais avec des nuances et des degrés de sorte que, l'état de non-sens varie, se distribue inégalement entre les travailleurs manuels de l'industrie moderne⁷. L'aliénation dépend aussi du genre de technologie et de l'organisation du travail.

5. Melvin SEEMAN, Op. Cit., p. 786.

6. Robert BLAUNER, Op. Cit., p. 22.

7. Ibid, p. 23.

III. Le thème de l'anomie que Seeman associe à l'aliénation a été développé surtout par Emile Durkheim. Pour ce dernier, l'anomie traduit "un dérèglement fondamental des relations entre l'individu et la société"⁸.

La division du travail, la spécialisation, l'opposition du travail-capital produisent une rupture de solidarité. Dépendamment de la société, de la culture, les individus ont tendance à régler leurs actions selon leur jugement plutôt que sur les normes collectives et les valeurs⁹.

"Il y a anomie, lorsque les actions des individus ne sont plus réglées par des normes claires et contraignantes"¹⁰.

Seeman va préciser que les individus ou les groupes peuvent vouloir s'identifier aux valeurs sociales (comme la réussite) à la base des objectifs, mais ils n'ont pas les moyens pour les atteindre. Il y a donc un conflit entre les fins sociales proposées aux individus et la capacité, les ressources pour atteindre ces buts avec des moyens légaux¹¹.

Robert K. Merton pour sa part s'intéresse particulièrement à la conduite (anti-conformiste) adoptée par les individus partagés entre des intérêts définis culturellement et des normes, pour obtenir ou maintenir les buts sociaux. Cinq types de comportement adaptatif résultent alors du rapport entre les buts culturels et les moyens institutionnels.

8. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Dictionnaire critique de la sociologie, Paris, PUF., 1982, p. 20.

9. Ibid, p. 20-21.

10. Ibid, p. 21.

11. Melvin SEEMAN, Op. Cit., p. 787-788.

Premièrement, le comportement conformiste, le plus courant, s'en tient aux buts et aux moyens valorisés. Sans lui, la stabilité et la continuité de la société ne pourraient être maintenues¹². Deuxièmement, son opposé, plus rare - le comportement de retrait - est le rejet des moyens et des buts. Il représente le véritable comportement aliéné, car l'individu renonce aux buts et aux moyens auxquels il tient énormément, pour résoudre ses conflits. Comme il ne peut utiliser les procédures institutionnelles légitimes pour atteindre ses buts et qu'il est incapable, conformément à la morale, d'opter pour les procédures illégales, il se résigne et choisit les mécanismes lui permettant de "fuir", d'éviter les demandes de la société¹³. En troisième lieu, l'innovateur, atteint les buts valorisés par des moyens illégaux. Il est l'exemple d'une socialisation inadéquate. Il règle le conflit en renonçant aux moyens institutionnels. Quatrièmement, le ritualiste se caractérise par une assimilation extrême des moyens institutionnels. Toute son attention s'y porte, sans aucune préoccupation pour les objectifs. Enfin, le rebelle, frustré, s'émancipe des standards dominants et tente d'introduire un nouvel ordre social¹⁴.

12. Robert K. MERTON, "Social Structure and Anomie" in Sociological Analysis, edited by Logan WILSON, William L. Kolb, New-York, Harcourt, Brace Company, 1949, p. 775.

13.- Ibid, p. 776.

14. Idem,

IV. L'isolement, cette autre facette de l'aliénation, est lié au sentiment d'anomie. Selon Seeman, cet aspect est souvent utilisé pour décrire le détachement des intellectuels envers les standards culturels populaires¹⁵. Par analogie aux intellectuels, les individus souffrant du sentiment d'isolement assignent peu de valeur (en terme de récompense) aux buts et aux croyances valorisés par la société¹⁶.

Tout en associant également l'isolement à l'anomie, Blauner explique cet état d'aliénation par le déracinement des gens de leur milieu de travail, à la suite de l'urbanisation. Les individus manifestent un désintéressement lorsqu'il s'agit de s'identifier aux valeurs et aux buts poursuivis par les dirigeants de l'industrie¹⁷.

V. La cinquième facette concerne l'aliénation de soi. Cet aspect de l'aliénation se caractérise par l'insécurité, le paraître et le conformisme. L'aliénation de soi correspond à l'incapacité de l'individu à agir pour lui-même, à y trouver récompense¹⁸. Seeman fait ici deux remarques: 1. l'aliénation de soi se distingue des quatre autres dimensions. 2. Il est difficile d'en

15. Melvin SEEMAN, Op. Cit., p. 788.

16. Idem,

17. Robert BLAUNER, Op. Cit., p. 24.

18. Idem,

déterminer la cause¹⁹. A ce sujet, il se réfère à Erich Fromm et C. Wright Mills. Pour le premier l'homme s'aliène dans sa pratique tandis que pour le deuxième, l'homme devient aliéné parce qu'on fait de lui un instrument. Quant à Seeman, il postule que l'individu se définit par rapport à une condition humaine idéale. Ainsi, être étranger à soi-même signifie se situer en-deça d'un état humain idéal dans des circonstances sociales spécifiques²⁰.

Pour Robert Blauner, le soi s'aliène dans l'activité propre du travail²¹. Les conditions de travail et leurs conséquences, relatives aux quatre autres aspects de l'aliénation, sont aussi responsables de l'aliénation de soi. L'individu se détache d'un travail qui n'est pas libre, ni intéressant, mais contraignant, ne permettant pas le développement de ses potentialités. L'individu sent son identité menacée. Il recherche, dans ce cas, les renforcements, les motivations à l'extérieur de son travail. Celui-ci est vécu comme un moyen de vie ou de survie²². Ainsi, "l'aliénation sociale" (selon l'expression de Blauner) favoriserait l'apparition de l'aliénation de soi.

19. Melvin SEEMAN, Op. Cit., p. 790.

20. Idem,

21. Robert BLAUNER, Op. Cit., p. 26.

22. Ibid, p. 26-30.

Erich Fromm, dans Escape from Freedom donne une certaine explication de l'aliénation de soi, par le biais du concept de pseudo-self. Le self réel (reel self) est réprimé en faveur du pseudo-self. Celui-ci représente en somme les attentes des autres, adoptées, intériorisées, de sorte que les volontés apparaissent alors à l'individu comme étant les siennes²³. En substituant les représentations, les objectifs des autres aux siens, l'individu perd le sens du "Je", du Moi, de son identité. Ce faisant, il nuit à l'intégration de sa personnalité. En étant qu'en partie lui-même, d'une part, il lui est difficile de vouloir s'imposer, d'autre part, quand il y parvient, son désir, sa volonté manquent de sincérité, d'authenticité²⁴.

Pour s'affirmer, l'individu a donc besoin des autres. L'insécurité, l'automatisation et la dépendance, le soumettent et le dépossèdent davantage. Or cet état d'aliénation de soi, de dépendance, l'empêche de participer entièrement au processus social. Coupé de lui-même, il s'aliène encore en se coupant de la société.

L'aliénation chez Karen Horney est étroitement interreliée à la dynamique de la névrose. Elle implique

23. Erich FROMM, Escape from Freedom, New-York, Holt, Rinehart & Winston, p. 205.

24. Erich FROMM, Beyond the Chains of Illusion, New-York, Pocket books, Inc., 1963, p. 56.

la perte du sentiment d'être, du contrôle de sa propre vie²⁵. Cette aliénation de soi coïncide avec l'état psychologique du névrosé. Car les descriptions données par K. Horney concernent aussi bien des caractéristiques de l'aliénation de soi que des symptômes ou des manifestations névrotiques. Il semblerait, selon l'interprétation d'Arnold Mitchell et Harold Kelman que les manifestations accompagnant l'aliénation de soi seraient "utilisées" dans la névrose, par les processus névrotiques, à l'élaboration des mécanismes de défense²⁶.

L'individu peut donner une fausse image de soi, d'une part, en vivant d'une façon traditionnelle et conventionnelle, d'autre part, en se conformant aux directives et aux désirs des autres. Il ne mène pas sa vie, il laisse mener sa vie par les autres²⁷. Il n'est donc plus lui-même, il le sent, et en devient honteux, ce qui augmente

25.. Arnold MITCHELL, Harold KELMAN, "Alienation: Horney's view" in International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis and Neurology, edited by Benjamin B. WOLMAN, Vol. I., New-York, Van Nostrand Reinhold Company, 1977, p. 429.

26. Idem,

27. Idem,

encore sa dépossession. Enfin, il donne un sentiment de dépersonnalisation, d'aveuglement et d'automatisme²⁸.

Si nous résumons ces diverses interprétations de l'aliénation comme état psychologique nous pouvons conclure que l'individu souffre d'aliénation, en premier lieu, par manque de contrôle au niveau de son travail. En second lieu, ayant intériorisé des buts culturels, des valeurs, il ne peut se réaliser par rapport à ces buts. Il hésite entre ces valeurs et les conditions de la structure sociale, laquelle ne lui permet pas d'atteindre son idéal. Il a peu de pouvoir sur les moyens et sur les fins. Il est contraint, dépendant et étranger à un système social auquel il appartient et extérieur à un idéal, autonome, qui le domine, le dépasse et le dépossède.

En se référant aux conditions de travail, Seeman et Blauner situent l'aliénation par rapport à un élément important de l'activité sociale, le travail. Cependant, une fois la constatation établie, ils centralisent leur analyse sur l'individu, sur ses attentes et ses réactions. Le rapport de l'individu et son travail dépend,

28. Karen HORNEY, Nevrosis and Human Growth, New-York, W.W. Norton & Company, Inc., 1950, p. 161.

D'autres états psychologiques ont été identifiés par Arnold Levine, comme appartenant au syndrome de l'aliénation: le pessimisme, le cynisme, l'apathie, l'indifférence, l'amertume, l'ennui, le détachement, le désespoir, le malaise, la méfiance, le déracinement et la résignation. Ces états se manifestent en réaction aux pressions de l'environnement, et ils représentent selon Levine, un déchirement du rapport individu-société. Arnold LEVINE, Alienation in the Metropolis, Sans Francisco, R. & E. Research Associates, Inc., 1977. p. 82.

d'une part, de toute une structure de l'industrie, des institutions, d'autre part, de l'organisation sociale. Le sentiment d'impuissance réfère exclusivement aux implications psychologiques résultant de cette forme d'expérience, compte tenu des circonstances. Ce sentiment identifie les conséquences, mais n'explique pas le contexte et les causes, l'environnement social constitué par les rapports sociaux.

La spécialisation, la bureaucratisation, comme le soulignent Seeman et Blauner si justement, ne permettent pas à l'individu de comprendre sa tâche par rapport à l'ensemble des objectifs. Mais si l'individu perd le sens de son activité, la tâche de son voisin lui est aussi incompréhensible. Autrement dit, il n'est pas seulement étranger à son travail, mais aussi à celui de l'autre. L'individu devient ainsi étranger à l'autre (travailleur). Le sentiment de non-sens ne représente que la disposition d'esprit de l'individu face à son travail. Il ne traduit pas les conséquences de cet état de fait. Le sentiment de non-sens n'est qu'un moment de l'aliénation.

Plus spécifiquement l'analyse de l'anomie proposée par les auteurs soulève trois problèmes. 1. Selon B. Boudon et R. Bourricaud²⁹, l'aliénation constitue pour Durkheim une manifestation et une conséquence de l'anomie.

29. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Op. Cit., p. 20.

Tandis que pour Seeman, Blauner et Merton, l'anomie est un état psychologique de l'aliénation. Doit-on considérer l'anomie comme une conséquence ou une facette de l'aliénation? 2. L'anomie soulève aussi toute la question entourant l'observation (ou la non-observation) des valeurs, des normes, c'est-à-dire la conformité et la déviance, polarité apparaissant d'ailleurs dans les attitudes d'adaptation (adaptation conçue ici en terme d'habitude acquise, d'apprentissage entre les moyens et les fins). Ces comportements adaptatifs sont une conséquence de l'aliénation. Ils semblent réduire des interactions de l'individu avec la société, au rapport moyens-fins. 3. Ceci nous amène à l'idéologie. Les valeurs, les normes, les procédures, les objectifs sociaux relèvent à la fois de l'idéologie et des institutions. Et leurs influences agissent tant sur l'activité des individus que sur leurs représentations. Dans ce cas, l'anomie (en tant qu'état psychologique de l'aliénation) n'explique pas la participation de l'idéologie à la reproduction de l'aliénation au niveau des pratiques et des idées.

L'aliénation de soi correspond pour Seeman, Fromm et Horney, à un idéal ou à des attentes extérieures à l'individu. Pour Blauner, elle provient de l'aliénation sociale. En fait cet aspect de l'aliénation ne devrait pas être séparé des quatre autres dimensions; dans chacune,

l'aliénation de soi est contenue implicitement. L'individu étranger à son travail, aux produits, aux décisions et à l'organisation sociale, ne devient-il pas également étranger à lui-même et aux autres? Autrement dit, l'aliénation de soi ne constitue pas un état psychologique à part.

"Dans le monde réel pratique, l'aliénation de soi ne peut apparaître que par le rapport pratique à l'égard d'autres hommes. Le moyen grâce auquel s'opère l'aliénation est lui-même un moyen pratique"³⁰.

L'aliénation est mouvement. Or les états psychologiques ne sont que des moments immobilisés des interactions de l'individu avec son environnement. La fixation de quelques aspects, les transforme en somme, en absolu. Elle ôte ainsi l'étendue de la réalité qui donne toute sa complexité à l'aliénation, complexité traduite par l'ensemble des rapports sociaux. Ainsi, il ne faut pas centrer l'étude seulement sur l'individu, le sujet, mais aussi sur l'objet, la réalité vécue se situant à tous les niveaux, pratiques et théoriques. Dans ce but, l'étude des rapports sociaux, s'avère essentielle à la compréhension de l'aliénation.

Les rapports sociaux.

"...Les rapports sociaux, les rapports aux "valeurs", la situation existentielle sont en relation directe avec

30. Karl MARX, Manuscrits de 1844, Paris, Ed. Sociales, 1962, p. 66.

les rapports de production qui structurent la société"³¹.

Il existe un lien étroit entre les "rapports qui s'établissent entre les individus au cours de l'activité commune"³² et les rapports noués lors de la production et de l'échange des biens nécessaires à la vie et au développement des individus. D'une part, les rapports de production constituent la structure économique de la société. D'autre part, ils forment, en interaction avec les autres rapports sociaux (politiques, juridiques, etc.,) les conditions réelles d'existence.

De tous temps, les pratiques socio-économiques, quelles que soient leurs formes, ont eu des conséquences sur le développement, la vie psychique des gens. Ces pratiques marquent les interactions entre les individus et la société, le travail, la production sociale, les biens de consommation. Ces derniers peuvent être, dépendamment de l'échelle de valeurs, une nécessité, un besoin, une aspiration, voire un intérêt³³. Ces pratiques traduisent également un système de valeurs plus résistant au changement que les pratiques elles-mêmes.

31. Georges LAPASSADE, L'Entrée dans la Vie, Paris, Ed. de Minuit, 1963, p. 144.

32. M. ROSENTAHL, P. IOUDINE, dir. Petit Dictionnaire philosophique, Paris, Ed. Eugène Varlin, 1977, p. 520.

33. Paul-Henry CHOMBART de LAUWE, "Les Intérêts contre Les Besoins La Double Nécessité", La Pensée, Revue du rationalisme moderne, Numéro spécial de Sociologie, No 180, avril 1975, p. 126-129.

La division du travail, une pratique particulière, a de multiples conséquences au niveau des représentations. Il y a d'abord eu une séparation entre le travail matériel et intellectuel, favorisant la conceptualisation, le monde des idées dont entre autres les idéologies. Celles-ci se définissent comme une conception du monde, un ensemble de représentations collectives, elles se traduisent implicitement aussi bien dans les pratiques sociales que les oeuvres culturelles, impliquant une moralité et une identification individuelle. La division s'accroît ensuite tant au niveau pratique que théorique, tant par rapport à l'organisation sociale qu'envers la spécialisation des tâches, de la science, du développement de la connaissance.

L'évolution sociale engendre une transformation des rapports entre les choses et entre les hommes. Elle marque toute la conception de la forme et du contenu de la vie quotidienne, professionnelle et individuelle. Et "l'aliénation, c'est la forme antagonique, ..., que prend l'objectivation de l'activité humaine dans ses produits, ses conditions, ses rapports"³⁴.

L'aliénation traduit le mouvement de l'individu vivant en société et s'inscrivant dans un ensemble de rapports sociaux, lesquels se constituent donc de deux

34. Lucien SEVE, Une Introduction à la Philosophie marxiste, Paris, Ed. Sociales, 1980, p. 217.

façons. En premier lieu les activités nécessaires à la production des biens (sociaux) et les relations établissent des liens entre les individus. En second lieu, les représentations, les pensées, les idéologies, la culture (des données déjà existantes), sont produites et reproduites par l'activité sociale. Ces deux réalités s'interpénètrent, s'influencent, se transforment réciproquement. Présentes l'une dans l'autre, elles marquent la pratique des individus directement ou indirectement dans les représentations, dans la culture comme dans les idéologies et réciproquement. Les deux entités forment alors la totalité que sont les rapports sociaux. Ces derniers déterminent la conscience des individus. En somme, pour saisir la réalité sociale, il faut l'appréhender à partir de sa totalité et non à partir de facteurs lesquels deviennent alors des abstractions. Bien que possédant leurs significations, ces abstractions perdent le sens octroyé par les connexions des éléments formant la totalité. Isolée, une partie ne peut expliquer un tout.

Le Travail aliéné.

Il arrive qu'à cause des conditions sociales, l'individu est dessaisi de son activité, par le produit de son travail et par les rapports qui en découlent. Libérés du contrôle immédiat du producteur direct, les produits,

les activités, les rapports entre les choses et entre les individus, acquièrent une puissance autonome laquelle s'oppose aux individus et les domine. A l'instar des conditions, des rapports devenant autonomes, les représentations reproduisent à leur tour la transformation des "choses", i.e. l'autonomie, l'abstraction des connexions. Ce sont les représentations spontanées qui introduisent dans la conscience, une apparence de la réalité, une illusion due à l'immédiateté des impressions induisant en erreur. De même, les idéologies apportent aux individus une certaine vision du monde laquelle est le plus souvent imposée et présentée comme la vérité.

L'aliénation se situe donc dans un cadre réel et conceptuel. Cependant, l'aliénation comme mouvement va fluctuer selon les activités de l'individu, son développement, son niveau de connaissance, de conscience, dépendamment de son environnement et de sa participation à la vie sociale. Une situation très aliénante pour un individu, favorisera la réflexion chez un autre. Une expérience permettra à quelqu'un de réaliser un objectif, par contre, elle produira chez un autre un dessaisissement, une privation. Si les rapports sociaux sont fondamentaux à l'aliénation, il y a place à l'intérieur de leur structure pour une évolution contraire, i.e. la désaliénation. Dans l'aliénation, à la base du mouvement de l'individu



agissant, il y a donc un ensemble de conditions, d'éléments sociaux qui régissent l'individu.

L'évolution de la société engendre les différentes formes d'aliénation. Ainsi le développement de la production, les nécessités du marché engendrent tout un ensemble de pratiques socio-économiques. Mais leurs effets sur les individus sont d'ordre psychologique, tant au niveau des interactions, des réactions, des attitudes vis-à-vis par exemple, de la marchandise, tant au niveau des croyances, des représentations. Ainsi, à partir des fondements, tout peut être matière à aliénation. Le degré d'impact des pratiques socio-économiques sur le psychisme des gens dépend de l'histoire de chacun, du milieu, autrement dit des conditions objectives et subjectives.

Pour comprendre toute la problématique des rapports sociaux dans notre société capitaliste, il faut selon le schéma de Marx, considérer, le rapport de l'homme et le produit de son travail, sa propre activité, "dans l'interaction entre cette activité et l'ensemble social qui est son cadre nécessaire"³⁵.

En fait le travailleur se trouve étroitement lié au produit de son travail, à l'activité même de son travail. Premièrement, le travailleur est étranger au produit de son travail, celui-ci ne lui appartenant pas. Il n'a donc

35. Emile BOTTIGELLI, Genèse du Socialisme scientifique, Paris, Ed. Sociales, 1967, p. 183.

aucun contrôle sur l'objet de son travail. Mais le travailleur s'objective dans son travail, en perdant le contrôle du produit, il se nie. Plus il y a production d'objets, plus le capital augmente et domine le système économique, plus le travailleur s'appauvrit et doit se battre pour vendre sa force de travail³⁶.

"L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome vis-à-vis de lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère"³⁷.

Le travailleur se trouve aliéné avant tout par l'activité même de son travail. Car celle-ci n'est pas libre, puisque l'organisation sociale la contrôle. Le travailleur n'est pas maître de son activité, il ne peut y imprimer son idée ou ne peut exprimer sa créativité selon ses capacités, il ne peut organiser son travail comme il entend. Son horaire est déterminé à l'avance ainsi que sa tâche. Son travail ne satisfait plus un besoin, mais devient un moyen pour subsister. Au lieu de manifester sa personnalité, ses réalisations, le travail devient forcé, contraint, il est la perte de son individualité³⁸.

36. Jean-Yves CALVEZ, La Pensée de Karl MARX, Paris, Seuil, 1970, p. 138.

37. Karl MARX, Op. Cit., p. 58.

38. Ibid, p. 60.

A cause de l'organisation sociale, non seulement l'être humain ne contrôle plus l'ensemble de ses activités comme producteur, mais il perd aussi une partie du contrôle sur la nature, i.e. du monde dont il vit. L'activité productive est l'activité vitale, libre, soit la vie de l'homme. A l'opposé de l'animal, l'activité vitale de l'être humain est consciente, voulue. L'animal produit pour lui ou pour ses petits, tandis que l'être humain sait produire pour toute l'espèce, il produit d'une manière universelle. A tout ce qu'il fait, il imprime sa nature inhérente. Mais l'organisation sociale transforme cette relation, c'est-à-dire que l'être fait de son activité vitale, un moyen de sa vie individuelle, un moyen de son existence. Il perd cette dimension de l'homme, le caractère de l'espèce humaine³⁹.

Si l'organisation sociale aliène l'activité vitale de l'homme, son rapport avec la nature, elle aliène aussi son rapport avec les autres. A partir de son vécu, il ne peut concevoir la vie des autres que par rapport à la sienne. L'ensemble des rapports sociaux marque sa façon de penser. Toutes ses attitudes traduisent ainsi son état de conscience. "Ce n'est pas la conscience qui détermine

39. Erich FROMM, Beyond the Chains... Op. Cit., p. 48.

la vie, mais la vie qui détermine la conscience"⁴⁰. Le rapport avec l'autre se trouve faussé, il en est de même pour les autres individus⁴¹.

Ainsi l'être devient étranger à ce qu'il fait, au produit, à son activité, à la nature, aux autres et par conséquent à lui-même, puisque dans tout être il y a l'autre, le socius. Ceci est aussi vrai pour le propriétaire ou pour ceux qui contrôlent la production. La propriété depuis l'époque de Marx s'est diversifiée si on peut dire.

Actuellement, bon nombre d'individus ont des parts de propriété (actions, obligations) dans les industries, des chaînes de production ou de circulation, sans même connaître le nom de la firme. Mais les propriétaires, comme les cadres qui contrôlent les moyens de production, sont aussi coupés du produit. Ils "possèdent" peut-être la totalité de l'entreprise, mais en abstraction (laquelle, du reste, se traduit le plus souvent en chiffres). En rapport avec l'ensemble du produit que d'une manière indirecte, ils ne connaissent qu'intellectuellement les phases de la production. De même ils n'ont aucun rapport direct avec les ouvriers, les employés qui ont participé à cette production. L'administration vient à les considérer comme des

40. Karl MARX, Friedrich ENGELS, L'Idéologie allemande, Paris, Ed. Sociales, 1968, p. 51.

41. Jean-Yves CALVEZ, Op. Cit., p. 142.

Karl MARX, Manuscrits de 1844, Op. Cit., p. 64-65.

numéros. La situation des patrons est aussi aliénée et aliénante que celle des employés⁴².

L'aliénation concerne tout le monde. Personne ne lui échappe ou personne en est exempt, car "le travail est l'expression même de l'homme, l'expression de ses forces physiques et intellectuelles"⁴³. Le travail doit être compris dans un sens large, i.e. ce terme englobe l'activité de l'homme, des êtres, dans son ensemble.

L'homme, le seul être à produire ses moyens d'existence, s'entretient à travers son travail. Ainsi l'homme doit produire des biens, dont les qualités, valeur d'usage, satisfont aux besoins naturels (tel se nourrir, se vêtir) et sociaux du groupe⁴⁴. A partir d'un certain niveau de développement social, le produit du travail devient une marchandise.

"Le produit du travail est, dans n'importe quel état social, valeur d'usage ou objet d'utilité, mais il n'y a qu'une époque déterminée dans le développement historique de la société qui transforme généralement le produit du travail en marchandises, c'est celle où le travail dépensé dans la production des objets utiles revêt le caractère d'une qualité inhérente à ces choses de leur valeur"⁴⁵.

42. Jean-Yves CALVEZ, Ibid, p. 142-144.

43. Erich FROMM, La Conception de L'homme chez Marx, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1977, p. 75.

44. Lucien GOLDMANN, Recherches dialectiques, Paris, Gallimard, 1959, p. 71.

45. Karl MARX, Le Capital, Tome I, Paris, Ed. Sociales, 1975, p. 75.

Cette marchandise sur le marché se compare à d'autres marchandises. D'une part, elle reste un bien, donc une valeur d'usage pour le consommateur. D'autre part, elle acquiert, par un processus social (une économie du marché), une valeur qualitativement identique à toutes les marchandises, une valeur d'échange différente seulement par sa quantité⁴⁶. Et cette valeur "se présente à la conscience des hommes comme une qualité objective de la marchandise"⁴⁷. C'est ce que Marx nomme le fétichisme de la marchandise.

A l'heure actuelle des industries produisent les marchandises pour leur valeur d'échange. Si la valeur d'usage intéresse, en dernier ressort, le consommateur, celle-ci n'existe, pour l'industriel qu'en fonction de la valeur d'échange. L'industriel s'intéresse plus à l'écoulement de sa marchandise qu'à certains aspects, comme la durabilité par exemple, à moins qu'un facteur esthétique ou autre, favorise la vente. Cette valeur d'échange préoccupe de plus en plus le consommateur. Celui-ci n'achète pas nécessairement une marchandise parce qu'elle lui plaît ou qu'elle lui fait défaut, mais parce que le prix est intéressant. Ou encore parce qu'il fait une affaire.

46. Lucien GOLDMANN, Op. Cit., p. 72.

47. Ibid, p. 71.

Pour favoriser le développement économique, la société a poussé la production et la consommation à tous les niveaux; tant pour la nourriture, les vêtements, les besoins de base qu'au niveau d'un ensemble de gadgets, d'articles de sport et de loisirs. A cette fin, elle exploite un certain nombre de valeurs, d'idées, liées au paraître, au statut de classe, à l'élite servant de modèle. La séduction et ses artifices sont vantés. La femme doit se "faire" belle, doit attirer les regards par des mains fines, une haleine fraîche, des dents éclatantes, etc. L'homme doit paraître fort, athlétique et séduisant dans son allure. Il y a plusieurs modèles, dépendamment de l'âge et de la position sociale. L'habit

"...est investi de tout le système symbolique dont il est le représentant, il devient aux yeux de A, la figure même de l'ordre symbolique"⁴⁸.

Ainsi la valeur projetée sur l'"habit" produit une forme d'existence de la valeur⁴⁹.

La gamme d'artifices s'étend de l'habillement, des lotions parfumées aux véhicules, comme la moto-cyclette, la

48. Bernard DORAY, Le Taylorisme, une folie rationnelle?, Paris, Dunod/Bordas, 1981, p. 88.

49. Idem,

voiture donnant à la fois une impression et une image de puissance, de statut social valorisé. On copie les comportements en utilisant des signes visibles d'ordre matériel, donc monnayables, et pouvant varier selon les individus. Notre société a non seulement développé des besoins, mais elle nous a aussi conditionnés à répondre à toutes nouvelles sollicitations d'ordre matériel.

Consommer actuellement c'est être. Les mass media, la publicité se spécialisent dans l'art de créer des désirs, des espoirs de réalisation, de propager toutes sortes de clichés, de renseignements plus ou moins contradictoires. Ces pratiques biaisent le raisonnement des individus, stimulent leur imaginaire et favorisent tout un ensemble de représentations fortement marqués par les stéréotypes.. Comme l'a dit Marx, le besoin d'un objet "est créé par la perception de celui-ci"⁵⁰. On manipule les motivations de l'être, on l'incite à consommer, en même temps, on contrôle ses besoins.

La production des biens est donc devenue dans notre société, un production de valeurs, marchandises consommables et par ce fait même, valeur du travail nécessaire à leur reproduction⁵¹. Si on reprend l'analyse de K. Marx, du

50. Karl MARX, cité par Jean-Pierre TERRAIL, "Production des besoins et besoins de la production", La Pensée, Revue du rationalisme moderne, Op. Cit., p. 7.

51. Edmond PRETECEILLE, "Besoins sociaux et socialisation de la consommation", La Pensée, Op. Cit., p. 23.

rapport du travailleur envers le produit de son activité, on est plus à même de comprendre trois points. Premièrement, comment l'individu est dessaisi de son produit de son activité, celui-ci devenant capital, il s'oppose alors au travailleur. Deuxièmement, comment le travailleur sur le marché du travail, devient lui-même une marchandise.

Troisièmement, comment toute l'organisation sociale entourant la production, d'une part, conditionne l'individu à être, ou plutôt à paraître, grâce à la consommation, et le rend dépendant de la marchandise. D'autre part, l'organisation sociale dépossède l'individu en l'utilisant comme un moyen à ses fins productives.

Cet enchaînement, au premier abord d'intérêt socio-économique, est néanmoins fondamental pour la compréhension des phénomènes à la fois psychiques et psychologiques des individus vivant dans notre société. En quelque sorte, il détermine, avec la participation d'autres éléments (telles l'éducation, l'instruction, les relations familiales), un état d'être, une certaine forme de conscience, une structure des schèmes de pensée, spécifiques à chaque individu mais reflétant les conditions sociales véhiculées par un ensemble de représentations, de valeurs, de croyances. Tout mécanisme social a une influence sur l'état, l'évolution psychique. En même temps, il est inséré dans les processus cognitifs, lesquels le reproduisent au niveau des images,

de la pensée, des représentations ou (et) au niveau d'un comportement, d'une conduite, d'une activité.

On débouche ainsi sur l'idée d'idéologies pratiques (i.e. les idées, les formes subjectives et les pratiques), que Louis Althusser a tenté de préciser⁵². Ce concept traduit, selon Edmond Preteceille, les formes subjectives en tant que reflet et présupposé de l'activité sociale. Dans le sens que cette dernière à la fois produit les représentations et les présuppose comme une condition à sa propre réalisation (la connaissance d'une matière par exemple est nécessaire à l'élaboration d'un travail).

Autrement dit, non seulement les formes subjectives influencent la pratique mais elles témoignent aussi de

l'intégration cognitive de tous procès. On peut alors retenir l'idée de Louis Althusser et l'appliquer aux schèmes, i.e. les "formations complexes de montages de notions-représentations-images, d'une part, et de montages de comportements-conduites-attitudes-gestes, d'autre part"⁵³.

Ainsi le produit, l'activité productive, les besoins, la consommation vont être traduits, aussi bien dans les représentations collectives que dans celles des individus. On peut aussi inverser ces rapports. Il y a, par exemple,

52. Louis ALTHUSSER, cité par Edmond PRETECEILLE, Op. Cit., p. 28.

53. Idem,

une interaction entre la conscience individuelle des besoins et les pratiques individuelles de consommation. Or toutes deux sont fonctions des conditions sociales de production, du milieu, de la culture, d'habitudes développées au cours de l'existence de l'individu ainsi que d'une certaine connaissance acquise. On se rend compte alors de l'interdépendance du social et du psychique (celui-ci comprenant évidemment l'organique). Si le social est nécessaire à la compréhension, à la connaissance de l'individu, le psychique apparaît tout aussi indispensable pour appréhender l'activité sociale et ses représentations. L'homme est social et le social est humain.

Afin de mieux saisir l'impact de l'organisation sociale sur la vie de l'individu par rapport au procès d'aliénation, considérons encore quelques aspects de son interaction avec le milieu, par exemple les implications du rapport de la transformation de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. Ensuite, nous examinerons diverses conséquences du travail aliéné, dont entre autres l'individualisme, le travail fragmenté (i.e. le "travail en miette", l'individu "émietté"), la spécialisation et le rôle aliéné de la femme.

"la valeur d'usage était liée à l'aspect sensible et divers des choses naturelles ou fabriquées: la valeur d'échange fait abstraction de toute qualité sensible - et commune à toutes les marchandises - ne connaît plus que des différences de quantité"⁵⁴.

Ainsi, à partir des relations abstraites entre les choses, les marchandises, les interactions des individus deviennent superficielles, "quantitatives". Par exemple, le prix de 100 \$ pour une robe, est une "expression d'une relation sociale et implicitement humaine" entre les diverses personnes qui ont contribué à la production du coton, à sa transformation en fils, au tissage, au dessin du modèle, à la coupe, à la confection, entre aussi le vendeur et la consommatrice⁵⁵. Ces différentes personnes ne se connaissent pas et ne savent pas qu'un lien existe entre elles. Il en est de même pour les produits achetés, consommés, les routes empruntées, (elles représentent les législateurs, les percepteurs de taxes, les architectes, les ouvriers concernés par la production des matériaux, etc) en somme pour la totalité des biens sociaux. Le consommateur comme le producteur, utilise les biens, sans connaître et, sans se préoccuper, sans être conscient, des individus, du travail social, ce que ce dernier traduit ou représente. Psychiquement, il se trouve, en quelque sorte, partiellement coupé de la réalité sociale.

54. Lucien GOLDMANN, Op. Cit., p. 77.

55. Lucien GOLDMANN, Op. Cit., p. 78.

La forme, au niveau des relations humaines, a changé. Lucien Goldmann voit un lien entre les rapports "quantitatifs", économiques, et les relations impersonnelles entre les individus. La solidarité a disparu des relations inter-humaines générales, elle se rencontre encore dans les rapports d'ordre privé, tels la famille, les amis. Goldmann parle de l'égoïsme de l'homo-oeconomicus; ce dernier régit "rationnellement un monde abstrait et purement quantitatif de "valeurs d'échange"⁵⁶.

L'individualisme

L'individualisme est aussi issu de cette évolution sociale, de la transformation des relations inter-humaines. La plupart des grands sociologues s'accordent ici sur cette conclusion: l'individualisme se caractérise par un isolement de l'individu, celui-ci vit à l'écart avec sa famille et ses amis (Tocqueville); la circulation monétaire donne une tonalité abstraite aux relations inter-personnelles et influence le développement de l'individualisme (Simmel); la division du travail et ses implications, les multiples rôles à assumer, favorisent une différenciation de l'individu et produisent une individuation (Drukheim & R. Coser); les nombreuses interrelations quotidiennes de type formel, conventionnel facilitent son développement (Parsons)⁵⁷.

56. Idem,

57. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Op. Cit., p. 282-284.

Ainsi la transformation des relations inter-humaines marquant la vie psychique des hommes, le quantitatif prédomine sur le qualitatif et l'abstrait sur le concret. C'est "le phénomène social fondamental de la société capitaliste"⁵⁸. Les individus établissent entre eux, la même relation qu'ils ont avec les "choses inertes", c'est-à-dire la marchandise ou l'argent. "...La vie psychique des hommes n'est plus qu'un prolongement, un accessoire de la seule réalité active et agissante: les choses inertes"⁵⁹. Dans les interrelations, le quantitatif est implicite. Il pénètre jusque dans les relations "privées", le couple, la famille, les amis.

Pour combien d'hommes, la femme n'est-elle pas une chose, un objet, et réciproquement, pour combien de femmes, l'homme n'est-il pas un avantage social? Pour beaucoup d'individus, l'amitié par exemple, ne représente que des moments agréables où les interrelations superficielles règnent. Sous des apparences spontanées, elle est souvent motivée par des intérêts relatifs au statut et à des avantages socialement valorisés. Elle est utilisée comme un moyen pour atteindre des objectifs sociaux. Ainsi l'individualisme pénètre jusqu'au sein de l'affectivité et

58. Idem,

59. Ibid, p. 83.

du système émotionnel. Mais en s'éloignant des autres, les individus ne se coupent-ils pas de "l'autre", du socius? S'ils perdent ainsi une partie intégrante du moi, comment peuvent-ils alors se découvrir, s'affirmer, se réaliser? En somme, les individus en s'aliénant des autres, s'auto-aliènent, ils se dépossèdent tout en dépossédant les autres.

Le "travail en miette", l'individu "émietté".

La division du travail se trouve à la base du travail aliéné. Les tentatives pour augmenter la production, l'efficacité du travail engendrent une parcellisation des tâches, une automatisation des activités communes des individus. La façon de produire est donc liée au mode de vie des individus. Leur activité détermine pour une grande part ce que les individus sont, et comment ils se représentent leur pratique. La division du travail est donc responsable du travail parcellaire toujours plus poussé. Elle se trouve, entre autres à l'origine de la création des machines, moyen efficace pour aider l'homme. Mais la machine atteint un tel degré de perfectionnement, qu'elle remplace l'individu pour un nombre grandissant de tâches. Pour la production, la machine est idéale, car elle peut fonctionner jour et nuit, avoir un rendement régulier et elle ne présente aucune des réactions liées aux conditions

de travail. Elle soulage l'homme d'un travail monotone, fatigant, etc, mais elle est responsable, et cela ne fait que commencer, de l'évincement de toute une catégorie de travailleurs du marché du travail.

La robotique est un élément important mais non unique de la transformation de la production. La coordination des tâches, l'organisation socio-économique et tout l'appareil administratif, le travail des gestionnaires, ont pour but, une productivité élevée et une spécialisation rentable du travail. La division entre l'exécutant et les agents du contrôle augmentent proportionnellement à la hiérarchisation de l'appareil administratif.

Pour favoriser la production, tout le déroulement des processus de fabrication, de l'application d'un acte de travail, a été étudié, de sorte que chaque geste, chaque séquence s'accordent afin de maintenir un rythme, une cadence et de développer une automation du mouvement. Ces études ne se font pas seulement dans l'industrie, mais aussi au niveau des tâches de bureau, des soins apportés par le personnel infirmier et paramédical, etc.

Dans l'organisation sociale du travail, chaque geste est calculé et reçoit un nombre de points relatifs et identificateurs; en "nursing" par exemple, on évalue le nombre de personnes nécessaires à chaque type de patient. Ainsi chaque tâche est vérifiée, toute perte de temps doit

disparaître, le travail est systématisé, c'est-à-dire organisé journalièrement; les imprévus, les complications ne sont pas compris.

Lorsqu'il y a des restrictions budgétaires, on coupe sur les services, on ignore les besoins, on remercie du personnel soit directement, soit indirectement en exerçant différentes pressions. Les employés restant se retrouvent avec un surcroît de travail. Cela signifie une diminution de la qualité des soins. Le travail aliéné, les pratiques aliénantes engendrent une déshumanisation des relations de travail. L'hôpital devient une industrie de soins sous le patronage de l'Etat. Ainsi, la recherche de la productivité entraîne une mécanisation, une automatisation des travailleurs aussi bien dans les usines, les bureaux que dans les établissements de soins (hôpitaux, centres d'accueil, etc).

Le travailleur manuel souffre de plus en plus du développement socio-économique, il est la principale victime du chômage. La ré-insertion de ces travailleurs dans le système devient de plus en plus illusoire. L'individu n'est plus seulement aliéné de son produit, de son travail, mais on l'aliène d'une partie essentielle de sa vie: le moyen de subvenir aux besoins, à l'entretien de sa personne et à la prise en charge de sa famille. On lui ôte le sens d'être, la capacité de se réaliser, de contrôler sa qualité

d'Homme, la caractéristique de l'espèce. L'allocation de chômage donne le droit de survivre et non de vivre. Ainsi, la société contrôle même, indirectement, les besoins, car les choix de l'habitat, de l'habillement, de l'alimentation sont limités et réduits.

Le choc psychologique est énorme pour l'individu et sa famille. Pour l'individu, cela peut signifier perte d'autonomie, d'authenticité. La personne se sent dévalorisée, marginale, exclue de la société. En perdant son travail, elle perd son statut, ainsi que le respect de soi, à mesure que le temps s'écoule. L'espoir disparaît très rapidement et cède la place au désespoir. L'amertume, la culpabilité, un sentiment d'échec lui enlèvent toute combativité. Elle devient complètement indifférente, peut sombrer dans l'alcoolisme, la dépression. Parfois le suicide lui paraît la seule solution. Quant à la famille, elle subit les revers économiques de la perte d'emploi et réagit aux réactions psychologiques du chômeur. Un état de tension règne⁶⁰.

Pour le jeune ne trouvant pas d'emploi, c'est encore pire. On lui ôte l'expérience, la possibilité de connaître un travail, en somme, on l'empêche de devenir adulte, de s'assumer. Les conséquences ne sont que trop

60. Paul-Henry CHOMBART De LAUWE, in Problèmes de la révolution socialiste en France, C.E.R.M., Paris, Ed. Sociales, 1971, p. 55.

connues: la fuite du foyer, la bande de copains, le besoin de se valoriser, de se faire remarquer, les désirs de posséder et les sollicitations de toutes sortes, entraînent d'une part, la possession et la consommation de drogues, d'autre part, engendrent la violence, le viol, la prostitution, c'est-à-dire l'aliénation du corps. Ce dernier devient à son tour une marchandise, une valeur quantitative, une abstraction, un prix.

Les conséquences de la division du travail ont donc de multiples implications, tant au niveau de la pratique qu'au niveau de la théorie. Le progrès, la modernisation témoignent un souci de la part des individus, une recherche incessante ayant pour objet une amélioration des conditions de vie, mais aussi un besoin de comprendre. L'évolution de la société capitaliste a ainsi favorisé la séparation du travail industriel du travail commercial, une spécificité des tâches, l'apparition de nouvelles sciences et une spécialisation qui tend à isoler les sciences les unes des autres.

La spécialisation.

La division de travail et l'évolution socio-historique ont favorisé en premier lieu, la spécialisation dans le secteur professionnel et inter-professionnel, en second lieu, la parcellisation des sciences et une

particularisation du savoir. Au niveau scientifique, d'une part, on divise pour mieux connaître. D'autre part, sur le plan éducationnel, on simplifie l'appréhension des connaissances dans un but de faciliter, ou encore, de répondre à l'ensemble des exigences d'un programme d'étude. Celui-ci est organisé en fonction du développement, des besoins de la société ou de la demande du marché du travail. On confond, de plus en plus, le savoir avec les techniques. Ces dernières sont développées et valorisées aux dépens des connaissances. On favorise la forme au détriment du contenu. Il ressort de la modernisation des sciences, de la fragmentation, une appréhension du réel "catégorisée". Au niveau des sciences humaines et sociales par exemple, cela se traduit par la perte de l'unité de l'homme et la société. La disparition de la totalité, la parcellisation n'engendrent-elles pas une autonomie des parties? Dans l'affirmative, elles deviennent alors "réalités autonomes"⁶¹, étrangères les unes aux autres.

Ces pratiques privent les individus d'une connaissance nécessaire à une meilleure compréhension de la réalité. La société contrôle le savoir, les apprentissages qu'elle juge utiles en fonction d'une productivité future. Elle

61. Lucien GOLDMANN, Op. Cit., p. 66.

stimule le développement de certaines sciences aux dépens de certaines autres. Elle oriente le développement de la connaissance par rapport à ses valeurs et à ses intérêts. En étendant son contrôle sur l'évolution de la connaissance, la société, d'une part "risque de ruiner l'universalité de la connaissance dans la recherche et dans l'enseignement"⁶², d'autre part, elle aliène les individus en les déposssédant d'éléments essentiels à leur appréhension du réel.

Il ne serait pas difficile d'établir un lien entre la division du travail, l'orientation productive de la société, l'évolution de la connaissance et une conscience sociale, relative, de la réalité. En somme, ce lien n'est-il pas symbolisé par l'idéologie? La société évolue, sans trop se préoccuper du devenir des individus exploités, niés, rejetés pas son système. Nous pensons, entre autres, à la position (aliénée et aliénante) et à la conception de la femme au sein de l'organisation sociale au 20ème siècle. La comparaison entre les progrès technologiques et scientifiques d'une part, et la résistance à reconnaître l'égalité de la femme d'autre part, est assez surprenante. Il est difficile de trouver une correspondance entre le niveau

62. André VACHET, Crise de civilisation et Université..., enseigner aujourd'hui, Ottawa, Ed. de l'université d'Ottawa, 1984, p. 35.

de développement atteint par la société et l'évolution des idées au sujet de la femme. L'écart entre les deux est considérable.

Rôle aliéné de la femme.

Si initialement une division du travail s'est faite en fonction des conditions dites naturelles, si l'argument nature a été (et est encore aujourd'hui) largement utilisé, le capitalisme au cours de son développement a non seulement su exploiter les différences sexuelles entre l'homme et la femme, mais s'est approprié la femme en tant qu'objet et sujet de la productivité. Les divisions des tâches ont été arbitraires. Si la division du travail est aliénante pour l'homme, elle l'est à plus forte raison pour la femme. Selon les recherches menées par Chombart de Lauwe, il existe une distinction entre les activités dites masculines et féminines, discrimination basée sur des stéréotypes. Certaines professions sont encore aujourd'hui refusées aux femmes sous un prétexte quelconque. Par contre, on leur destine un ensemble d'activités en général plus manuelles qu'intellectuelles. Elles occupent le secteur tertiaire, mais les postes les moins qualifiés⁶³.

63. Dernièrement les mass média signalaient qu'une femme engagée comme caissière dans une banque restait caissière dans la majorité des cas. Or, lorsqu'un homme est engagé comme commis, on prévoit pour lui un poste de gérant.

L'image de la femme subit encore l'influence de l'idéologie ancestrale liée à "ses devoirs", tels prendre soin de la famille, la nourrir et la vêtir. Ainsi, il incombe à la femme les tâches subordonnées (nettoyer, servir, soigner) ou encore des travaux de manoeuvre dans le textile ou la chaussure. Ceci est considéré comme "naturel". En somme, les valeurs de la société patriarcale sont passées du foyer au marché du travail.

La femme dans notre société vit une situation d'opprimée. Bien qu'au niveau judiciaire, dans certains pays, elle soit reconnue comme égale à l'homme, sa position n'en souffre pas moins d'inégalité. Les secteurs du marché du travail accessibles à la femme cachent une "caste" à l'intérieur même de la division. Cette "caste" représente les intérêts, les valeurs d'une structure sociale dirigée essentiellement par les hommes, lesquels tiennent à garder les avantages acquis. Le paternalisme constitue certainement le facteur le plus résistant à l'égalité de la femme, facteur l'empêchant d'accéder à des emplois intéressants, à des postes clés de responsabilité. Du reste le sociologue industriel Wilensky confirme ce point de vue, lorsqu'il écrit:

"Une femme ne doit pas exercer d'autorité sur un homme à peu près de la même classe sociale et du même âge qu'elle...leur avancement au niveau suivant est en général bloqué par l'idée reçue que c'est risqué de nommer une femme à un poste administratif de haute volée. On se dit alors: si elle se marie, elle va peut-être quitter son poste, et si elle reste, elle aura peut-être des embêtements avec son mari, vu que l'on se cramponne encore à l'idée qu'une femme n'est pas censée dépasser son mari, ni par le rang, ni par l'autorité"⁶⁴.

Ces allégations dénotent un décalage entre le niveau de développement socio-économique et les représentations collectives. Celles-ci s'insèrent encore dans un cadre formé de valeurs et d'un ensemble d'images correspondant à un symbolisme conçu comme étant dans l'ordre des choses. Ainsi, non seulement la femme vit des conditions matérielles défavorables à la réalisation de ses projets, mais encore elle doit faire face à des idées profondément enracinées.

Pour résumer, la femme vit, comme l'homme, le travail aliéné et ses conséquences. De plus, elle subit, d'une part, l'éviction dans plusieurs domaines du marché du travail et dans divers secteurs académiques, d'autre part au niveau des représentations collectives, son rôle et ses capacités sont dévalorisés, ses virtualités sous-estimées. Ainsi, elle est à la fois dessaisie et étrangère à une certaine participation sociale.

64. WILENSKY, cité par Kathleen ARCHIBALD, Les deux Sexes dans la Fonction publique, Commission de la Fonction publique du Canada, 1970, p. 70.

On s'aperçoit, que l'aliénation n'est pas seulement le fait d'un facteur, du produit -, du travail aliéné, ni de la division du travail, mais bien de l'interaction des éléments concernés par l'organisation sociale et son évolution historique. Les pratiques agissent sur les représentations et réciproquement. Mais l'influence de ces pratiques produit chez les individus des images, des représentations ne reflétant pas nécessairement le véritable contenu des rapports entre les choses, entre les personnes. Dans toute relation sociale, il y a d'une part le visible, d'autre part, le latent, i.e. les structures.

Le visible ou les apparences "sont le mode d'apparaître des activités humaines...à un moment donné, les modalités de la conscience"⁶⁵. Ainsi "Les apparences ont une réalité et la réalité comporte des apparences"⁶⁶. Cette réalité apparente, substrat de la conscience comporte pour l'être agissant, l'être connaissant (das bewusste Sein), l'existant, c'est-à-dire le vrai comme l'illusoire, le faux ou le mensonge, le connu et le pas connu, l'accord et le conflit, le cohérent et la contradiction. Or l'appréhension ne saisit la réalité que partiellement,

65. Henri LEFEBVRE, Sociologie de Marx, Paris, PUF, 1974, p. 56.

66. Idem,

saisissement d'une part influencé, conditionné par le milieu, d'autre part, représentant justement le moment appréhendé, i.e. le vrai comme le faux, le connu ou le pas connu etc. Cette représentation immédiate peut induire en erreur (lorsqu'elle n'est pas vérifiée et corrigée par la médiatisation). Elle peut ainsi s'introduire dans la conscience comme une "vérité" ou une croyance.

Si l'aliénation s'inscrit dans un ensemble de rapports sociaux, elle se trouve à apparaître dans les représentations. Elle est reproduite en même temps que les activités et les multiples rapports constituant la vie de l'individu. Elle pénètre ainsi la conscience de l'individu.

L'aliénation et les représentations.

Le rapport travail-salaire implique que le travailleur vend sa force de travail. Mais pour être travailleur, l'individu doit aussi subsister en tant que sujet physique. Le procès de production engendre une dualité dans l'individu: le travailleur et le sujet physique. Il ne peut pas être l'un sans l'autre. Le travailleur n'existe qu'en tant que capital et seulement si un capital existe pour lui. Le capital est son existence et détermine sa vie, sa façon de vivre⁶⁷.

67. Karl MARX, Les Manuscrits.... Op. Cit., p. 72.

La récession économique le prouve bien: les travailleurs perdent leur emploi à cause de la diminution du capital. A l'heure actuelle, la dualité peut s'exprimer ainsi: le travailleur existe pour la production et le sujet physique pour la consommation.

Au niveau de la représentation, le salaire est perçu comme un profit tiré du capital, lequel provient de la vente des marchandises et non du travail lui-même. Cette représentation est spontanée, elle porte exclusivement sur les apparences, c'est-à-dire "...le mode d'apparaître des activités humaines dans l'ensemble qu'elles constituent à un moment donné..."⁶⁸. D'une part, on méconnaît ainsi le rapport réel entre le capital (production de la marchandise) et le travail; d'autre part, bien que vivant ce rapport, on n'a pas conscience de la situation réelle du travailleur dans le système de production⁶⁹. De ce système découlent les institutions, les notions juridiques, les idéologies, les représentations de ces rapports, par conséquent illusoire⁷⁰ puisque apparentes. Ainsi non

68. Henri LEFEBVRE, Sociologie de Marx, Op. Cit., p. 56.

69. Maurice GODELIER, "Le Marxisme dans les sciences humaines", Raison présente, No 37, 1976, p. 71.

70. Maurice GODELIER, Op. Cit., p. 71.

seulement les individus font erreurs, mais encore sont induits en erreur. Leur comportements vis-à-vis du travail passent

"par des formes qui correspondent à la vision et aux intérêts de la classe dominante et où ils jouent le jeu patronal, ne le reconnaissant pas comme tel, mais comme un élément normal de la "situation" donnée..."⁷¹.

Pour expliquer cette situation, Maurice Godelier associe la conscience spontanée aux représentations fantastiques du réel; il les explique en reprenant Marx, par le fétichisme de la marchandise.

"Il faut encore comprendre comment l'analyse du fétichisme de la marchandise nous fournit le moyen de comprendre tout fantasme, toute représentation fantastique du réel, c'est-à-dire en fait toute ignorance du réel qui s'ignore comme telle, c'est-à-dire toute l'idéologie"⁷².

Le fétichisme de la marchandise comme le fétichisme de l'argent, lequel représente "la forme la plus abstraite"⁷³ de la marchandise engendre spontanément dans la conscience des individus, une représentation fantastique, illusoire. La valeur d'une marchandise (d'une robe) implique un rapport entre les individus. Mais ce rapport n'est pas perceptible, et reste en dehors de la conscience. On conçoit alors la

71. Alain TOURAINE, Production de la société, Paris, Ed. Seuil, 1973, p. 201.

72. Maurice GODELIER, Maurice CAVEING, "Marxisme. Anthropologie et Religion", Raison présente, No 18, 1971, p. 54.

73. André VACHET, "La dialectique de l'individu et de la collectivité dans la pensée de Marx", Revue <<Philosophiques>>, Vol. II, 1975, p. 50.

marchandise comme possédant une valeur en soi, on ignore ou on oublie que la marchandise représente du travail social. Résultat, on pense à la valeur de la marchandise comme à une caractéristique de celle-ci, se présentant sous cette forme dans notre conscience. Ce contenu dans la conscience est donc reçu, il est une conséquence des rapports sociaux. On pourrait qualifier de fantastique la représentation qui en émane dans le sens que la valeur, l'argent sont dotés d'un pouvoir, d'une efficacité et même d'une causalité identique à celle des hommes sur les choses⁷⁴. Le pouvoir attribué à l'argent et le fantastique essor de la marchandise assurent le développement fulgurant de la consommation, et de la production en général.

Réaliser la provenance de la valorisation générale et dominante de la marchandise et de l'argent permet de comprendre pourquoi les individus dans notre société projettent sur les choses (l'argent) des qualités humaines et pourquoi en même temps, ils "chosifient" les humains, ils les abaissent au rang des choses⁷⁵. Ce processus (la "chosification" des humains) identifié comme la réification, constitue avec le fétichisme de la marchandise (choses représentées comme des personnes) un élément

74. Maurice GODELIER, Maurice CAVEING, Op. Cit., p. 55.

75. Idem,

essentiel de l'aliénation. Ainsi ces mécanismes se reflètent dans la conscience. Et ceci est fondamental, car le fétichisme "n'est pas la conscience qui s'aliénerait elle-même dans ses représentations. C'est la réalité qui l'aliène dans sa représentation"⁷⁶. Le fondement de l'aliénation n'est donc pas dans la conscience du sujet, mais bien dans les rapports entre les individus. Ces rapports "ne peuvent s'exprimer de façon adéquate dans une conscience spontanée"⁷⁷.

On doit réaliser l'existence d'un lien étroit entre les représentations spontanées, la conscience (spontanée) et les fantasmes. L'apparence, l'immédiateté de la réalité, la méconnaissance ou l'inconscience favorisent l'apparition des fantasmes. Et leur présence nuit à une appréhension d'un réel pas toujours évident. La connaissance s'avère donc nécessaire à la compréhension de la logique interne de la réalité sociale. Mais elle ne peut abolir les représentations spontanées émanant de cette réalité. Cependant, elle va inhiber l'influence des apparences trompeuses sur la compréhension des processus sociaux et modifier les effets sur la conduite des individus⁷⁸.

76. Ibid, p. 54.

77. Ibid, p. 55.

78. Maurice GODELIER, Op. Cit., p. 71.

Si la connaissance détermine, en partie, la capacité de l'individu de pénétrer au-delà du sensible, elle ne suffit pas à éliminer le conditionnement social, ni pour compenser, ou encore développer la conscience. L'état de conscience constitue le résultat, à un moment donné, de l'interaction de l'activité de l'individu dans un milieu donné. Etre conscient n'exclut, ni le conditionnement social ni l'abolition des idées reçues, mais au contraire une pénétration critique des représentations collectives, de la tradition, conjointement en relation avec la pratique de l'individu et la réalité sociale. Mais n'anticipons pas et reprenons l'étude de l'influence sociale sur les représentations.

La société, par le biais du conditionnement, "apprend" aux gens, dès la petite enfance, à agir selon les normes, les valeurs, les intérêts du groupe. Non seulement les individus développent un comportement automatique par rapport à un ensemble de situations - c'est-à-dire, un ensemble d'actes et d'attitudes, qui par habitude ont perdu leur représentation significative et sont devenues inconscientes - mais encore ils sont inconscients du rôle appris et joué au sein du groupe. L'habitude écrit Henri Wallon est "un mouvement qui tend à se répéter pour lui-même, indépendamment des circonstances

extérieures ou du système de représentations qui l'avaient d'abord déterminés"⁷⁹. Il en est de même pour les idées. On a tendance à prendre pour acquis, à garder intactes les valeurs ayant peu de points de comparaison - les conditions engendrées par l'organisation sociale étant semblables pour toute une population - les individus se soumettent au système éducationnel, dans toute l'extension du terme. Les idées comme les actes peuvent devenir une sorte de réflexe conditionné par la répétition et la généralisation.

Comme on acquiert une manière de se comporter, on acquiert également une habitude de "penser". Car toute habitude comporte une information qui facilite d'une part l'anticipation et d'autre part la prévision⁸⁰. Tout réflexe conditionné, contient de l'anticipation: le stimulus conditionné entraîne une réponse à condition que la confirmation de l'objet de conditionnement soit toujours présente. En cas de disparition de l'objet, dépendamment des circonstances, et de certains facteurs comme par exemple l'âge, l'expérience des individus, etc, le stimulus

79. Henri WALLON, "La Conscience et la vie subconsciente", in Georges DUMAS, Traité de Psychologie, Vol. 2. Paris, Félix Alcan, 1923, p. 482.

80. Jean PIAGET, Biologie et Connaissance, Paris, Gallimard, (Idées), 1967, p. 270.

conditionné n'aura plus aucun effet (extinction)⁸¹. On retrouve l'influence de l'anticipation à tous les échelons du système cognitif, y compris sur la perception.

Par sa relation avec l'habitude, l'anticipation joue un rôle important: d'une part elle engendre des comportements, des attitudes réflexes qui ne font que perpétuer la consolidation de certains schèmes (réflexes). D'autre part, elle influence l'action de la pensée sur les activités puisqu'elle permet de prévoir les résultats. Par rapport au conditionnement social, cela signifie qu'elle peut favoriser soit une application machinale des règles, soit des réactions formalistes ou encore une sorte de "raisonnement" automatique qui inhibe une prise de conscience de la réalité. Résultat, la compréhension évolue difficilement, les représentations ne correspondent pas à la réalité.

L'anticipation comme la prévision est reliée à l'habitude. Toutes deux interviennent tant au niveau du sensible qu'au niveau de l'intelligible. Cependant la prévision favorise les illusions comme de nombreuses expériences sur la perception l'ont démontré⁸². Elle est par conséquent une cause possible d'illusions favorisant une certaine forme de représentation. La prévision,

81. Ibid, p. 271.

82. Idem,

l'anticipation, l'automatisme et les habitudes sont à la fois des facteurs et des conséquences du conditionnement social. Leurs effets sont irrémédiablement liés aux comportements et à la façon de penser des individus, à leur niveau de conscience.

Des rapports sociaux, dépend le système de valeurs, partie intégrante de l'idéologie. "Ce système de valeurs est formé socialement et est inculqué à l'individu par l'éducation sociale, sous des formes diverses"⁸³.

On comprend mieux comment le conditionnement social issu de cette éducation maintient les individus dans un état "d'habitude", "d'automatisme", d'inconscience collective et individuelle. Piaget souligne que

"Claparède avait déjà remarqué que la prise de conscience se produit à l'occasion d'une désadaptation, car lorsqu'une conduite est bien adaptée et fonctionne sans difficultés il n'y a pas de raison de chercher à analyser consciemment les mécanismes"⁸⁴.

Bien que cette analyse se réfère aux "mécanismes" cognitifs de la prise de conscience en rapport avec la conduite individuelle, néanmoins, on peut également l'appliquer à l'adaptation. Autrement dit, quand tout va bien pour l'individu, quand celui-ci ne se sent pas menacé par une condition, une situation socio-économique, il vit et

83. Adam SCHAFF, Le Marxisme et l'individu, Paris, Armand Colin, 1968, p. 165.

84. Jean PIAGET, "L'inconscient chez Freud et chez Piaget - Inconscient affectif et Inconscient cognitif", Raison présente, No 19, 1971, p. 17.

fonctionne selon un cadre instauré par les structures sociales sans se poser trop de questions. Sa conscience sociale est inhibée par le bien-être, les intérêts personnels.

Il en est tout autrement, lorsque les conditions socio-économiques changent. Lorsque par exemple le gagne-pain est menacé, que la compagne ou le compagnon de travail devient, pour des questions de hiérarchie ou d'ancienneté, un rival, que le pouvoir d'achat diminue, enfin, dans toutes ces conditions où l'individu se sent insécure au sein de la société, le questionnement surgit. Chacun retrouve l'esprit grégaire, de bande, sommeillant en lui, chacun s'interroge sur le fonctionnement de la société, sur les droits acquis, de la "personne", chacun découvre "l'autre", la réalité sociale. L'automatisme est coupé, il y a prise de conscience. D'ailleurs, pour que l'automatisme disparaisse, il suffit par exemple de penser ou d'observer une séquence d'actes pour qu'il y ait retour de la conscience, nécessaire à une nouvelle adaptation de la situation. Il se rétablit alors entre le monde extérieur et nos actes, un raccord, un état de conscience qui avait été aboli⁸⁵. Si l'automatisme pour Henri Wallon se situe au niveau du subconscient, c'est-à-dire que des actes ayant été réfléchis peuvent se répéter

85. Henri WALLON, Op. Cit., idem,



endehors de toute conscience⁸⁶ Piaget le situe plutôt dans l'inconscient cognitif. Le résultat fonctionnel des actes, des pensées automatiques est connu, mais l'individu ne se le représente pas à chaque occasion. Par contre, ce sont les structures et les fonctionnements qui sont ignorés, c'est le mécanisme intime des processus qui dirige la pensée et les actes qui est inconscient⁸⁷. En prendre conscience cela "consiste à faire passer certains éléments d'un plan inférieur inconscient à un plan supérieur conscient"⁸⁸.

Lorsque Piaget parle des mécanismes cognitifs, son analyse ne porte finalement que sur l'organique. "Ce sont ces mécanismes en tant que structures et fonctionnement que nous appellerons globalement l'inconscient cognitif"⁸⁹. Bien que tenant compte du social dans sa "trichotomie"⁹⁰, ici, il n'en tient pas compte. Comment les structures se développeraient-elles sans les stimulations incessantes du milieu? Effectivement le fonctionnement est inconscient, néanmoins son bon fonctionnement dépend d'un ensemble de conditions, dont entre autres la qualité de l'environnement.

86. Ibid, p. 481.

87. Jean PIAGET, L'inconscient...Op. Cit., p. 12-13.

88. Ibid, p. 15.

89. Ibid, p. 14.

90. Piaget conçoit les trois sortes de niveaux: organique, social et mental, comme une "trichotomie" de laquelle résulte, du reste, diverses réductions. Jean PIAGET, Epistémologie des sciences de l'homme, Paris, Gallimard, (Idées), 1970, p. 180.

L'inconscient, la prise de conscience dépassent par leurs structures, les mécanismes organico-psychologiques. Ils procèdent, aussi, des interactions sociales et la connaissance de la réalisation sociale les délimite.

La résistance au changement ressemble beaucoup à un refus plus ou moins conscient, s'exprimant sous plusieurs formes: refus d'écouter, de reconsidérer les éléments en cause, la situation en question, d'améliorer, d'inover. Elle est tantôt émotionnelle, tantôt cognitive et certainement l'une et l'autre également, étant donné la complexité et l'étroite interrelation des éléments en cause. Elle se situe à un niveau inconscient c'est-à-dire que l'individu en cause n'est pas conscient, n'a pas connaissance de la signification de cette réaction. On la retrouve aussi bien chez les groupes professionnels, religieux, politiques et autres, que chez les individus. Son rôle est essentiellement protecteur.

Elle sert à sauvegarder d'une part les intérêts d'un groupe, d'autre part, à protéger les individus contre toute situation aux conséquences inconnues et souvent anxiogènes. Elle est ainsi, souvent synonyme de mécanisme de défense. Pour certains individus, accepter un changement signifie que les valeurs, les idées sont dépassées, leurs connaissances inappropriées ou qu'ils ont été jusqu'à ce jour dans l'erreur. Emotionnellement ils ne peuvent

faire face à une critique ou à une remise en cause, car les contradictions encourrues sont trop anxiogènes, voire insécurisantes. Afin de ne pas souffrir, les individus refusent de voir, d'entendre, de penser. Ils se soumettent aux personnes qui font autorité. Bien que leur refus soit la plupart du temps conscient, les motifs sont inconscients, ils inhibent toute action pouvant engendrer une situation conflictuelle.

En analogie à certaines expériences faites par Piaget au sujet de la prise de conscience chez les enfants, on trouve chez les adultes, le même genre de réactions. Les enfants sont incapables de décrire des mouvements, des actions parfaitement exécutés. Des idées préconçues déforment la reconstitution des actes. Les enfants ne voyent pas comment en réalité ils ont procédé⁹¹. Il y a donc un rapport entre les faits et gestes, la pratique et la prise de conscience, les représentations et les étapes de la connaissance chez les enfants, comme chez les adultes. On retrouve, chez l'enfant comme l'adulte, ce blocage, cette résistance à la base de laquelle il y a toujours un facteur inhibiteur, dû aux représentations, comme Piaget l'a démontré.

Beaucoup d'adultes agissent par habitude, sans réaliser ce qu'implique leurs rapports sociaux, quels

91. Jean PIAGET, L'Inconscient, Op. Cit., p. 15

en sont les fondements, l'impact de l'idéologie sur leur vision du monde, sur leur mode de penser, sur leur conscience. Ils se basent, comme il a été dit plus haut, sur les apparences de la réalité, d'une connaissance, d'un savoir. Les raisonnements se réduisent très souvent à des jugements. Déjà Descartes écrivait "Nous jugeons bien souvent encore que nous n'ayons pas une connaissance bien exacte de ce dont nous jugeons"⁹².

Les idées préconçues, les stéréotypes s'intercalent entre la réalité et la prise de conscience. Ils influencent toute réflexion, ils inhibent même toute tentative pour saisir un élément de cette réalité. Pour la plupart des gens, la pratique, le travail est une chose, les représentations en sont une autre. Les individus font une dichotomie entre le monde idéal d'une part et le monde réel d'autre part. Ils tentent de saisir la réalité à partir de leur vision du monde, de leur conception. Les objets, les actes sont appréhendés isolément, en dehors de l'ensemble des connexions, du mouvement. La conception s'oppose ou plutôt s'impose à la perception, la transformant. Il en résulte une distanciation souvent déformante. C'est la raison pour laquelle ils ont de la difficulté (si ce n'est une incapacité) à suivre le cheminement inverse i.e. décrire,

92. René DESCARTES, cité par Lucien Sève, Une Introduction à la philosophie marxiste, Paris, Ed. Sociales, 1980, p. 51.

expliquer le pourquoi et le comment de leurs agissements. Ils sont confrontés directement avec la réalité, en même temps ils découvrent que leurs idées ne correspondent plus avec leur perception spontanée. Ils se trouvent partagés. Il en résulte: a. qu'ils ne peuvent émotionnellement supporter cette confrontation, ils contournent le problème en déformant leur perception; b. en refusant de voir et d'expliquer cette réalité telle qu'ils la perçoivent, ils ont recours au conçu donné et intériorisé, ils évitent la contradiction en rejetant ou niant leur saisie du réel, ils s'entêtent ou durcissent leur position; c. ils découvrent leur méconnaissance, ils réalisent ou prennent conscience de leurs contradictions et agissent en conséquence, i.e. remettent en question tout leur mode de penser.

Chez l'enfant, la difficulté ou l'incapacité à décrire, à conceptualiser une action, un comportement se rapporte essentiellement à une question de connaissance. Dépendamment de l'âge, l'enfant sait faire des choses ("schèmes sensori-moteurs") mais ne peut les expliquer ("schèmes représentatifs")⁹³. Il faut parfois plusieurs années entre l'activité réussie et son abstraction, temps nécessaire au développement et à la maturation des structures impliquées.

93. Jean PIAGET, L'inconscient... Op. Cit., p. 15.

Ceci nous démontre deux points importants:

1. la connaissance s'acquiert à partir d'une pratique qui permet l'installation dans une première étape des schèmes sensori-moteurs à partir desquels se forment les schèmes représentatifs nécessaires à la conceptualisation. Comme dit Piaget, l'enfant a compris l'essentiel, "mais en action et non pas par la pensée"⁹⁴. Ce phénomène se poursuit chez l'adulte. La plupart des individus agissent sans réaliser, sans comprendre les facteurs, les éléments socio-économiques à la base des activités et des interactions. Est-ce dû à l'influence du conditionnement social, à l'engrenage des habitudes, des automatismes? Le temps nécessaire à l'enfant pour acquérir une structure de pensée, est-il aussi nécessaire à l'adulte pour prendre conscience, pour comprendre? 2. L'activité non réfléchie chez l'enfant, donc inconsciente, relève fondamentalement d'une ignorance relative et respective aux stades du développement. L'enfant n'a pas encore acquis les connaissances nécessaires qui lui permettent de se représenter, de comprendre, d'établir des connexions et finalement de conceptualiser les activités complexes qu'il exerce. Comme le mentionne Paul Guillaume l'enfant vit ses rapports "avant de les connaître"⁹⁵. A un autre niveau,

94. Idem,

95. Paul GUILLAUME, Manuel de psychologie, Paris, PUF, 1969, p. 228.

l'adulte vit aussi ses rapports dont il a une connaissance relative. Il est capable de se représenter ses activités, ses interactions, de les comprendre, d'en tirer des connexions, de conceptualiser et même d'en élaborer des théories. Mais sa connaissance peut être plus ou moins vraie, plus ou moins objective, plus ou moins étendue. Sa connaissance dépend de sa pratique, du milieu social, de son niveau de conscience.

En disant que la connaissance est plus ou moins vraie, plus ou moins objective, on introduit immédiatement un critère de valeurs. Premièrement la connaissance est toujours relative à un mode de penser, à un objet. Mais si cet objet concerne la réalité sociale, "les valeurs qui structurent la conscience" de l'individu "vont y introduire un élément de distorsion"⁹⁶. En même temps, la pensée de l'individu en procédant à une abstraction de la réalité, produit une altération ou une modification inévitable de la réalité. L'objectivité entière dans toute appréhension de la réalité sociale, dans l'analyse de rapports inter-individuels, dans les sciences sociales, est impossible, y compris dans les études empiristes. Car le choix du sujet d'étude, des variables, de la méthode, la façon d'appréhender, ou la conception de certains facteurs, comportent toujours

96. Logique et connaissance, Vol. publié sous la dir. de Jean PIAGET, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1967, p. 996.

un critère de valeurs; tous ces éléments dépendent des représentations de l'individu et du milieu de travail.

"...lorsqu'il s'agit d'analyser la vie sociale, les valeurs qui déterminent la structuration catégoriale des consciences ont encore presque toujours un caractère particulier et par cela même déformant. C'est dire qu'en faire abstraction c'est, ou bien introduire la confusion dans les discussions méthodologiques, ou bien, si celles-ci ont lieu entre chercheurs qui adoptent tous les mêmes positions, faire implicitement de l'idéologie et non de la science positive"⁹⁷.

Deuxièmement, la connaissance fait appel à la vérité, laquelle, comme écrit Henri Lefebvre, surgit mêlée à l'illusion et à l'erreur⁹⁸. Il n'y a pas de connaissance parfaite, de certitude absolue, la vérité est alors partielle. La connaissance comporte de l'illusoire par le fait qu'elle procède de la pratique, de la maîtrise de l'homme sur la nature en une première phase, en une seconde phase, de l'analyse de la vie sociale. Cette appréhension est humaine par conséquent imparfaite. Et entre la pratique et la conscience, il y a le monde des idées, les idéologies.

L'idéologie.

Définir même sommairement l'idéologie n'est pas facile car les définitions, selon les divers courants de

97. Ibid, p. 997.

98. Henri LEFEBVRE, Op. Cit., p. 76.

pensée, sont multiples et souvent contradictoires. Dans son ouvrage Idéologies, Joseph Gabel en retient quelques unes. Ainsi pour Karl Jaspers par exemple

"Une idéologie est un complexe d'idées ou de représentations qui passe aux yeux du sujet pour une interprétation du monde ou de sa propre situation, qui lui représente la vérité absolue, mais sous la forme d'une illusion par quoi il se justifie, se dissimule, se dérobe d'une façon ou d'une autre, mais pour son avantage immédiat"⁹⁹.

Une idéologie pour M. Rodinson "... a pour fonction de donner des directives d'action individuelle et collective"¹⁰⁰.

Tandis que K. Mannheim écrit

"Par idéologies, nous entendons ces interprétations de la situation qui ne sont pas le produit d'expériences concrètes, mais une sorte de connaissance dénaturée (distorted) de ces expériences qui servent à masquer la situation réelle et agissent sur l'individu comme une contrainte"¹⁰¹.

Enfin Adam Schaff donne cette définition

"Il s'agit ici des opinions et des attitudes qui déterminent le comportement social des hommes en se fondant sur l'objectif reconnu du développement social ainsi que du système de valeurs à partir duquel s'effectue le choix de cet objectif"¹⁰².

99. Karl JASPERS, cité in Joseph GABEL, Idéologies, Paris, Ed. Anthropos, 1974, p. 34.

100. M. RODINSON, cité in Idem.

101. Karl MANNHEIM, cité in Idem.

102. Adam SCHAFF, Le Marxisme et l'individu, Op. Cit., p. 115.

Jean Baechler pour sa part, "décide d'entendre par l'idéologie les états de conscience liés à l'action politique"¹⁰³.

La multitude de ces définitions, la variation de leur signification permet tout de même de dégager certains éléments communs qui facilitent sa reconnaissance et son identification. Dire qu'elle se situe entre la pratique et la conscience, c'est déjà une première indication. En outre les définitions spécifient qu'elle est effective. En ce qui concerne sa formation, la division du travail, c'est-à-dire la séparation entre le travail manuel et intellectuel, l'intervention des individus (dans l'activité de leurs semblables) par des moyens non-matériels tel le langage, en constituent les éléments fondamentaux. Cette évolution a pour conséquence au niveau psychologique, la médiatisation, le passage du sensible à l'intelligible, du concret à l'abstrait. Les représentations immédiates se complètent de représentations plus élaborées, abstraites. Les représentations d'une activité sociale plus évoluée, pénètrent au sein des rapports sociaux. C'est-à-dire les idées d'un certain nombre d'individus concernant le travail social en général ont

103. Jean BAECHLER, Qu'est-ce que l'idéologie, Paris, Gallimard, (Idées), 1976, p. 21.

un impact sur l'organisation, les fonctions, les rapports sociaux. Cependant la distanciation entre les pratiques et les représentations abstraites engendre des contradictions. Ainsi lorsque l'idéologie se trouve en contact avec les pratiques, les contradictions apparaissent.

Cela signifie deux choses: 1. l'apparition de l'idéologie comme partie constitutive des rapports sociaux; 2. l'intégration de la contradiction à l'intérieur même des dits rapports, car il y a un décalage entre les représentations des idéologies - ces dernières appartiennent au groupe, à la classe possédant le pouvoir - et la réalité sociale qu'elles sont supposées représenter.

A cause de l'organisation sociale, le groupe de personnes qui contrôle le travail et les produits sociaux, se charge aussi, avec la participation des institutions en place, de la formation et de la critique des idées. Autrement dit la façon de considérer l'activité sociale est très influencée par cette activité même et motivée en outre par la préoccupation de conserver les privilèges acquis. De sorte, l'idéologie qui devrait être une appréhension de la réalité, une conscience sociale vraie ne constitue qu'une "idéalisée" des conditions réelles qui justement permettent la primauté économique, sociale et politique..."¹⁰⁴.

104. Henri LEFEBVRE, Sociologie de Marx, Op. Cit., p. 61.

Les représentations ne peuvent alors être que partielles, la totalité de la réalité échappant ainsi à la conscience des individus. De plus les représentations existantes, la tradition, l'histoire influencent, orientent, conditionnent aussi la vision de la réalité sociale¹⁰⁵. Il en résulte donc une idéologie formée en premier lieu par des représentations provenant de l'activité sociale, représentations partiales et en second lieu par un imaginaire individuel ou collectif sublimant les images du passé et projetant les espoirs. Cette idéologie s'impose et se veut pourtant totale, en substituant au réel interprété une proportion d'irréalité¹⁰⁶. Une idéologie peut alors être trompeuse (à cause de la part d'illusions), utopique et comporter des liens avec les mythes, car toute société possède ses mythes.

Ainsi les idéologies tendent vers la généralisation et produisent des systèmes théoriques, juridiques, politiques¹⁰⁷. Produites par les rapports sociaux, les idéologies agissent en retour sur l'activité sociale en imposant les normes, les valeurs, les conduites "les façons de vivre et de se comporter"¹⁰⁸, le sens des pratiques.

105. Ibid, p. 60-62.

106. Ibid, p. 62.

107. Ibid, p. 63.

108. Idem,

Dans ce but, elles utilisent les institutions et se diffusent dans les différents champs d'activités. On les retrouve partout, car tout élément culturel peut diffuser leurs significations. Elles deviennent alors générales et particulières, théoriques et portant sur des implications pratiques, causes et effets bien que parfois ignorant les conséquences dont elles sont l'origine. Nous pouvons préciser ces considérations en les rapportant spécifiquement à quelques champs d'activité de l'idéologie au niveau des rapports entre les individus et les institutions.

Depuis plusieurs décennies, l'école est devenue obligatoire dans nos pays. Un savoir y est enseigné, savoir généralisé et uniformisé c'est-à-dire répondant aux normes idéologiques des pays industrialisés, afin qu'une équivalence scolaire soit possible. Les équivalences permettent d'une part la retransmission des connaissances admises et nécessaires, reconnues par l'élite, et d'autre part, la reproduction de l'idéologie comme le contrôle du développement des idées. Ainsi les Etats s'assurent de la formation commune des individus, de leurs "schèmes de pensée, de perception, d'appréciation et d'action"¹⁰⁹, en même temps que la perpétuation d'une ligne de pensée et de conduite, des normes et des valeurs nécessaires à la

109. Pierre BOURDIEU, Jean-Claude PASSERON, Le sens commun, Paris, Ed. de Minuit, 1970, p. 233.

reproduction de la société et des rapports économiques. Ils se trouvent ainsi à sauvegarder les attributs sociaux de la classe au pouvoir.

Notre éducation (dans toute l'extension du terme) influence notre perception mais tout spécialement notre pensée conceptuelle, car le monde des idées ressort du domaine de l'abstraction. On nous apprend à penser selon des catégories; par l'instruction nous développons en rapport avec ces catégories, des schèmes se trouvant à la base de notre pensée. L'histoire comme l'évolution de la pensée occidentale nous indique que la tendance a été, selon la tradition métaphysique, de stabiliser les catégories et il en est résulté la logique formelle¹¹⁰. Cette tendance domine encore actuellement: toute notre éducation, notre instruction est basée sur ce mode de raisonnement.

Il en résulte un fixité des structures de la pensée rigide voir dogmatique, incapable la plupart du temps de reconsidérer la nature des choses, leurs rapports dans un monde en continuelle transformation et de s'adapter ainsi à d'autres points de vue, à d'autres analyses ou thèses. On ne peut plus discerner, saisir des conceptions autres que la sienne. L'individu acquiert ainsi des représentations

110. TRAN-THONG, Stades et concept de stade de développement de l'enfant dans la psychologie contemporaine, Paris, J. Vrin, 1978, p. 375.

fixes qui influenceront ses jugements futurs et même ses perceptions. C'est ainsi que doivent se former les stéréotypes et préjugés. Ils sont d'autant plus dangereux qu'ils se colportent et deviennent partie intégrante du bagage des individus sans que ces derniers, dans la majorité des cas, en soient conscients. Ainsi ils vont influencer, fausser (ou biaiser) des interactions, des raisonnements, et ils ne sont pas indépendants de l'idéologie en place. Par exemple pour l'idéologie nazie, un "juif" est toujours un "juif"¹¹¹ quelles que soient ses idées politiques, son rôle ou sa formation.

La soi-disant vérité absolue ne coïncide plus avec une appréhension de la réalité mais relève du monde de l'imaginaire. On ne pense plus, on imagine. Cette imagination est d'autant plus agréable, qu'elle masque la réalité, les choses désagréables, ou les choses qu'on ne veut ou encore qu'on ne peut pas voir, entendre, parce qu'elles impliquent une remise en cause de notre travail, de nos interventions, de nos interactions, de ce que nous sommes, de nos incapacités, de nos manques, de notre anxiété, de notre insécurité et de nos compensations.

Dans la recherche du savoir, on utilise les moyens que la société nous donne. D'une part on reprend les

111. Joseph GABEL, Idéologies, Op. Cit., p. 65.

connaissances déjà acquises lesquelles sont représentatives à la fois du niveau de développement et des idéologies encourues. D'autre part, on subit l'influence des institutions en place qui transmettent en même temps l'idéologie d'une façon plus ou moins formelle. Dans le sens que les concepts "semblent aller de soi" ou encore on leur accorde "un statut quasi naturel"¹¹² comme dans les institutions judiciaires, dans certains enseignements, philosophique, médical ou autres.

Ainsi, à partir d'une certaine conceptualisation idéologique on influence et on contrôle le développement des sciences, on favorise également tout un ensemble de pratiques. Nous pensons, entre autres, aux pratiques médicales ou paramédicales, où souvent on applique un acte en soi, à partir d'un point de vue se rapportant à la philosophie ou à l'éthique médicale sans prendre en considération un ensemble de conditions objectives telles, l'âge du patient, son état général, ses espérances de vie, ses désirs, ses réactions psychologiques, ses peurs, son anxiété ou ses angoisses. Finalement, tout en sachant pertinemment que la seule issue pour certains patients est une mort prochaine, on pose quand-même des actes faisant

112. Voir référence au texte de L. Sebag, Ibid, p. 35.

souffrir mais dont le résultat n'apporte ni soulagement, ni amélioration. La science médicale est, à l'occasion, appliquée formellement.

Légalement les individus gardent leurs droits. En pratique, c'est la faculté qui décide, impose, ordonne, ainsi que les professions paramédicales qui en découlent. Le médecin, a de plus en plus de pouvoir social. Sous l'excuse de son devoir, de soigner, sauver la vie, il interprète les lois, les règlements selon sa façon de penser, sa conscience professionnelle et individuelle, toutes deux influencées par l'idéologie dominante et les applique plus ou moins formellement. On maintient, on prolonge la vie contre la volonté du patient qui souffre et demande de laisser agir la nature. On donne, on "sauve" la vie également contre toute logique sans se préoccuper des conséquences socio-économiques, psychologiques à court et long terme, sans tenir compte de l'avis, de la volonté des parents. On prolonge la vie, on crée des handicaps, mais aucune structure n'a été pensée, envisagée pour que ces individus soient intégrés, puissent vivre dans toute l'expression du terme en société et qu'ils ne soient plus considérés comme des accidents ou des cas exceptionnels; comme une population à part. (Etre exclus de la société, par handicap, c'est aussi une autre forme d'aliénation).

Certaines personnes pratiquent la science médicale de façon compétitive vis-à-vis de soi-même et des collègues. Plus le cas est difficile, problématique, plus les pronostics sont négatifs, plus on est fier de vaincre la nature. Finalement on ne pense plus à l'objet réel de la pratique, compris comme une totalité; on pense à soi, on s'approprie l'autre, ou les autres pour réussir, pour se prouver qu'on est, qu'on peut. On se laisse envahir par un sentiment de pouvoir, de puissance. C'est plus une compensation qu'une réalisation de soi. Tout acte individuel devrait être social, c'est-à-dire que l'individu devrait tout en se réalisant, percevoir les intérêts collectifs dans la finalité de ses actes. L'égoïsme, l'individualisme, parce qu'anti-sociaux, engendrent une séparation, une certaine coupure avec le réel.

Les idéologies à l'occasion déforment l'histoire. Elles suivent l'évolution et le développement des pratiques, la domination de la nature par l'homme. Elles l'ont même parfois précédée, dans le sens que les représentations de certains éléments, des phénomènes de la nature, des conditions de vie, prennent un caractère mythique, fabuleux¹¹³. Les hommes compensent par l'imaginaire leur manque de

113. Henri LEFEBVRE, Op. Cit., p. 69.

connaissance. C'est une forme de représentations
illusoires¹¹⁴.

Connaissance et Langage.

La conscience comme la connaissance naissent du sensible, mais pour passer du sensible à l'intelligible, il faut l'intervention du langage, lequel est un médiateur entre la pratique et l'aspect théorique. Le langage, moyen de communication et de transmission des connaissances entre les êtres humains, fait partie de l'activité humaine.

1. D'une part, sa pratique exige l'abstraction des activités, des rapports entre les hommes; d'autre part, sa participation à la pratique sociale réside en premier lieu, à un niveau organisationnel, de planification, ensuite à un niveau théorique. Le langage ne participe jamais à la réalisation pratique des activités¹¹⁵, n'a pas de contact pratique avec l'objet, et n'a pas de ce fait, de contact directe avec le résultat des activités¹¹⁶.

2. Lorsque l'activité des hommes se réduisait à un ensemble d'actes simples, c'est-à-dire que le rapport entre l'acte et le résultat était directe; le rapport entre le sens et la signification l'était aussi. Mais à mesure que les tâches se sont compliquées, qu'elles ont nécessité

114. Idem,

115. Alexis LEONTIEV, Le développement du psychisme, Paris, Ed. Sociales, 1976, p. 106.

116. Ibid, p. 78.

tout en ensemble d'opérations, leurs complexités ont exigé diverses interactions. Les significations se sont multipliées et ont perdu ainsi la relation avec le sens, i.e. le motif." "La signification est le reflet de la réalité, indépendamment du rapport individuel ou personnel de l'homme à celle-ci"¹¹⁷.

3. La coupure entre la signification et le sens équivaut à une séparation entre le motif et le but. Si par exemple, la signification des tâches, du travail, garde son sens général, elle a, par contre, perdu son sens particulier. La parcellisation du travail enlève aux travailleurs le sens des tâches à accomplir. Elle garde, en revanche, tout son sens pour les coordonnateurs, les instigateurs des programmes, i.e. la productivité. Par ce fait, cette dernière devient une valeur.

En résumé, le langage est une source d'illusions à cause de deux facteurs essentiels. 1. L'abstraction ou la conceptualisation comporte une part de subjectivité provenant des opérations mentales. Il en découle des représentations plus ou moins objectives. Le reflet n'est jamais identique à la réalité. 2. Les individus chargés de l'organisation, des théories, des systèmes, des croyances n'ont, la plupart du temps, que l'aspect intellectuel des actes, des conditions, des événements, i.e. l'objet

117. Ibid, p. 88.

de leur travail. Et comme il n'y a pas de langage sans pensée, et réciproquement, pas de pensée sans langage, cette distanciation entre l'aspect pratique et l'aspect théorique se retrouve aussi au niveau de la pensée. Cette étroite interdépendance est non seulement nécessaire, mais encore vitale. La pensée, pour se concrétiser, a besoin du langage et la conceptualisation, n'est possible qu'en ayant les représentations comme support. "En effet, le langage qui influence la manière dont l'esprit reflète la réalité, est lui-même le produit de ce reflet, le produit de la pratique social au sens le plus large de ce mot"¹¹⁸.

Le langage et la pensée contribuent ainsi (à cause de la distanciation, entre l'aspect pratique et l'aspect théorique), à créer des illusions, à donner à la réalité des apparences trompeuses, des interprétations erronées. En outre, la spécialisation des fonctions et des professions, la valorisation d'un ensemble de tâches, de carrières, l'instauration de hiérarchies ainsi que le monde d'apparences et d'idées qui en découlent, contribuent à la division de la société en groupes, en castes, en classes (dépendamment des sociétés). A chaque moment du développement, les conditions historiques engendrent une certaine forme

118. Adam SCHAFF, Langage et Connaissance, Paris, Ed. Anthropos, 1973, p. 171.

de pensée. Et réciproquement, l'idéologie favorise une certaine direction, fixe un choix ou recommande une ligne de conduite estimée nécessaire par les théoriciens. Elle peut aussi, pour protéger les intérêts des membres de son groupe, dénigrer, empêcher toute nouvelle initiative qu'elle prétend dangereuse, néfaste pour l'avenir.

"L'idéologie se rattache donc indissolublement à un système de valeurs dont le choix est déterminé par les intérêts sociaux des hommes et par conséquent, dans une société divisée en classes, elle possède un caractère de classe¹¹⁹.

Les valeurs jouent un rôle fondamental. Elles influencent lorsqu'elles ne dirigent pas, les attitudes des individus. Elles faussent la perception et la conception, elles favorisent les préjugés et grâce à l'éducation, ont des effets à très longs termes sur les individus, parce qu'elles sont, en général, reliées à des phénomènes affectifs. A travers l'éducation, l'individu les interiorise, elles font partie de lui-même, elles sont rattachées à son identité. Elles ont été intégrées comme un absolu, il est très difficile d'en prendre conscience. Les valeurs font donc partie du contenu des idées transmises et acquises d'une génération à une autre, elles deviennent partie intégrante de la conscience des individus, elles découlent des rapports sociaux.

119. Adam SCHAFF, Le Marisme et l'individu, Op. Cit., p. 129.

L'homme est séparé de la nature, du produit de son travail, de ses semblables, offre une pensée obligatoirement aliénée. Cette dernière ne peut que refléter, qu'exprimer son perçu et son conçu qu'à partir du vécu. Autrement dit sa pensée dépend de son état de conscience. Ces deux dimensions sont étroitement interreliées car toutes deux procèdent du sensible. Si la pensée dépend de la conscience, cette dernière, par contre, fait appel à la pensée pour résoudre les problèmes, les conflits ou les contradictions. Pour saisir ces interactions pensée-langage-conscience-connaissance, (l'ordre de ces constituantes n'a pas d'importance) il faut les situer par rapport à la totalité: l'homme et la société.

La distanciation entre l'aspect pratique et l'aspect spirituel, retrouve ici toute sa portée. On peut déjà la situer au niveau de l'apprentissage, lequel dure toute la vie de l'individu. D'une part l'individu apprend, à partir de ses expériences. D'autre part, il apprend en recevant de la société un produit tout fait, l'expérience accumulée à travers les siècles, médiatisée, devenue en un premier temps, représentation et pensée, fixée ensuite par la théorie. En somme, toute la problématique du psychisme humain, être ou paraître, du "normal" et du pathologique, dépend de ce rapport: l'expérience et l'idée, la pratique et la théorie, le réel et l'illusoire, l'être et la conscience.

Une conséquence de la distanciation (entre l'aspect pratique et l'aspect idéal) apparaît sous une autre forme, plus spécifique, plus évoluée, au niveau de la conscience, entre la conscience sociale et la conscience individuelle. La première résulte de toute la pratique sociale tandis que la seconde est spécifique à chaque individu. Toutes deux sont une synthèse dialectique, à la fois, des rapports que les individus ont avec la réalité à un moment donné de l'évolution, à un moment de leur vie, et des représentations qui en résultent. La première est historique, plus complète, plus vraie, plus générale, plus globale. Son contenu objectif, c'est la réalité, la société telle qu'elle existe, la multiplicité des consciences, des individus qui forment cette société, des rapports sociaux tels qu'ils sont. Mais en même temps, elle comporte en elle sa négation, le faux, l'apparence, le spontané, le mythe, le fantastique, i.e. le contenu idéologique ou les représentations globales provenant des structures de l'organisation sociale.

L'homme étant social, sa conscience ne peut être que sociale, c'est-à-dire, contenir toute la pratique sociale au sens large: les modes d'action, de pensée, d'expression, les représentations collectives, les institutions¹²⁰. Cette conscience existe en puissance

120. Norbert GUTERMANN, Henri LEFEBVRE, La Conscience mystifiée, Paris, Le Sycomore, 1979, p. 202.

chez tout individu, elle dépend de l'environnement, du développement, de la sensibilité, de la subjectivité, des états émotionnels, de l'expérience, de la connaissance de chacun. Le langage constitue un élément essentiel à ce développement. Par le langage, l'individu assimile, s'approprie les significations linguistiques, les idées - et comme tout langage a un contenu idéologique - il s'approprie les représentations, la façon de penser de son environnement¹²¹. Dépendamment de son milieu d'origine, sa conscience sociale ou sa compréhension des rapports sociaux diffère. Le degré de conscience varie selon les individus, selon leur vécu. Le milieu joue un rôle très important, il est un agent tantôt inhibant, tantôt motivant la réflexion. Le bien-être la facilité, la jouissance des biens matériels et culturels, favorisent l'inertie d'une part et d'autre part un immobilisme de la pensée. Tandis que la lutte, pour sauvegarder les moyens de subsistance, les frustrations, les déceptions, l'injustice, les difficultés, la révolte stimulent les processus de prise de conscience.

Chaque individu participe à la société, il transmet les expériences passées, maintient la force sociale, transforme et développe les biens et les connaissances

121. Alexis LEONTIEV, Op. Cit., p. 120.

acquises. La conscience sociale appartient à la conscience individuelle i.e. la compréhension "d'un certain secteur de la réalité"¹²². La conscience individuelle, c'est aussi l'apport créateur de chaque individu à la société, apport pouvant prendre plusieurs formes: pratique, scientifique, artistique. Une contribution qui traduit les intérêts, les préoccupations, la compréhension d'un secteur de la réalité, particulier à chacun. Cette participation contient d'une part, des générations passées, "une somme déterminée de connaissance objective du monde, sans laquelle l'homme ne pourrait pas adapter son action au milieu..."¹²³. D'autre part, elle renferme dans son représenté, l'influence du passé et du présent, qui se traduit dans son reproduit, grâce à la médiation du représentant. Autrement dit, toute activité de l'homme est représentative de sa conscience, laquelle comprend un savoir pratique et théorique - marque indélébile de l'évolution génératrice de l'homme - ainsi qu'une part de mythes, d'illusions ou d'erreurs, de fantasmes, tribut phylo- et ontogénétique des rapports de l'homme et de la société. Ainsi toute pratique ou toute création est vraie, sans être tout à fait vraie. Vraie parce qu'elle est le fruit de l'individu, en même temps, elle traduit un représenté, relativement vrai ou faux.

122. Lucien GOLDMANN, Marxisme et sciences humaines, Paris, Gallimard, (idées), 1970, p. 123.

123. Adam SCHAFF, Langage et connaissance, Op. Cit., p. 180.

Fausse représentation ou fausse conscience? Toutes deux sont étroitement interreliées, chacune détermine l'autre selon un rapport dialectique. Suivant une interprétation de Marx, Georges Gurvitch écrit: "Les idéologies...ne sont que les représentations fausses que les hommes se font d'eux-mêmes, se définissent comme des illusions collectives inconscientes, ou même conscientes ou semi-conscientes"¹²⁴. Conformément à une autre interprétation de Marx, la fausse conscience apparaît comme une "vérité partielle", tantôt comme une "déformation parce que la situation sociale permet d'ériger en absolus des jugements particuliers et une vision particulière du monde à partir des positions de la classe dominante"¹²⁵. Pour Joseph Gabel, "la fausse conscience est un état d'esprit diffus; l'idéologie est une cristallisation théorique"¹²⁶. Les idéologies, à nouveau, se situent au sein de la question. Pour différentes raisons, elles sont causes d'illusions. Mais ne contribuent-elles pas à l'aliénation? La fausse conscience n'est-elle pas une conscience aliénée par l'idéologie, une conscience coupée en partie de la réalité par les fausses représentations ou une conscience qui ne peut accéder totalement au réel à cause de l'influence du monde des idées? La fausse

124. Georges GURVITCH, Dialectique et sociologie, Paris, Flammarion, 1962, p. 168.

125. Adam SCHAFF, Histoire et vérité, Op. Cit., p. 184-186.

126. Joseph GABEL, La fausse conscience, Paris, Ed. de Minuit, 1962, p. 19.

conscience serait alors une conscience illusoire (Enttäusserung), un dessaisissement¹²⁷. L'aliénation ainsi, serait engendrée par la pratique et la théorie, par les rapports sociaux et les représentations, par le représenté et le représentant.

A partir d'une certaine maturation, d'un niveau d'inconscience, l'individu participerait, en quelque sorte, à sa propre aliénation (le contraire étant aussi possible, i.e. procéder à une désaliénation). "Qu'est-ce que l'inconscient, sinon une aliénation de la conscience...?"¹²⁸. Le mot inconscient provient du latin "conscientia" = connaissance, et du préfixe "in" = une négation¹²⁹. Inconscient signifie donc, qui n'a pas la connaissance, qui ne sait pas. L'individu, d'une part, ne sait pas vraiment, ne connaît pas réellement sur quelle base est structurée l'organisation sociale et les nombreux effets qui en découlent pour lui et ses semblables. Il ne réalise pas les implications idéologiques sur la pensée et le comportement. D'autre part, il ne se rend pas compte des conflits et des contradictions causés par tout le processus social. Le représenté "moulé", "coloré", marqué par l'ensemble des processus interreliés, se trouve à un stade qualitatif d'auto-aliénation. Toute

127. Antonio DE ABREU FREIRE, La révolution désaliénante, Montréal, Ed. Bellarmin, 1972, p. 127.

128. Henri LEFEBVRE, "Sur l'aliénation", Social Praxis, 3, 1975, p. 75.

129. Norbert SILLAMY, Dictionnaire de psychologie, Vol. I, Paris, Bordas, 1980, p. 602.

nouvelle interaction est vécue à partir d'un ensemble de "schèmes" déjà formés par les rapports aliénés. Ces schèmes alors ont tendance à agir selon un cadre formel, "automatisé", un cadre fermé à de nouvelles connexions.

Le représenté est structuré en catégories étroites, séparé, distancié de sa base, la réalité; il subit les conséquences d'un "entendement abstrait"¹³⁰. Les concepts deviennent des catégories érigées en absolus, des "représentations fixes"¹³¹, imperméables qui deviennent pour la pensée une deuxième nature, aliénée et aliénante, une nature contraignante. Le représentant traduit cet état, il affecte, il influence le reproduit, il agit sur les autres consciences, il les dessaisit, en leur imposant le contenu de son représenté catégorisé. Il émane du représentant comme du reproduit une image illusoire dont les apparences, l'immédiateté, le spontané ont le vernis, le miroitement du réel. Le reproduit dans ces conditions ne peut que confirmer le représenté dans son état. Ce n'est qu'en les pénétrant, en les médiatisant qu'on peut s'apercevoir du faux, du mensonge, du relatif, du superficiel, de cette facette utopique de la vie. La compréhension scientifique doit dépasser, transcender la négation de cette "conscience

130. Lucien SEVE, Une introduction à la philosophie marxiste, Op. Cit., p. 439.

131. Idem.

mystifiée" ou mystifiante, de cette conscience habitée par les illusions.

Les effets sur le reproduit de cette conscience mystifiée ou aliénée sont multiples, ils touchent tous les secteurs de la vie d'un individu, y compris les sentiments. Le rapport affectif n'est plus compris comme un partage de moments heureux ou difficiles, entre les individus possédant des intérêts, des préoccupations, des goûts en commun. La subjectivité subit les effets de l'ensemble des rapports sociaux. A cause de vécu, il est difficile à la conscience affective de différencier le vrai du faux, elle aussi est conditionnée à l'"isolement". A cause des représentations, des schèmes établis, les individus perçoivent, conçoivent difficilement une autre forme d'interaction. Il leur est malaisé de découvrir une relation allant au-delà des apparences, sans se sentir dépossédés. Les "véritables" sentiments ne devraient pas être confondus, avec un besoin impératif de posséder de la part de certains individus. Ce besoin est une compensation, une manifestation de l'aliénation, une manière d'être à travers l'autre. C'est donc, un cheminement continu entre le vrai et le faux que chaque individu doit poursuivre, tant au niveau émotionnel, subjectif, qu'au niveau du connaître, de l'entendement, afin d'exister réellement.

L'on peut maintenant saisir les rapports profonds entre l'aliénation et la culture. En effet, celle-ci, si l'on retient les trois sens définis plus haut¹³², se situe à la fois comme une cause et un agent transmetteur de l'aliénation. Liée à la pratique humaine, elle agit du moment où l'objectif devient subjectif et le subjectif se transmue en objectif. Par l'activité, et marquée par les rapports sociaux, la culture pénètre dans la conscience. Celle-ci, l'intériorise et la projette.

Ainsi la culture se trouve à reproduire non seulement la réalité sociale, mais aussi à la produire. Elle est à la fois expression et création. Autrement dit, l'individu est aliéné par la collectivité à travers les biens (culturels), les valeurs, les idées, les comportements, etc. et réciproquement, il aliène son entourage. Le rapport individu-objet s'insère dans l'interaction dialectique individu-culture-société ou individu-société-culture. (Le rapport étant dialectique, l'ordre des mots peut varier). La culture étant la conséquence du rapport de l'individu avec son environnement à un moment donné dans un espace précis, elle traduit aussi sa compréhension, elle est connaissance. Elle représente la réalité et passe à la

132. (1. l'ensemble des activités, des comportements quotidiens, 2. les activités intellectuelles, 3. l'assimilation des valeurs,)

postérité, comme le symbole d'une époque, grâce à ses œuvres. Par son essence, elle contient l'aliénation et elle la transmet au moyen de son existence.

Conclusion.

Les rapports sociaux constituent les fondements de l'aliénation. Ils synthétisent à la fois les rapports découlant de l'organisation socio-économique, tant au niveau de la production et de l'échange des biens, tant au niveau des institutions. Ils s'insèrent donc dans le cadre de la pratique des individus, de leur activité.

Cette dernière se reflète au niveau des idées, appréhension nécessaire de l'existant, servant à la production et à la reproduction de la réalité sociale. Le langage et la division du travail contribuent à la séparation entre la pratique et la théorie. Le langage a permis aux représentations de prendre formes. La traduction des activités, des rapports entre les individus, a non seulement engendré une division entre l'activité pratique et intellectuelle, mais a octroyé aux idées le pouvoir d'intervenir sur les pratiques. Les individus ont fait des idéologies, un moyen de contrôle. En les rendant autonomes, comme d'ailleurs toute la production sociale, ils ont perdu en même temps, la capacité de contrôler leur propre détermination.

Le travail est le propre de l'individu. Sa fonction essentielle est de procurer les biens nécessaires à la survie. Cependant à cause de l'évolution socio-historique,

le travail est devenu aliéné. Il a cessé d'avoir pour but essentiel la réalisation de l'individu, il tend à n'être plus qu'un moyen de subvenir aux besoins. Comme l'individu se trouve dessaisi du contrôle de son travail, il l'est également du produit du travail. Le produit est étranger à l'individu. Il acquiert une valeur qui le rend autonome et le dépossède d'autant i.e. non seulement l'individu doit se vendre pour acquérir l'objet, mais celui-ci s'impose à l'individu, lui crée des besoins, le conditionne conformément aux exigences et pratiques de la consommation. A cause des conditions sociales, l'individu devient étranger aux autres, se trouve en compétition avec eux. Considéré comme une marchandise, l'individu est dépossédé de soi, de ses qualités d'être humain. Il se trouve dépendant des besoins du marché du travail et réduit à une chose, un instrument de production. Ceci implique que l'individu peut, d'un jour à l'autre, perdre l'exercice de son droit au travail. Il dépend ainsi de la valeur marchande associée à chaque individu, valeur contribuant à séparer les individus. Cette valeur du reste s'insère dans tous les rapports et les transforme, le qualitatif laisse la place au quantitatif, le concret à l'abstrait.

Ainsi les relations inter-humaines se transforment, les individus deviennent de plus en plus isolés. L'individualisme constitue actuellement une caractéristique de la société.

A part l'isolement, l'individu se trouve fragmenté, "émietté". Face à la parcellisation, il est incapable de développer ses potentialités, il ne peut se retrouver dans cette cumulation d'actes qui n'ont pour lui aucun sens. Son travail est forcé, il le fuit dès qu'il en a la possibilité. Fuite physique, comme dans l'abstentéisme, où fuite psychologique, l'individu agit automatiquement sans s'intéresser à sa tâche. Les exigences de la production entraînent non seulement une fragmentation du travail, mais aussi une spécialisation toujours plus poussée, aussi bien dans le secteur professionnel, que dans le domaine scientifique. Conformément à ses intérêts, la société influence l'orientation du développement des sciences. Elle confond les techniques avec la connaissance, elle favorise la forme plutôt que le contenu. Fidèle à ses valeurs, elle contrecarre tous projets quelque peu progressifs, sauf si un programme comporte un potentiel politique favorable. La femme et son rôle aliéné au sein de la société constitue un bon exemple. Jusqu'à présent, la femme a été tolérée et exploitée, mais non acceptée ni reconnue comme participante égale à la pratique sociale.

Ainsi, plusieurs aspects des rapports sociaux ont été abordés. Cette étude peut déjà justifier, selon notre hypothèse principale, que l'aliénation est sociale.

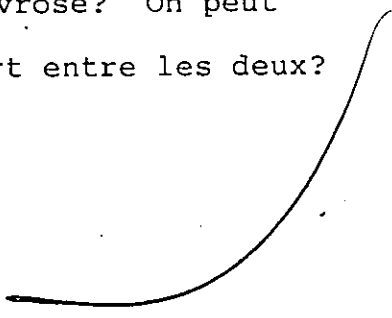
Cependant comme toute existence est appréhendée et se reflète au niveau des représentations, l'aliénation apparaît également dans la conscience des individus. Le rapport aux valeurs et ses conséquences, la dépendance des individus à l'égard des produits sociaux et de leur apparence contribuent à l'émergence des représentations spontanées, fantastiques du réel. Fétichismes de l'argent et de la marchandise contribuent, par leur interférence, à fausser le rapport entre les gens et entre les choses. L'immédiateté nuit à une appréhension de la réalité sociale. Il en résulte une "chosification" des personnes i.e. la réification. Fétichisme et réification traduisent l'aliénation au niveau de la conscience et témoignent en même temps que le fondement de l'aliénation se situe dans les rapports sociaux.

Les fausses représentations, en maintenant la conscience dans un contexte illusoire, en lui donnant pour réalité une "vision" fantastique du monde, l'isolent. Etre et ne pas être. L'individu est, tout en se sentant étranger à son milieu. C'est pourquoi il a tant besoin de compenser. La culture participe à la compensation, en procurant et transmettant à l'individu par le biais des choses, du langage, des biens culturels, les éléments nécessaires aux multiples manifestations. Ces éléments aliénés et aliénant relèvent à la fois du représenté de

l'individu et des représentants collectifs. L'individu compense aussi physiquement ou plus exactement psychosomatiquement comme s'il tentait à travers les différents maux, la douleur, certaines limitations physiques, de libérer son anxiété, de retrouver son être, de se prouver qu'il est réellement, qu'il existe. En somme l'individu aboutit psychologiquement à une impasse, il paraît pour être et il est dans le but de paraître.

Ainsi l'aliénation relève de l'expérience et de l'idée, de l'essence (les rapports sociaux) et de l'existence. Elle est d'abord globale, ensuite particulière en se personnalisant chez l'individu. C'est pourquoi elle doit être saisie dans sa totalité parce que sa "psychologisation" la réduit en un ensemble de moments qui ne peuvent représenter l'existence de l'individu. L'individu n'est pas seulement puissance et impuissance, sens et non-sens, autonomie-hétéronomie, bienveillance-hostilité, etc., il constitue une totalité interagissante avec une autre totalité i.e. la société.

Névrose-aliénation? Aliénation-névrose? On peut se demander maintenant, quel est le rapport entre les deux? Et comment se traduit-il?



Troisième partie

La névrose et l'aliénation: une même origine
et un même contenu social?

Introduction:

Les premières parties de ce travail ont permis de tenter de vérifier notre hypothèse, à savoir, le fondement social de la névrose comme de l'aliénation. Si dans la névrose les émotions, en biaisant la perception du réel, favorisent entre autres l'expression fantastique, par contre dans l'aliénation, les fausses représentations proviennent essentiellement d'un manque de conscience sociale.

Plus spécifiquement, dans la première partie, nous avons tenté de répondre à la question: la névrose est-elle une question d'adaptation ou un produit social? Pour nous, la névrose - un déséquilibre psychologique variable souvent évolutif - se manifeste selon le cas, par des comportements caractérisés, variés et pouvant se combiner. Dès sa naissance, l'enfant est pris en charge par sa famille, laquelle l'éduque. Cette éducation joue un rôle dans la socialisation. L'enfant acquiert ainsi des modes de fonctionnement, des règlements, des normes, tout un système de valorisation, une morale, dont le but est de le rendre responsable de ses actes tout en le maintenant sous le contrôle social.

Le développement des émotions constitue le fondement de toute évolution psychique. Cependant, tant

par leur origine, tant par leurs manifestations, les émotions engendrent chez l'individu tout un ensemble de réactions plus ou moins agréables, embarrassantes, voire conflictuelles. Mais leur émergence dépend du vécu de l'individu, de ses interactions avec le milieu.

Le social, une des trois composantes nécessaires au développement de la personnalité, marque non seulement, la vie de l'individu, mais il constitue également le fondement des motifs réels qui poussent l'individu à agir. Cependant, l'individu n'est pas toujours conscient de ces motifs, ni de sa dépendance envers le système social. Il se trouve alors partagé entre son adhésion aux représentations collectives et ses motifs personnels, entre son sens du devoir et ses désirs, entre son identité et son individualité.

L'équilibre psychique de l'individu ne peut se réduire à une fonction homéostatique, ou à une adaptation (comme chez l'animal par exemple) liée à une programmation génétique pré-déterminée. Dans ce cas, l'adaptation se rapporterait à la maturation de processus héréditaires acquis, il suffirait alors d'assurer les fonctions essentielles comme boire, manger, etc. L'équilibre psychique réside d'une part, dans le rapport de l'individu avec la réalité sociale, d'autre part reflète la capacité de l'individu à supporter émotionnellement les implications

de ce rapport. La névrose est avant tout humaine et donc sociale. Il faut ainsi l'appréhender à l'intérieur de la dualité homme-société.

Cette dualité se trouve aussi à l'origine de l'aliénation, laquelle implique pour la saisir, une approche psychosociologique comme nous avons tenté de le démontrer dans la seconde partie. L'aliénation découle-t-elle d'un état psychologique ou de rapports sociaux? L'état psychologique étant lui-même une conséquence, ne peut se situer à la source de l'aliénation. L'aliénation traduit le mouvement de l'individu vivant en société. Les rapports sociaux sont donc des composants essentiels et originaires de l'aliénation; ils constituent des activités nécessaires à la production des biens sociaux, des représentations, de l'idéologie, de la culture. Ces rapports impliquent les relations dans le travail, dans la production, i.e. les interactions relatives à la pratique des individus.

Les rapports sociaux font partie de la vie de l'homme, de son développement, de sa conscience, de ses problèmes, d'un comportement ou d'un état psychologique reconnu comme normal ou pathologique. Il ressort des pratiques sociales un système de valeurs, un ensemble d'idées influençant la conduite et les représentations des personnes. D'une part, tout en se développant l'individu intériorise l'activité socio-historique, les représentations

collectives, lesquelles peuvent alors lui apparaître comme siennes. A partir de sa propre activité, l'individu acquiert, d'autre part, une expérience, un savoir. Cependant cette activité est aliénée. Elle dessaisit l'individu de ses virtualités, elle le dépossède. Cette dépossession se reflète à travers différentes manifestations. Dessaisi de son activité, l'individu se trouve, à cause de l'organisation et la structure sociales, étranger à la pratique sociale, il ne saisit par les mécanismes sous-tendant le contrôle social. La société ainsi aliène l'individu et ce dernier contribue à la détérioration de la société.

Ainsi, il semble bien que le fondement social lie l'aliénation à la névrose et inversement. Toutefois, on peut s'interroger sur le rapport entre l'aliénation et la névrose. Comment se traduit-il au niveau de fonctionnement de l'individu, de sa conscience, de ses représentations? Comme ce social se trouve intégré dans les processus mentaux, il est à prévoir qu'une certaine identité peut survenir lors de l'analyse des caractères spécifiques, des modifications et des phénomènes communs.

Les psychanalystes Erich Fromm et Karen Horney ont déjà établi, depuis plusieurs années une relation entre l'aliénation et la névrose. Il se sont particulièrement arrêtés sur les divers comportements, besoins, sentiments,

compensations des individus. Leur approche s'identifie à la Nouvelle Psychanalyse. Pour cette dernière, deux concepts fondamentaux sont liés à l'attitude des troubles, le caractère social et l'adaptation dynamique. Karen Horney a constaté une évolution clinique chez les patients; son étude sur les névroses s'est cristallisée sur le caractère (plutôt que sur les symptômes). Sa démarche peut apparaître comme une généralisation ou une simplification, mais en définitive, elle contribue à une approche globale de l'étude des problèmes de l'individu. Sa démarche a certainement eu un impact sur l'évolution d'une nouvelle théorie en psychologie, le "Narcissisme". Ce dernier constate "...la prédominance croissante des troubles du caractère"¹. Cette prédominance "...semble bien signifier qu'il s'est produit un changement fondamental dans l'organisation de la personnalité..."². Les psychologues aujourd'hui nomment caractère "la structure psychologique qui sous-tend la personnalité"³. Leur approche subjective limite obligatoirement l'analyse de l'impact réel de la société sur le psychisme des individus.

En se fixant sur le caractère comme objet d'étude, les psychanalystes veulent expliquer le comportement de

1. Christopher LASCH, Le complexe de Narcisse, Paris, Robert Laffont, 1980, p. 67.

2. Idem.

3. Norbert SILLAMY, Dictionnaire de Psychologie, Vol. I., Paris, Bordas, 1980, p. 188.

l'individu. Mais par là, en fait, ils révèlent leur incapacité à tenir compte de l'évolution socio-historique dans l'appréhension de l'individu et de ses problèmes, ce qu'ils compensent en portant une attention exclusive au structurel comme s'il résumait toute la réalité humaine.

Nous désirons, dans cette dernière partie, montrer, en tenant compte d'un ensemble de phénomènes décrits par les auteurs susmentionnés, d'une part le lien social sous-tendant les différentes manifestations, d'autre part, les éléments communs à l'aliénation et à la névrose, lesquels en même temps les séparent.

L'aliénation et la névrose chez Erich Fromm.

Il existe pour Erich Fromm un lien étroit entre l'aliénation, la transformation de la personnalité et l'évolution du capitalisme. Il explique comment cette évolution a influencé les conditions de vie des individus et leur devenir. Dans ce contexte, l'aliénation se trouve au centre de l'action réciproque des structures socio-économiques et du caractère de l'individu⁴. La définition de l'aliénation comporte essentiellement trois types de relations. 1. La personne aliénée se sent vis-à-vis d'elle-même comme une étrangère. "Elle n'a plus

4. Erich FROMM, Société aliénée et société saine, Paris, Le courrier du Livre, 1956, p. 115.

conscience d'être au centre de son monde personnel et de créer ses actes propres"⁵. 2. Ces derniers et leurs conséquences ne lui appartiennent plus, elle leur est soumise et les adore. 3. Elle est incapable d'établir des contacts réels avec les autres et avec elle-même⁶.

Pour expliquer le phénomène d'aliénation, Fromm d'une part se réfère au schéma de Marx, d'autre part, il fait appel à l'idôlatry, concept tiré de l'Ancien Testament. Les hommes fabriquent de leurs mains des objets auxquels ils confèrent un pouvoir. Les objets perdent leur vraie nature, ils acquièrent une indépendance. Les hommes les adorent et s'inclinent devant eux; "...l'idole représente l'aliénation des forces vives"⁷.

Ce phénomène, à la fois projection et abandon des virtualités, se retrouve dans différentes formes de relations entre les individus. Premièrement, dans certaines relations d'amour: les individus projettent leurs sentiments, leurs pensées, ce qu'ils sont, sur un dieu ou sur un individu. Ils font de l'idole en question, un être supérieur, ils se dépossèdent en sa faveur. Par ce fait même, ils perdent leurs qualités et se retrouvent dépendants des bons vouloirs de la personne "adorée".

5. Ibid, p. 124.

6. Idem.

7. Ibid, p. 125.

Deuxièmement, vis-à-vis de l'Etat: les individus renoncent à une partie de leurs droits en faveur de l'Etat. L'autorité de ce dernier dépend des formes d'organisation sociale. L'Etat peut être plus ou moins totalitaire, mais la démarche de la part des individus est identique. Troisièmement, envers soi-même: les individus atteints "de passions irrationnelles"⁸ se départissent d'une partie d'eux-mêmes et la projettent sur une chose, une idée, un but, tel par exemple le pouvoir ou l'argent. Ils deviennent dépendants de forces extérieures à leur propre volonté. "C'est ainsi que le névrosé est un être aliéné"⁹ écrit Fromm. Il devient étranger à lui-même, il ne peut appréhender les autres tels qu'ils sont réellement, son appréhension étant biaisée par ses pulsions inconscientes¹⁰.

Idôlatrie, renoncement à leurs droits, à leurs potentialités, à leurs sentiments, les individus se dépossèdent, s'aliènent pour un monde créé par eux, monde d'objets, de machines technique, bureaucratique, étatique, dont ils sont devenus les esclaves. Ils sont menés, dominés et étrangers à cet ensemble de forces, de pouvoirs. "L'aliénation est presque totale dans notre société moderne"¹¹. On la retrouve dans toutes les relations, entre les choses ou les institutions, entre les gens ou avec eux-mêmes.

8. Ibid, p. 126.

9. Ibid, p. 127.

10. Idem.

11. Idem.

Elle pénètre jusqu'au sein des individus, elle touche leur moi.

La réalisation des individus dépend de leur réussite sur le marché du travail. Appréciés, les individus éprouvent le sentiment d'exister, "le sentiment de soi"¹². Dans le cas contraire, un sentiment de vide, d'insignifiance les envahit. Les individus se réalisent en fonction des attentes des autres, des exigences et des conditions socio-économiques. Mais considérés comme une marchandise, ils perdent d'une part, le sens de la dignité, caractéristique de tout être humain, d'autre part, le sens de l'identité. "Les choses n'ont pas le sens du moi, et les individus devenus des choses ne peuvent pas l'avoir non plus"¹³.

Les conséquences de l'aliénation se manifestent ainsi sur le plan pratique et psychologique. D'une part les conditions de travail (le manque de contrôle, l'absurdité des tâches, l'automatisme, etc) engendrent l'apathie, l'hostilité, l'ennui. D'autre part, la fuite, l'absentéisme, ou la lutte constituent des comportements courants dans le milieu du travail. Les individus sont incapables de réaliser que leur incombe la responsabilité de leurs actes.

12. Erich FROMM, Escape from Freedom, New-York, Holt, Rinehart & Winston, p. 119.

13. Erich FROMM, Société aliénée et société saine, Op. Cit., p. 143.

Ils se sentent impuissants et isolés. La passivité les gagne. Ils régressent psychiquement¹⁴.

Aliénés de soi, des autres, de leur environnement, les individus tentent d'échapper à la solitude, aux sentiments destructifs et anxiogènes, en se conformant aux modèles culturels. En devenant identiques aux autres, les contradictions entre le moi et l'environnement s'estompent. En même temps, les sentiments d'impuissance et de solitude disparaissent. Mais en devenant un automate, l'individu perd davantage le sens de son moi au profit du "pseudo-self".

Le pseudo-self se constitue de pseudo-pensées, sentiments, volontés et activités. En fait, le contenu de ces pseudo-pensées, sentiments, etc. est extérieur à la personne; il lui a été suggéré. Ce ne sont pas, comme l'écrit Fromm, "ses pensées et sentiments, mais ce sont des éléments aliénés mis dans la tête de l'individu par quelqu'un d'autre"¹⁵. La personne, inconsciemment, a intériorisé ces éléments. De sorte qu'elle est incapable de différencier ses propres pensées, sentiments des pseudo-pensées, sentiments, lesquels représentent en somme un rôle dicté par la société. L'incapacité à différencier, finalement l'être du paraître, le spontané du médiat, est lié, selon Fromm, au problème de l'autorité et de la liberté.

14. Ibid, p. 128.

15. "...are not his thoughts and feelings but are alien elements put into his head by another person", E. Fromm, Escape...Op. Cit., p. 188.

Fromm conçoit la liberté comme un désengagement envers les contraintes, lesquelles empêchent les individus d'agir selon leur gré. Le problème de la liberté est lié à la soumission à l'autorité et à la spontanéité, facteurs résultant de l'individuation. Il faut donc saisir l'interaction de ces éléments, en tant que procès de développement de l'individu¹⁶. La dépendance des individus envers la conformité les inhibe et leur ôte tous désirs. Ils ont adopté un ensemble de représentations autres que les leurs, allant à l'encontre de leur réalisation. Car la liberté s'acquiert par la réalisation des potentialités émotionnelles et intellectuelles, elle s'accomplit par l'activité spontanée. Les individus qui n'atteignent pas cette liberté, perdent leur identité. Ils compensent par une activité compulsive et une plus grande conformité. Ces compensations inhibent l'anxiété latente et ne solutionnent aucunement les conflits.

Avec l'évolution de la société, l'autorité est devenue anonyme, elle traduit l'opinion publique en tant qu'instrument de conformité¹⁷. Fromm différencie l'autorité irrationnelle de l'autorité rationnelle ou objective. Cette dernière implique la compétence des personnes en charge d'une fonction. Ces personnes imposent le respect, inspirent la confiance, sans être autoritaires. Tandis que l'autorité

16. Erich FROMM, Escape... Op. Cit., p. 230.

17. Ibid, p. 253.

irrationnelle est basée sur le pouvoir, lequel impressionne et inspire une crainte révérencielle¹⁸. L'autorité irrationnelle amène les individus à se comporter selon les normes et à s'adapter à leur rôle social. Cependant, ils gardent l'illusion de contrôler leur vie.

Rouage ou partie de la "machine sociale", les individus ainsi pensent, veulent, sentent ce qu'ils doivent penser, vouloir et sentir¹⁹. Le pseudo-soi étouffe le soi réel. Les pensées, les "vrais" sentiments sont réprimés par crainte du ridicule, voire de la honte. L'individu souffre d'un sentiment d'infériorité, Malheureux, malgré les apparences, il cherche à retrouver son autonomie, son individualité. Seulement, il tient à garder aussi sa dignité, laquelle dépend de l'opinion des autres, autrement dit de sa conformité. Situation conflictuelle, menaçante à laquelle il réagit tantôt en fuyant sa ligne de conduite - source de culpabilité - tantôt en se conformant et il annihile sa personnalité.

La dépendance envers l'autorité irrationnelle remonte à l'enfance. L'individu, au cours de son éducation, rencontre l'autorité irrationnelle, laquelle tend

18. Erich FROMM, "Individual and Social Origins of Neurosis", in C. Kluckhohn, H.A. Murray, Personality in Nature, Society and Culture, New-York, Alfred-A-Knopf, 1971, p. 517.

19. Erich FROMM, Escape...Op. Cit., p. 254.

à briser sa volonté, son indépendance et sa spontanéité²⁰. L'enfant se défend et lutte pour la liberté d'être soi-même. Mais la plupart des enfants perdent la lutte jusqu'à un certain point. Et les marques laissées par la défaite contre l'autorité irrationnelle se retrouvent au fond de chaque névrose et constituent les signes les plus courants, présents dans les troubles névrotiques, tels par exemple une difficulté à contrôler son existence, la substitution du soi par le pseudo-soi, la perte de l'autonomie au profit d'une hétéronomie qui engendre un sentiment d'incertitude²¹.

L'interprétation de Fromm du complexe d'Oedipe se rapporte à l'impact de l'autorité face aux activités sexuelles interdites à l'enfant. Les interdictions engendrent la culpabilité, laquelle est exploitée par les parents pour soumettre l'enfant. Ce n'est donc pas le désir sexuel incestueux mais plutôt la défaite contre l'autorité qui constitue le noyau de la névrose. Cependant, tous les individus ne deviennent pas névrosés. Selon Fromm, ce sont les modèles de la civilisation qui protègent les individus du déclenchement de la névrose; toutefois pour certains individus, ces modèles s'avèrent

20. Erich FROMM, Individual and Social Origins of Neurosis, Op. Cit., p. 518.

21. Idem.

insuffisants. Et les compensations habituellement utilisées ne réussissent pas à préserver les individus de la névrose. Ce sont des individus plus affectés par le milieu ambiant. Ils n'ont su acquérir ni la liberté, ni la spontanéité; celles-ci constituant, selon Fromm, les objectifs essentiels que tout individu doit atteindre.

Ainsi l'origine de la névrose se trouve dans la défaite contre l'autorité. Cela signifie pour l'individu la perte partielle de son identité et une incapacité à contrôler entièrement ses besoins, ses désirs, ses volontés. L'autorité représente la société, laquelle aliène l'individu. En donnant son interprétation du complexe d'Oedipe, Fromm nous montre que le contrôle commence dès l'enfance à travers la socialisation. Ce contrôle par la suite prend d'autres formes, et couvre toute l'activité (personnelle et professionnelle) de l'individu. La liberté touche de près à l'aliénation de soi, elle est en somme son antithèse. Atteindre la liberté consiste à se désaliéner, i.e. à agir spontanément. La spontanéité signifie l'autonomie de l'individu, son désengagement vis-à-vis de l'autorité. Pour Fromm, l'étude de l'aliénation s'avère essentielle, la névrose n'étant qu'une conséquence de l'aliénation. L'aliénation apparaît donc comme une condition et une prémisse au

développement de la névrose, i.e. pas de névrose sans aliénation. Ceci implique aussi que la névrose est liée aux rapports sociaux.

Mais la position de Fromm indique surtout une direction car elle a ses limites et ses lacunes. Bien que basant son étude sur les conditions socio-économiques et leurs conséquences pour l'individu, Fromm explique les réactions psychologiques en se limitant aux modèles néo-freudiens. Il base, en outre, son analyse sur un ensemble de concepts entre lesquels il établit une interdépendance. Son approche se veut peut-être dialectique, mais elle ne l'est pas. L'interaction des éléments en cause se réduit à une circulation de termes se définissant les uns par les autres.

Pour Fromm, il semble que les individus peuvent atteindre une véritable autonomie, de "vraies" pensées, de "vrais" sentiments. Comment les individus pourraient-ils développer une "vraie" pensée (ou avoir un "vrai" sentiment)? Qu'est-ce que cela signifie au juste? Toute pensée dépend, entre autres, des connaissances acquises, lesquelles sont relatives à l'évolution sociale. Toute connaissance comporte une part d'idéologies, de la sorte, une pensée ne peut jamais être totalement vraie, ni d'ailleurs totalement fausse. De même, l'individu ne peut prétendre à une autonomie véritable, il est toujours

dépendant de quelque chose ou de quelqu'un. Ses sentiments sont influencés par les valeurs, les représentations de son milieu. D'ailleurs Fromm n'échappe pas à la règle. En mentionnant les "vraies" pensées, il introduit, dans son analyse, un système de valeurs non indépendant d'un bagage culturel. Il projette en quelque sorte, dans sa théorie, son idéal du devenir humain, idéal comportant sa part d'imaginaire et d'erreurs. Incapable de se débarrasser des schèmes psychanalytiques, Fromm glisse de Marx au culturalisme. On en retrouve une forte influence dans son approche comme d'ailleurs dans celle de Karen Horney que l'on peut maintenant résumer.

La névrose et l'aliénation chez Karen Horney.

En effet, il existe pour Karen Horney un rapport entre la culture et le développement de la névrose. Cependant, selon l'auteur, l'analyse psychologique doit se contenter de "donner des informations que sur la structure d'une névrose"²², les informations sur la structure sociale étant réservées au sociologue. Pour K. Horney la névrose est "un trouble d'une relation du moi et des autres"²³. Cette définition inclut des

22. Karen HORNEY, Voies nouvelles en psychanalyse, Paris, Payot, 1976, p. 140.

23. Karen HORNEY, Nervosis and Human Growth, New-York, W.W. Norton, 1950, p. 368.

éléments donnés par l'auteur dans des écrits antérieurs, soit a. les névroses de caractère liées aux troubles, b. la névrose attachée à l'anxiété de base. K. Horney pense qu'il est préférable d'étudier les névroses à partir des perturbations du caractère, étant donné que les symptômes varient ou peuvent être absents. D'ailleurs les symptômes sont des manifestations de la névrose et non des causes.

Karen Horney distingue les névroses de caractère des névroses de situation. Les premières

"résultent d'un processus chronique insidieux qui commence à l'enfance, en règle générale, pour s'attaquer ensuite, avec plus ou moins d'intensité, à des éléments plus ou moins importants de la personnalité" ²⁴.

Tandis que les secondes

"sont constituées, en réponse à des circonstances actuellement conflictuelles, par les réactions névrotiques d'individus dont les relations personnelles ne sont pas perturbées" ²⁵.

Selon les types de névroses, les troubles caractériels d'une part se différencient dans la façon dont ils se manifestent⁹ et se résolvent. D'autre part, leur similitude réside dans le contenu des conflits qui troublent les individus. Ainsi, on retrouve par exemple des conflits semblables chez des névrosés d'âges, de

24. Karen HORNEY, La personnalité névrotique de notre temps, Paris, L'Arche, 1953, p. 23.

25. Ibid, p. 67.

conditions sociales, de goûts et d'intérêts différents, mais par contre, de provenance culturelle identique.

Les névrosés rencontrent, comme les autres individus mais à un degré différent, les problèmes inhérents à notre époque, i.e. liés à "la compétition, la peur de l'échec, la solitude affective et la défiance"²⁶. De même, ils partagent les attitudes caractéristiques aux membres de notre société, concernant "le don et la recherche de l'affection, l'estimation de soi, l'affirmation de soi, l'agression et la sexualité"²⁷. Ces attitudes se particularisent chez les névrosés d'une façon intense. Ils développent par exemple, une dépendance très forte envers l'approbation et l'affection d'autrui. Et lorsqu'ils n'obtiennent pas l'attention escomptée, ils cachent leur déception sous une belle indifférence.

En somme, cette dépendance reflète une insécurité manifeste, laquelle s'exprime par des sentiments d'infériorité, ou de supériorité, ou encore par des signes valorisés socialement tels: l'argent, la possession d'objets de valeurs, la fréquentation de personnes pour leur notoriété, les voyages etc. Un ensemble d'inhibitions contrecarre d'une part l'expression d'idées, de désirs ou

26. Ibid, p. 26.

27. Ibid, p. 27.

de volontés, et d'autre part, certains actes liés à l'affirmation de soi. Le névrosé montre de la difficulté à prendre des décisions, à s'opposer aux demandes des autres, à faire des projets²⁸. En contre partie, il manifeste une hostilité se traduisant par des demandes exigeantes, des manières autoritaires, du mépris, des usurpations. En général, le névrosé est plus ou moins conscient des attitudes agressives. Cependant l'hostilité ne s'adresse pas toujours aux autres. Certains névrosés retournent l'hostilité contre eux-mêmes, c'est-à-dire, ils pensent que les autres leur en veulent, les menacent. Ils se sentent alors humiliés, trompés, dominés²⁹. Quant aux attitudes liées à la sexualité, elles peuvent se répartir globalement, soit en besoins obsessionnels, soit en inhibitions. Les troubles sont aussi variés que multiples et il n'est pas nécessaire ici de les inventorier.

Le névrosé recherche la perfection dans tout ce qu'il fait, dans ses interactions, dans ses relations. Il se rend responsable, coupable si quoique ce soit nuit à la réussite des objectifs. La perfection dans ce cas est obsessionnelle et compulsive. Comme le remarque K. Horney,

28. Ibid, p. 28.

29. Ibid, p. 29.

"La compulsion à paraître parfait peut avoir des rapports avec tout ce qui est considéré comme valable dans une culture donnée: ordre, propreté, ponctualité, travail, consciencieux, efficacité, réussites intellectuelles ou artistiques, rationalisme, générosité, tolérance, altruisme"³⁰.

Les conflits jouent un rôle important dans les névroses. Ils sont à l'origine "d'états d'anxiété, de dépression, d'indécisions, d'inertie et de détachements"³¹. Selon K. Horney, il est difficile de les détecter, d'une part, parce qu'ils sont, essentiellement inconscients, d'autre part, parce que les individus les nient³². Cependant, ils se manifestent par leurs symptômes incohérents. Ainsi, tout symptôme indique un conflit. Quant aux contradictions, elles signalent non seulement la présence, mais encore la nature des conflits en cause. K. Horney reprend l'idée du conflit de base (traité entre autres par Freud). Le conflit de base se manifeste dans les interactions par des besoins et des attitudes fondamentalement contradictoires³³. Il constitue le noyau des névroses³⁴. Ce conflit date de l'enfance, il est lié à l'anxiété de base.

30. Karen HORNEY, Voies nouvelles en psychanalyse... Op. Cit., p. 177.

31. Karen HORNEY, Our Inner conflicts, New-York, W. Norton, 1945, p. 34.

32. Idem.

33. Ibid, p. 40.

34. Ibid, p. 47.

L'anxiété de base est produite par les relations de l'enfant avec sa famille. Les pratiques éducatives, un manque d'affection, maintiennent l'enfant dans un état de dépendance et inhibent toute hostilité de sa part. Les attitudes de surprotection, d'intimidation, d'indulgence exagérée, d'indifférence influencent le développement de l'enfant. Ce dernier devient insécure, isolé, faible et impuissant devant un monde hostile. Les réactions en se fixant dans une attitude caractérielle, représentent "un terrain propice" au développement de la névrose³⁵.

Cette anxiété de base n'existe pas dans les névroses de situation. Elle a pour conséquence d'ébranler la confiance de soi. Elle contient un conflit en puissance, dans le sens que les individus sont partagés entre le besoin de se fier aux autres et la tendance à se méfier.

K. Horney donne quatre moyens de défense pour se protéger de l'anxiété: l'affection, la soumission, la puissance et la fuite³⁶. On retrouve ces moyens sous forme d'attitudes qui s'intègrent à la personnalité et se manifestent selon trois tendances possibles: vers,

35. Karen HORNEY, La personnalité névrotique... Op. Cit., p. 67.

36. Ibid, p. 72.

contre, loin des gens³⁷. Chez l'adulte, ces trois formes d'attitudes sont complémentaires. Chez le névrosé, une de ces attitudes prédomine. Elle devient sa façon habituelle d'interagir avec les autres et sa manière de concevoir toute nouvelle interaction³⁸. Ce comportement est profondément ancré. Ainsi toute nouvelle expérience est perçue et interprétée à partir d'un apriori émotionnel, lequel produit un ensemble de réactions en chaîne, empêchant la découverte de toute autre relation. Finalement, ce ne sont plus seulement les relations avec les autres qui sont faussées, mais également toute la personnalité. Si pour Freud les névroses résultent "d'un conflit entre les pulsions instinctuelles et les exigences sociales"³⁹, pour K. Horney, la névrose ne se développe que si le conflit engendre de l'anxiété et si seulement, les moyens employés à la protection produisent à leur tour, des réactions défensives contradictoires⁴⁰.

Parmi les tentatives utilisées par le névrosé pour solutionner ses conflits, il en est une qu'il faut retenir. L'individu crée inconsciemment une image de

37. Karen HORNEY, Our Inner conflicts, Op. Cit., p. 42.

38. Ibid, p. 45.

39. Karen HORNEY, La Personnalité névrotique...Op. Cit., p. 75.

40. Idem.

lui-même qui n'est pas représentative de la réalité, c'est-à-dire une image (idéalisée) de ce qu'il croit être ou aimerait être. L'image idéalisée compense le manque de confiance en soi, la vulnérabilité et le sentiment de vide en donnant à l'individu un sentiment de fierté, de supériorité. Loin de motiver un développement, cette image idéalisée bloque toute réalisation et masque à l'individu ses défauts, ses faiblesses, ses limites. Elle fausse les valeurs et les significations. Ainsi, l'amour devient sainteté, l'agressivité se transmue en force, etc.

La comparaison entre le moi-idéalisé et le moi-réel ne peut être que dépréciative pour l'individu. Il associe une image méprisante au moi-réel. Il se diminue, il a honte de lui-même. Il se trouve ainsi partagé entre le moi-idéalisé (formé de deux entités, i.e. la fierté et le mépris) et le moi-réel, ce qui engendre "le conflit central interne de la névrose"⁴¹. Il ressort de cet état contradictoire, trois solutions: 1. l'individu s'identifie entièrement aux exigences du moi idéalisé. Il est insensible aux critiques et inconscient à la division de son moi. Il développe un "penchant" narcissique. 2. Il tente de répondre aux demandes du moi.

41. Karen HORNEY, Nevrosis and Human Growth, Op. Cit., p. 368.

idéalisé. Il devient un perfectionniste. 3. L'individu se rebelle et refuse de se soumettre aux contraintes du moi idéal. Il ne se sent pas responsable à l'égard de quiconque. Il peut devenir fantasque et négatif. En fait, il subit, malgré sa volonté, les pressions du moi-idéalisé. Il rapporte ses exigences sur les personnes de son entourage⁴². Ces attitudes varient, se combinent selon les individus. Le moi-idéalisé ayant pour fonction de nier les conflits, l'individu ne réalise pas ses erreurs; il n'en retire aucune expérience. Il ne cherche qu'à améliorer son image aux dépens du moi-réel. Il accroît ainsi son aliénation. Ainsi la névrose se transforme en aliénation ou peut-être mieux, l'aliénation produit la névrose comme un dérivé.

En effet parallèlement à l'évolution du moi-idéalisé - compromis inconscient des conflits non-résolus - se développe l'aliénation de soi. Les besoins de supériorité, la fierté, nécessaires pour cacher l'anxiété, engendrée par les confrontations journalières avec le monde réel, le mépris responsable d'une hypersensibilité à l'opinion d'autrui, tout cet ensemble devient autonome et exerce des forces contraignantes sur les individus.

42. Karen HORNEY, Our Inner conflicts, Op. Cit., p. 112-113

Ces solutions névrotiques dépossèdent les individus de leur autonomie et de leur spontanéité et les aliènent de leur moi-réel.

L'aliénation chez K. Horney fait donc partie de l'organisation des processus névrotiques. Elle est à la fois cause et effet. L'aliénation de soi favorise la tendance chez la personne névrotique à faire, à désirer, à être non ce qu'elle est, aime, etc., mais à ce qu'elle imagine devoir être, aimer, désirer, etc., selon une représentation, un sentiment ou une valeur idéale. L'idéal, ou le sentiment du devoir, hypertrophié du Beau, du Vrai, du Bien, (séquelle de l'éducation), inhibe les potentialités réelles de l'individu.

L'aliénation et la névrose sont donc interdépendantes. Central dans le développement de la névrose, le moi-idéal joue un rôle déterminant dans le comportement des individus. Il est construit à partir de certains facteurs telle l'anxiété ou la conformité. En somme l'individu a été éduqué, félicité, puni, dévalorisé, par rapport aux valeurs servant de références et souvent de normes. La société, en quelque sorte, enseigne à l'individu comment devenir névrosé⁴³. Il n'est donc pas étonnant, si les réactions voire les déformations (nous

43. d'où l'idée des behavioristes, que la névrose est un comportement appris. Cependant l'apprentissage n'est qu'un élément du problème.

pensons par exemple, aux déformations professionnelles où certaines habitudes peuvent rappeler des actes compulsifs, comme de se laver les mains; se concrétisent sous l'influence de ces valeurs. Ces dernières acquièrent alors un sens pour l'individu, parce que liées à la pratique, elles la justifient. Leur unité peut apparaître comme un absolu, en conformité avec l'idéal.

Bien que d'approche psychanalytique et marquée par le courant culturaliste, l'analyse des névroses de caractère de K. Horney contient implicitement l'influence sociale, présente dans toute évolution et transformation psychique. Cependant, la société, n'est pas conçue comme une opposition à la réalisation de l'individu à son bonheur. L'approche subjective limite K. Horney dans son analyse. Cependant, tel que mentionné dans l'introduction de cette troisième partie, K. Horney, par son analyse des névroses, en portant son attention sur les structures plutôt que sur les symptômes, en décrivant le comportement narcissique comme solution possible du "conflit central interne de la névrose", a certainement contribué au développement de ce nouveau courant qu'est le narcissisme. Ce dernier est à la fois le représenté et le représentant de la société américaine d'aujourd'hui.

Le Narcissisme.

Cette dernière approche, le narcissisme, prend de plus en plus d'ampleur avec l'évolution des conditions sociales. Le narcissisme rend compte aussi bien de l'aliénation que de la névrose. Christopher Lasch dans son ouvrage intitulé "The culture of Narcissism"⁴⁴ le décrit comme "la culture de l'individualisme compétitif"⁴⁵. Pour cet auteur,

"le narcissisme est un concept qui ne nous fournit pas un déterminisme psychologique tout fait, mais une manière de comprendre l'effet psychologique des récents changements sociaux - à condition toutefois de garder à l'esprit non seulement les origines cliniques du narcissisme, mais également l'idée que le normal et le pathologique forment un continuum"⁴⁶.

Les théories sur le narcissisme ont évolué parallèlement aux transformations de la vie sociale, de la famille et des relations interpersonnelles. A partir des bases du narcissisme édifiées par S. Freud, s'est développée la théorie sur le narcissisme pathologique, ou secondaire. Si le narcissisme primaire concerne "l'investissement libidinal du moi"⁴⁷ le narcissisme pathologique se rapporte à "l'incorporation d'images

44. Cet ouvrage est traduit en français sous le titre: Le Complexe de Narcisse.

45. Christopher LASCH, Le Complexe de Narcisse, Paris, Robert Laffont, 1981, p. 10.

46. Ibid, p. 77.

47. Ibid, p. 59.

objectales grandioses comme défense contre l'anxiété et la culpabilité"⁴⁸. Les origines du narcissisme pathologique remontent à l'enfance, à l'époque où l'enfant se différencie de sa mère et de son environnement. Cette différenciation peut être, pour l'enfant, traumatisante.

Il tente alors de recréer la forme de relations antérieurement vécues avec le parent au travers des fantasmes. Les images fantastiques viennent à se confondre "avec les images de son propre moi"⁴⁹.

En tant que phénomène social, le narcissisme semble être une solution pour la plupart des individus. Elle permet d'endurer l'anxiété, l'incertitude et les tensions produites par la société du 20ème siècle. La famille, l'école, les formes d'éducation, d'une part rendent difficile aux enfants l'intériorisation des modèles parentaux et favorisent d'autre part, "la création d'un nouveau type de surmoi" exigeant et punitif "où prédominent les éléments archaïques"⁵⁰. Le moi idéal est associé à un besoin insatiable de réussite et de notoriété. Et la conscience condamne l'individu lorsque celui-ci ne peut atteindre les objectifs reflétés par le moi idéal⁵¹.

48. Idem.

49. Ibid, p. 60.

50. Ibid, p. 243.

51. Ibid, p. 242.

En décrivant les conditions sociales, Lasch tente de montrer leurs implications au niveau psychologique. Ces dernières forment en quelque sorte un syndrome. La dépendance des individus envers leurs semblables pour obtenir l'attention nécessaire à l'estime de soi, l'ennui, le sentiment de vide, l'anxiété, la dépossession, un mécontentement vague, la solitude, le manque de contrôle en l'avenir, constituent les traits essentiels des Américains d'aujourd'hui. Le passé comme le futur ne comptent pas pour les individus. Seul le moment présent importe. L'attention se concentre sur les besoins immédiats, les gratifications, l'assouvissement des désirs. L'égotisme, la déconsidération de l'autorité dans une société - imposant ses règles, ses normes tout en étant en même temps permissive - produisent sur le surmoi non seulement un relâchement auquel on pourrait s'attendre, mais au contraire une tension, une réaction d'austérité. "... En l'absence d'interdictions sociales faisant autorité", le surmoi compense, en tirant "la plus grande part de son énergie psychique des impulsions agressives et destructrices émanant du ça"⁵². Ne pouvant s'identifier à l'autorité, les individus deviennent

52. Ibid, p. 26-27.

partagés entre un surmoi prenant sa source dans des fantasmes infantiles "un surmoi sadique"⁵³ et un surmoi représentant la conscience. La lutte entre les deux entités du surmoi favorisent chez les individus "une forme de concentration sur soi..."⁵⁴. "Le moi se recroqueville vers un état primaire et passif dans lequel le monde n'est ni créé, ni formé"⁵⁵. Le moi régresse vers un moi infantile, narcissique⁵⁶. Quelles conséquences au niveau clinique les changements sociaux et les réactions intrapsychiques apportent-elles?

Plusieurs psychanalystes ont constaté une modification des formes de névroses. Par exemple, les paralysies et les cécités hystériques se font rares. Par contre l'hypocondrie, les somatisations (les maladies psychosomatiques) envahissent les cabinets de consultations des spécialistes.

"Les cliniciens sont constamment confrontés à un nombre croissant de malades n'entrant pas dans les catégories de diagnostics courants", *et qui souffrent* "non de symptômes précis" *mais de* "malaises vagues, mal définis"⁵⁷.

Maintenant les troubles de caractère prévalent sur les névroses à symptômes. Ils reflètent, entre autres, le

53. Ibid, p. 27.

54. Idem.

55. Morris DICKSTEIN cité in Ch. Lasch, Op. Cit., p. 27.

56. Ibid, p. 28.

57. Peter L. GIOVACCHINI, cité in Ch. Lasch p. 66.

narcissisme pathologique comme une expression des problèmes socio-cliniques. Ils se situent souvent à la limite entre la névrose et la psychose.

Ainsi le narcissisme ne constitue pas seulement les conséquences d'un aspect de rapports engendrés par les conditions sociales i.e. l'individualisme, mais encore, une culture des dites conséquences. C'est-à-dire, la reproduction organisée des mécanismes et des structures permet le développement institutionnalisé d'une forme de comportements, de représentations particulières à une tendance sociale. Une culture individuelle, spécifique au 20ème siècle, i.e. une culture du moi, naît au sein de la société américaine. Elle constitue l'aboutissement, pour un ensemble d'auteurs, d'une évolution sociale dont les conséquences produisent sur les individus, un repliement causé par le désespoir. Soucieux de leur bien-être, les individus entretiennent des relations superficielles avec leurs semblables; dominés par le monde des choses, ils sont incapables d'établir des échanges plus profonds. Ils idéalisent leur moi, leurs besoins et leurs fantaisies. Ils se préoccupent essentiellement du paraître. On peut considérer ces réactions comme une forme de fétichisme ou d'idolâtrie. On pourrait ajouter que l'individu lui-même devient idole. Ainsi il jouit, il profite immédiatement

de ses investissements affectifs. Le culte du moi implique une projection d'une partie de lui-même sur des choses, des êtres afin de se les approprier ensuite. Les réactions narcissiques représentent des compensations à la dépossession, au sentiment de vide, produits par l'aliénation. Chez la personne narcissique, la compensation se caractérise par la volonté d'obtenir immédiatement la satisfaction de ses besoins. Elle ne peut être déçue, en choisissant les conditions, la forme et le contenu. Elle a, elle trouve ce qu'elle recherche. Séparé et se méfiant des autres, l'individu croit en soi pour soi-même.

L'analyse de Lasch porte d'une part sur les conditions sociales et les rapports sociaux de la société américaine d'aujourd'hui, d'autre part sur les structures de la personnalité, selon une approche psychanalytique. Pour expliquer les différentes réactions et les comportements narcissiques des individus, Lasch va traiter, par exemple, du moi pré-Oedipien. Il y a en quelque sorte une contradiction entre les deux démarches, entre d'une part, une prise de conscience des implications de l'organisation sociale et de l'idéologie s'y rapportant, et d'autre part, une adhésion à la psychanalyse comme appréhension des conséquences psychologiques des rapports sociaux. Le décalage entre les deux démarches peut-être dû au fait

que Lasch passe d'une approche objective lorsqu'il s'agit d'analyser la situation sociale, à une approche subjective pour étudier le comportement des individus.

Finalement, le narcissisme c'est la traduction psychologique de l'individualisme, ou l'étude de l'individualisme à partir d'une conception psychologique de l'individu et de son milieu social. Et l'individualisme est une conséquence de l'aliénation. Ainsi par l'action de la spécialisation et de l'abstraction, un effet de l'aliénation, en se concrétisant sous un ensemble de réactions et de comportements, se transpose en un mode de comportements, un état et une théorie.

Critique: les insuffisances du néo-freudisme et du narcissisme.

En fait, que ressort-il de ces trois approches différentes mais complémentaires? Car chacune d'elle jette un regard spécifique sur la condition et l'interaction des individus dans la société, ainsi que sur les conséquences qui en découlent. Fromm considère l'aliénation comme "au coeur de la psychopathologie de l'homme moderne"⁵⁸. Horney dans une de ses définitions conçoit les névroses comme "une expression d'un trouble dans les relations humaines"⁵⁹. Et Lasch définit le

58. Erich FROMM, Beyond the chains of illusion, New-York, Pocket Books, 1963, p. 53.

59. Karen HORNEY, Our inner conflicts, Op. Cit., p. 47.

narcissisme comme "...une manière de comprendre l'effet psychologique de récents changements sociaux..."⁶⁰.

Au niveau des comportements, on retrouve, par exemple, chez les trois auteurs, l'observation d'un ensemble de phénomènes, dont les plus courants sont: la dépendance, le manque de contrôle, la conformité, la perte d'identité, de dignité, la solitude où l'isolement, l'hétéronomie, la fuite, l'incertitude, des sentiments d'infériorité, de supériorité, de vide, d'impuissance, de culpabilité, d'ennui, de dépossession, d'anxiété, d'hostilité, et des besoins de sécurité, d'estime, d'affection et de puissance.

En regardant cette liste, on ne peut s'empêcher de constater la similitude des manifestations rattachées aussi bien à l'aliénation, à la névrose qu'au narcissisme. Ces manifestations sont l'évidence d'un problème commun, fondamental, sous-tendant les trois théories: l'homme vivant en société. Il faut, en outre, relever parmi cet ensemble de manifestations énumérées, certains traits concordants aux états psychologiques relevés, entre autres, par M. Seeman, R. Blauner, et A. Levine: l'impuissance (le manque de contrôle), l'isolement,

60. Ch. LASCH, Le complexe de Narcisse, Op. Cit., p. 77.

l'apathie, l'ennui, l'anomie (puisqu'elle inclut la conformité et l'hétéronomie). La concordance des états psychologiques (d'aliénation) avec les traits sus-mentionnés constitue une preuve évidente (et supplémentaire): 1. de l'indivision homme-société, 2. du problème lié à la classification des phénomènes en rapport à une identification étiologique, 3. de la complexité des éléments en cause, de leurs interactions selon un rapport dialectique. 4. enfin, du contenu social créant le lien entre l'aliénation et la névrose. D'ailleurs la présence (du contenu social) explique la concordance des traits constatés dans l'aliénation (les états psychologiques), le narcissisme ou la névrose.

On réalise, toutefois combien il est arbitraire de vouloir cerner un phénomène à partir d'un certain nombre de caractéristiques. Dans le cas présent, il est quasi impossible, à partir de des manifestations, de discerner l'aliénation de la névrose ou du narcissisme. Les symptômes en eux-mêmes ne nous apprennent rien sur les causes spécifiques. Malgré les apparences, il n'est pas question d'établir un rapport d'identité entre l'aliénation, la névrose et le narcissisme. Il faut aller au-delà des signes.

Au niveau de la dynamique, apparaît un élément commun, lié à la structure de la personnalité, aux

représentations et aux interactions de l'individu avec son entourage. Il se trouve ainsi impliqué dans l'étiologie de l'aliénation, de la névrose et du narcissisme. Il s'agit, pour K. Horney et Ch. Lasch, du moi-idéalisé, et du pseudo-self pour Fromm. En somme, ce moi-idéalisé ou ce pseudo-self est un concept qui symbolise les différentes compensations aux sentiments de dépossession, et représente une solution aux contradictions. La différence entre les deux, et c'est une question de nuance, elle réside au niveau du contenu des représentations. Horney et Lasch mettent l'accent sur les signes valorisés par la société, tandis que Fromm, tient plutôt compte de l'idéologie.

Finalement, comme les auteurs basent leur analyse essentiellement sur les comportements des individus, sur les conditions tant sociales que culturelles les provoquant, il y a de fortes analogies entre l'explication de l'aliénation, de la névrose et celle du narcissisme - mis à part l'utilisation de quelques concepts particuliers à chacun des auteurs. La similitude des théories provient essentiellement, nous le répétons, de l'adhésion des auteurs à l'approche psychanalytique. Cette dernière implique un cadre d'analyse spécifique, un ensemble de conceptions pré-déterminées en regard aux structures et aux interactions intra-psychiques. Ce qui restreint les

possibilités d'envisager les problèmes sous un autre angle. Il nous faut donc tenter d'aller plus loin et d'élargir l'analyse tout en tenant compte de l'apport théorique de ces auteurs.

Les points communs entre l'aliénation et la névrose.

Si nous retenons les thèmes du moi-idéalisé et du pseudo-self, tous deux jouant un rôle dans l'aliénation comme dans la névrose, nous sommes ramenés à la dualité du moi et de l'autre (le moi social ou le socius) dont il a déjà été question, à la première partie de ce travail. Le moi social, l'autre est tradition, pensée collective, valeurs, etc; il représente la médiation sociale à l'intérieur du moi⁶¹. Cependant, il ne faut pas le confondre avec la conscience sociale. Le moi n'est qu'en partie conscience.

"Le couple moi-l'autre est le point d'ancrage du couple signifiant-signifié*, le double social, la racine du double mental, le principe du dédoublement interne nécessaire au jeu de la fonction symbolique*" ⁶².

Le rapport à l'intérieur du moi (entre le moi et le socius) repose sur l'influence de facteurs externes - tels par exemple, les valeurs, les règlements, les pressions de l'entourage, la tradition, etc - et internes

61. voir texte, première partie, p. 81.

62. Emile JALLEY, Wallon lecteur de Freud et Piaget, Paris, Ed. Sociales, 1981, p. 282.

comme l'anxiété, le stress ou les impressions subjectives. L'intensité de l'impact de ces facteurs varie dépendamment du passé, des souvenirs, des empreintes laissées par l'éducation, et de la situation, i.e. le vécu et le présent de l'individu. De l'interaction de ces éléments, dépend l'équilibre de nos rapports avec autrui⁶³, tout en tenant compte naturellement des conditions et circonstances extérieures, de l'interaction de l'individu avec son milieu ou, de la réalité globale. La frontière entre le moi et l'autre fluctue. Tout individu dans la vie courante se sent davantage lui-même à certains moments qu'à d'autres. Dépendamment du moment, il peut se sentir envahi par les influences, les volontés extérieures. Il n'a pas l'impression de contrôler son destin, mais au contraire de subir les obligations imposées par ses activités, ses engagements. Son moi, comme dans tous les cas d'aliénation, se sent envahi et dépossédé. Toutefois, le moi n'est pas aliéné, i.e. coupé de l'individu. Et à ce stade, il n'y a pas encore confusion du moi et de l'autre.

Nous avons constaté également dans la première partie, que le rapport entre l'activité de l'individu et la société, entre l'homme et l'univers engendre l'anxiété. Cette dernière produit différentes réactions (physiologiques et psychologiques) dont entre autres certaines manifestations identiques à celles produites par l'aliénation

(tels un sentiment d'étrangeté, de malaise, de gêne, la difficulté à prendre des décisions, etc) ou encore à celles décrites par les auteurs comme relatives à la névrose ou au narcissisme⁶³. Il y a donc un rapport indéniable entre d'une part, l'activité sociale et l'anxiété, d'autre part, entre les conséquences de l'activité sociale sur les représentations du socius, et le moi.

Les représentations au niveau du moi relèvent à la fois de la conscience individuelle et de la conscience de soi. On peut être conscient d'une situation sans être concerné, par contre, la même situation peut devenir traumatisante (ou enthousiasmante) pour l'individu lorsqu'elle touche à sa réalisation, à ses sentiments, à ses désirs et à son individualité. De même, l'effet de l'aliénation par exemple, se passe à deux niveaux: au niveau de la conscience individuelle et de la conscience de soi. Les rapports sociaux et leurs conséquences conduisent à la dépossession de l'individu, c'est-à-dire à l'exclusion de sa participation en tant qu'individualité aux processus sociaux. Autrement dit l'individu se sent de moins en moins concerné d'où les multiples

63. voir texte, première partie, p. 138.

compensations, tentatives d'identification aux valeurs, ou intérêts sociaux, par projection. Il ressort de l'examen de ces différents rapports du moi (i.e. le moi et les rapports sociaux, et le moi et la conscience individuelle) une compréhension (à ce niveau) d'une relation entre l'aliénation, le narcissisme et la névrose.

Il nous est même maintenant possible de saisir un nouveau lien entre l'aliénation et le narcissisme. D'une part, le narcissisme fait bien suite à l'aliénation. D'autre part, non seulement, il en est une conséquence mais aussi, une réaction. Dépossédé, l'individu développe et hypertrophie son moi en utilisant tous les moyens que la société lui offre. Il réagit "égoïstement", il s'approprie les choses, les gens, le monde. Il se joue des règles, des usages, il tire avantage des prescriptions. Il devient sa propre et principale source d'intérêts. Chez la personne narcissique, l'équilibre à l'intérieur du moi est débalancé. Une sorte de distanciation se produit à l'intérieur du moi. Ce n'est plus la totalité du moi consciente (la conscience de soi) mais essentiellement le moi agissant, le moi individuel aux dépens du socius. Cette scission inconsciente permet à l'imaginaire de se développer et de se substituer à une réflexion exacte de la réalité.

Tandis que chez le névrosé, tantôt c'est le moi qui domine, tantôt, il s'efface devant l'autre. L'anxiété suit ce mouvement s'attachant davantage à l'une des composantes de la dualité. A la dépossession, à l'humiliation, le moi réagit globalement de deux manières différentes mais pouvant être complémentaires: d'une part l'individu s'identifie, copie, s'annihile, s'efface devant les autres, pour se rendre conforme, pour se fondre en eux. D'autre part, l'individu se renferme sur lui-même.

La conformité constitue à la fois le résultat d'une éducation trop sévère, et une défense contre l'anxiété envahissante (soutenue essentiellement par la culpabilité). Elle découle donc d'une intériorisation excessive de la moralité et des normes, et peut à son tour, engendrer de l'anxiété, i.e. la crainte de décevoir ou de mal faire. De ce fait, son rôle de défense est illusoire et compensatoire. En réalité, elle s'avère une fausse défense. Elle favorise une rigidité se manifestant tant au niveau de la conduite, qu'au niveau de la pensée, d'où cette perte de spontanéité, si souvent décrite dans les manuels. La rigidité, une autre forme de défense, maintient une certaine distance entre l'individu et son entourage. D'ailleurs, les défenses contre

l'anxiété, ou contre un contenu émotionnel exagéré de certaines représentations, sont multiples. Si les réactions ont un but immédiat de défense, i.e. échapper à la perception d'un jugement moral, à l'humiliation, elles sont, en même temps, une forme de participation à la vie sociale, par l'observation des conduites.

On peut s'imaginer combien cette obéissance peut devenir conflictuelle pour l'individu, possédé, par un ensemble de sentiments et de besoins devenant contradictoires par la croyance même aux idéaux sociaux. Certains individus compensent les sentiments associés à l'anxiété, en se soumettant davantage, ou encore, en se dévouant totalement à la cause sociale. Ils nient en quelque sorte leur moi. Autrement dit, ils projettent sur la société, sur l'idéal social, leurs propres besoins, leurs attentes ou leurs désirs. Ils fétichisent les valeurs sociales.

Débordé par les émotions et les sentiments contradictoires, le moi régresse et retrouve certaines réactions spécifiques à l'enfance lors de l'émergence du moi, c'est-à-dire, non plus une variation de la frontière entre le moi et l'autre, mais carrément une indécision. La conscience subit ce rétrécissement entre le moi et l'autre, où le moi devient l'autre et inversement. Ambivalence qui engendre des projections du moi dans les

choses et dans les intentions des personnes. Ce qui explique la grande sensibilité ou susceptibilité du névrosé envers la critique, et vis-à-vis des autres. Ses critères moraux, son jugement, son sens du devoir sont projetés et le névrosé se sent alors jugé par les autres, d'où sa propension à se diminuer. Mais le moi étouffe dans ces conditions. Il réagit alors par des besoins, des sentiments de Beau, de Vrai, de Bien, relatifs aux valeurs culturelles, ou encore, de ce qui est valorisé par la société, c'est-à-dire, les différents fétichismes liés à la marchandise et à l'argent⁶⁴. Autrement dit, le névrosé, comme tout individu utilise, dans ses réactions, le bagage acquis quelque'il soit, i.e. ses processus cognitifs reflètent les idéologies pratiques. Ceci expliquerait la similitude de l'ensemble des phénomènes communs à l'aliénation, au narcissisme et à la névrose discutés plus haut.

Le névrosé, comme l'aliéné, projette par dépossession (ou par manque de connaissance). Et la projection ne peut se réaliser qu'à travers les représentants ou encore les reproduits sociaux. Si une différence réside, elle est produite par la "coloration" relative aux besoins, et aux réactions individuels. Ainsi le

64. voir texte, deuxième partie, p. 199-203.

- névrosé semble aussi un être aliéné? Mais avant d'aboutir à une telle conclusion retournons à l'activité du moi, plus exactement à l'indécision du moi et de l'autre.

Cette dernière occasionnerait aussi des "défauts" perceptifs, caractéristiques au névrosé. En fait les "erreurs" perceptives ne sont-elles pas l'expression de la confusion du moi et de l'autre? Si dans la première partie de ce travail, nous mentionnons que la perception est momentanément inhibée par le contact affectif avec la réalité⁶⁵, ce contact affectif n'est pas indépendant des représentations de l'individu.

"... la perception n'est pas le simple reflet des actions extérieures, mais qu'elle leur impose des structures plus en rapport avec celle de l'organisme et avec les besoins pratiques de l'être qui perçoit qu'avec une représentation littérale et immédiate de l'univers"⁶⁶.

La perception dépend aussi de l'état d'esprit de l'individu. D'ailleurs ce n'est pas spécifique au névrosé. Tout individu, dépendamment des circonstances et des conditions externes et internes, perçoit à certains moments mieux qu'à d'autres. Il aura un palais plus développé, une ouïe plus fine ou encore une perception plus intense des couleurs. Simplement chez le névrosé, ce processus

65. voir texte, première partie, p. 146.

66. Henri WALLON, La vie mentale, Paris, Ed. Sociales, 1982, p. 255.

perceptif est amplifié par un ensemble d'éléments (émotionnels, anxiogènes, etc) interagissants, dont l'état du moi, l'indécision brouille les pistes.

"L'acte perceptif ne fait pas que collecter les impressions, il en règle et en modifie les rapports. Il accepte les ressemblances et les dissemblances"⁶⁷.

Mais l'état du moi chez le névrosé, cette nébuleuse du moi et de l'autre, constitue le reflet d'une autre confusion, celle résidant au niveau de l'intériorité et de l'extériorité de l'individu.

Comme chez l'enfant, il peut y avoir substitution des caractères (intériorité-extériorité). L'individu vient à confondre ce qui est extérieur à sa conscience avec le contenu de ses représentations. D'un côté, la réalité peut être "transformée" par l'anxiété, ou biaisée par les perceptions. Georges Gurvitch écrit dans ce sens:

"Il y a dans toute connaissance perceptive, l'intervention d'un jugement voilé, qui s'intègre à la perception; ce jugement porte sur la véracité de ce qui est perçu"⁶⁸.

D'un autre côté, les projections, les croyances de l'individu contiennent aussi bien des fausses représentations que de l'imaginaire.

67. Idem.

68. Georges GURVITCH, Initiation aux recherches sur la sociologie de la connaissance, Paris, Centre de documentation universitaire, Tournier et Constans, 1948, p. 28.

Procédant du sensible, l'imagination apporte à la conscience une représentation imagée et, grâce à la mémoire, elle peut, lorsque la réalité est absente, faire resurgir les images nécessaires à la formation des idées. Toujours à partir d'une certaine expérience, elle peut créer de nouvelles images, en combinant des éléments du réel en opérations psychiques. La réalité devient mythe et le mythe devient réalité. Il faut saisir cette identification de manière dialectique et non d'une façon formelle, absolue. Les transformations qui se produisent lors du mouvement du réel à l'irréel et réciproquement, ne sont pas identiques. La nature des éléments varie de même que le résultat obtenu après transformation. Il y a autant de nuances que de circonstances, ou, d'états de conscience, lesquels fluctuent en regard du moment vécu, de l'activité et de l'ensemble des composantes formant la totalité de l'individu, i.e. de son passé et de son présent.

Participant à la connaissance, l'imagination intervient aussi dans la méconnaissance; c'est-à-dire qu'à partir d'un connu, elle tente de représenter l'inconnu. Le résultat dépend autant des perceptions de la réalité que des impressions subjectives facilitant dans ce cas, une traduction plus ou moins fantaisiste. Cette vision subjective a peut-être un sens pour l'individu, mais elle

perd en partie sa signification pour tout autre ne partageant pas le même vécu. Ainsi par compensation (de l'inconnu), l'imagination se déchaîne, elle devient fabulation, "incohérence", mythe, idée. Active dans l'appréhension du réel, elle permet aussi une fuite de la réalité. Dans ce cas, elle abolit le temps et l'espace, d'une part en utilisant les souvenirs pour faire resurgir "le passé, individuel ou collectif"⁶⁹. D'autre part, elle construit, à partir des valeurs estimées par la société, des sentiments, des désirs, des craintes ou des frustrations, un présent; elle anticipe un future ou encore, elle va de l'un à l'autre sans qu'il y ait antinomie.

C'est ainsi qu'on associe à la pensée du névrosé, des liens de parenté avec celle de l'enfant et du primitif. Pour des raisons totalement différentes, la croyance sert d'intermédiaire entre le réel et l'imaginaire. La suprématie octroyée à la croyance provient d'une part, de l'influence religieuse, d'autre part de notre mode penser. D'ailleurs on peut se demander si ce dernier ne favorise pas aussi l'inversion de l'intériorité par l'extériorité.

69. Philippe MALRIEU, La construction de l'imaginaire, Bruxelles, Charles Dessart, 1967, p. 151.

Par l'éducation, l'individu intériorise donc les valeurs, l'idéologie, la tradition. En intériorisant ce bagage à la fois pratique et théorique, il s'identifie à la société. Sa conscience se développe en fonction de son contact avec la réalité globale. Son inconscience se manifeste dans la pratique comme dans la théorie. Elle est accusée, on se demande pourquoi, d'être la cause, par ses interventions, de tout un ensemble de comportements répréhensibles. L'inconscience n'apparaît pas, elle est. Elle constitue donc la base, le canevas de la connaissance. C'est sur son tissu que s'élabore les acquisitions, les compréhensions, et c'est de ce tissu que surgit la conscience dépendamment des conditions sociales. Et ce sont ces conditions qui vont déterminer jusqu'à un certain point, l'apparition de la conscience et de sa forme, en interaction avec la pratique, l'activité intellectuelle et le monde des idées. Ce dernier comporte le vrai comme le faux, le mythe comme le fabuleux. Les idées peuvent favoriser le développement de la conscience, comme elles peuvent aussi l'inhiber. Et si, pour une raison ou une autre, l'état de vigilance se relâche, la conscience se laisse envahir par l'illusoire et se coupe partiellement de la réalité (la séparation totale impliquerait une vie dans un monde illusoire où le délire remplace la pensée). Donc, toute intériorisation d'un bagage culturel ne

signifie pas nécessairement pour l'individu, l'équilibre de ses états de pensée, la solution à ses contradictions, une réponse à son questionnement, une progression de son niveau de conscience. Au contraire, elle peut favoriser une inhibition de divers processus intellectuels et engendrer des états conflictuels: contradictions entre le déjà acquis - ensemble de représentations plus ou moins conscientes, comportant un certain degré d'émotion et de valorisation - et le nouveau matériel. Celui-ci peut correspondre à des schèmes déjà construits, mais il peut également être totalement étranger aux processus cognitifs, au mode de penser d'où les réactions d'opposition, de blocage et même d'agressivité. Car ce nouveau matériel (inconnu des schèmes) devient une menace pour l'intégralité du sujet..

Toute l'intériorisation dépend d'un ensemble de facteurs, dont entre autres le niveau de connaissance du sujet, le degré de conscience - sociale et individuelle - de l'état émotionnel et des interférences du passé, tels par exemple les souvenirs. Ces derniers contribuent à la formation de représentations qui ne concordent pas avec le réel. Cependant les images peuvent être prises pour la réalité et elles deviennent alors une source "d'erreurs", de transformations perceptives des conditions et des circonstances dans lesquelles se fait l'intériorisation.

Chez le névrosé les souvenirs et leur coloration affective peuvent être plus tenaces et influencer d'autant le système perceptif. L'intériorisation (comme d'ailleurs les réactions face à un nouveau matériel, à une autre culture, ou socialisation), n'est pas nécessairement consciente, la plupart du temps elle se fait subconsciemment ou inconsciemment, à cause des habitudes, de l'automatisme, des anticipations, des conditionnements. Il y a donc tout un bagage plus ou moins conscient participant à la formation des représentations que l'individu s'approprie. Comme chez l'enfant, ce bagage, une fois intériorisé, semble lui appartenir, ses pensées, ses sentiments semblent partir de lui-même. Cela provient essentiellement de notre mode de penser, lequel, inculqué par l'instruction se rattache à une forme d'idéalisme. Ainsi la pensée, peut paraître comme une manifestation purement individuelle et, de ce fait, masquer la provenance sociale. Il en est de même des rapports réels, qui se présentent à l'individu comme le résultat de sa libre volonté, "bien que celle-ci consiste seulement à maîtriser plus ou moins la contingence de ses relations personnelles dans le cadre nécessaire de rapports sociaux donnés"⁷⁰.

Cette façon de concevoir la réalité est à l'origine de tout un ensemble de contradictions, de confusion et

70. Lucien SEVE, Une introduction à la philosophie marxiste, Paris, Ed. Sociales, 1980, p. 147.

même de projections. En sous-estimant l'apport social du contenu des pensées et des sentiments, en s'appropriant le contenu des intériorisations, en se prenant la source autonome de ses idées, de ses valeurs, de sa critique, de sa révolte⁷¹, l'individu, d'une part se rend totalement responsable de son devenir, de son existence, d'autre part, il fausse dès le départ ~~ses~~ ses relations avec la réalité globale.

On retrouve l'idée de Descartes - "Je pense donc je suis" - qui se poursuit jusque dans l'individualisme et s'épanouit dans le narcissisme. Ainsi, cette conception absolutiste du sujet se retrouve dans les théories d'approche subjective. Ceci explique la préoccupation des auteurs au sujet de l'autonomie de l'individu. Ils la considèrent comme essentielle à sa réalisation. Ces auteurs ne réalisent pas qu'en prenant l'autonomie comme objectif à atteindre pour tout individu, ils créent un problème et même une contradiction. Car l'autonomie, ainsi conçue, ne peut se réaliser à la limite que si l'individu se coupe totalement de la société. Cette conception de l'autonomie du sujet se généralise. L'individu constitue à la fois son point de départ et son

71. Idem.

point d'arrivée. Il traduit ainsi la lutte de chacun envers et contre la société, lutte pour une autonomie finalement illusoire parce que les individus la recherchent "en dehors" de la société. Ils tentent ainsi de se distancer inconsciemment de cette société qui les aliène. Mais en s'éloignant de la société, ils se séparent du substrat même de leur intériorité, ils s'auto-aliènent. L'inconscience règne.

Ainsi notre mode de penser favorise la confusion entre l'intériorité et l'extériorité de l'individu. D'un côté la société aliène, dépossède l'individu, d'une part de ses virtualités. Elle est aussi en partie responsable de son niveau de conscience et de ses illusions. D'un autre côté, l'individu se rend responsable (ou est rendu responsable) de ce qu'il est, ou n'est pas, par rapport à l'idéologie sociale. Il développe alors une névrose.

La pensée du névrosé, elle aussi, a pour base la pensée spontanée formée d'associations entre les perceptions et les sentiments, ou entre les situations vécues et les souvenirs auxquels s'ajoutent des illusions de provenance diverse. La pensée spontanée n'est pas nouvelle pour nous, puisqu'elle joue un rôle important dans l'aliénation. C'est d'ailleurs la pensée originale à tout être humain. Cependant dans la névrose, elle s'accompagne d'aspects mythiques et animistes; l'animisme pouvant s'expliquer par une projection du moi dans les choses.

Ainsi la projection se manifeste sous différentes formes dépendamment de l'âge de l'individu (enfant ou adulte), de son vécu, de son niveau et de son état de conscience. Si, en tant que réaction, l'animisme du névrosé rappelle celui de l'enfant, en revanche le contenu projeté (du moi, du signifiant dans la chose) diffère qualitativement et quantitativement. La projection, qu'elle soit liée au fétichisme comme dans l'aliénation, à l'animisme, aux croyances multiples, à l'idéologie, par conséquent à une identification de l'individu à son milieu, à son groupe, constitue un lien entre l'activité de l'individu et le monde, à travers le rapport signifiant-signifié. Elle apparaît donc lors du rapport du sujet (du moi) au monde. Ainsi le signifié peut être connaissance, et méconnaissance, idée, tradition, mythe.

Les mythes ont été une forme de connaissance (et le sont encore) pour certaines sociétés dites primitives. "Connaître les mythes, c'est apprendre le secret de l'origine des choses"⁷². A travers les mythes, les individus tentent de saisir leur lien avec la réalité, de concilier l'objectif avec le subjectif, de dépasser le sensible. La différence entre les mythes et la connaissance scientifique siège au niveau des techniques, des

72. Mircea ELIADE, Aspects du mythe, Paris, Gallimard, (idées) 1968, p. 25.

pratiques représentatives de l'évolution matérielle et idéologique. La fonction des mythes "est de révéler des modèles, et de fournir ainsi une signification au Monde et à l'existence humaine"⁷³. Pour les "primitifs", le réel et l'imaginaire ne sont pas contradictoires, au contraire, ils se complètent. On passe de l'un à l'autre tout naturellement. Ainsi les mythes, une forme d'histoire, se trouvent à introduire plusieurs significations dans les faits, dans les rapports. Les liaisons entre les phénomènes prennent des significations mystiques, dans le sens "étroitement défini, où mystique se dit de la croyance à des forces, à des influences, à des actions perceptibles aux sens et cependant réelles"⁷⁴. Dans le rapport entre le signifiant et le signifié, les "primitifs" posent une certaine identité⁷⁵, "identité que l'on retrouve dans certaines activités symboliques du civilisé, dans les moments de déséquilibre lorsque les impressions émotives sont associées à des réalités extérieures. D'où le lien établi avec la névrose.

On remarque plusieurs similitudes entre la croyance à la suprématie des mythes de la part des "primitifs" et

73. Ibid, p. 177.

74. Lucien LEVY-BRUHL, Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, Paris, PUF, 1951, p. 30.

75. Philippe MALRIEU, Op. Cit., p. 52.

la croyance du névrosé à la suprématie des représentations collectives, lesquelles comportent aussi le mythe et l'imaginaire (comme par exemple dans l'idéologie, la culture ou la religion). D'ailleurs la religion, quelque soit sa forme, n'est-elle pas une expression de ces imaginations muées en croyances parce qu'elles rencontrent non seulement l'assentiment des individus mais plus encore un besoin général? Il existe également une analogie des réactions mentales du primitif et du névrosé se traduisant sous les formes par exemple, d'une superstition, d'un pouvoir fictif, d'une idée à l'orientation aussi bien centripète que centrifuge, de certains rites dont le but est d'annuler l'apparition d'une hypothétique influence néfaste ou encore de représenter l'intervention d'un personnage réel ou fictif. Mais quels que soient les inhibitions, les simulacres, les actes compulsifs, ceux-ci ont pour fondement les représentations. Ces dernières, dans le cas de la névrose, démontrent une prépondérance subjective. L'anxiété et les représentations collectives les dominent.

Ainsi, il apparaît que le mythe, comme la croyance, un fantasme ou une projection sont à la fois collectifs et individuels. Relevant des représentations collectives, l'idéologie, dans la névrose, devient une croyance. Son influence sur l'autrui (l'autre ou le socius), prédomine

et se traduit par des forces à la fois contraignantes et menaçantes; elle favorise la culpabilité comme l'insécurité et l'infériorité. L'idéologie, de sorte, se trouve liée à la structure du moi, participe à la formation des représentations, entre autres, névrotiques.

L'influence de l'idéologie se particularise dans l'aliénation, par la soumission de l'individu, par le contrôle de sa pratique comme de ses idées, tout en lui imposant les valeurs, les règlements, les normes et en favorisant un état de méconnaissance ou d'inconscience. Par contre dans la névrose, l'idéologie se singularise par son impact sur le sens du devoir, par son image de modèle de ce qui doit être, parce qu'elle confère au névrosé un sens dont il a besoin plus encore que n'importe quel autre individu. En retour, le névrosé lui octroie, inconsciemment un pouvoir, une valeur quasi religieuse, quasi universelle. Cette réaction est favorisée par l'entendement social et s'explique comme suit.

A cause de l'évolution socio-historique, les représentations sont conçues généralement comme à la base de l'histoire, des rapports sociaux. Ces représentations ainsi que les institutions qui les reproduisent semblent douées d'une vie autonome, séparées des rapports sociaux. Il en résulte une conscience inversée, ou une fausse conscience, une conscience séparée, distancée de la

réalité sociale. "Et comme elle est inversée, le monde à l'envers lui paraît à l'endroit: l'idéologie ne porte pas sa critique en elle-même"⁷⁶. On octroie une suprématie aux représentations, parce qu'elles idéalisent les conditions d'existence, les rapports entre les choses et les individus. "L'idéologie est la conscience illusoire des rapports réels, parce que les rapports réels créent les conditions objectives d'une conscience illusoire"⁷⁷.

Aliéné de son travail, du produit de son travail, dans ses besoins et dans ses rapports avec ses semblables et le milieu environnant, ses représentations faussées, sa conscience mystifiée, l'individu s'auto-aliène. L'écart entre la pratique de l'individu et sa conscience augmente. Aux fétichismes de la marchandise et de l'argent succède d'autres fétichismes. Non seulement la valeur d'échange entourant la marchandise, les choses, fausse les rapports entre les individus, mais engendre des conditions qui favorisent un état d'ignorance, d'inconscience par rapport à la réalité sociale, et à son fonctionnement. Les produits culturels et idéologiques sont alors considérés comme étrangers, en ce sens que les individus ne réalisent pas qu'ils en sont les créateurs. Les individus se dessaisissent en faveur d'une

76. Lucien SEVE, Op. Cit., p. 141.

77. Ibid., p. 142.

abstraction, d'une idée. Le "en-soi" apparaît, l'illusoire également. Les conditions favorisent l'éclosion d'un mode de penser tel l'idéalisme.

Plus l'individu s'identifie à l'idéologie, plus il fausse sa conscience de significations illusoires. Donc, par dépossession, l'individu s'identifie à une idée, à une croyance, à des valeurs. Mais par ce fait même, il se nie.

"La morale substitue aux besoins réels des opprimés, à leurs aspirations réelles, des besoins et aspirations fictifs qui résultent de la pression constante exercée par les maîtres"⁷⁸.

En se niant, il perd son intégrité, mouvement d'ailleurs qui ne se fait pas sans engendrer de l'anxiété d'une part, d'autre part, qui entraîne une confusion (de l'intériorité et de l'extériorité) tant au niveau de la conscience individuelle qu'au niveau de la conscience de soi. En se rendant dépendant des représentations collectives, dans une tentative de saisir ce qui se passe, de donner un sens à sa vie, d'inhiber son anxiété, de retrouver son individualité, de fuir un sentiment de malaise mal défini, l'individu développe alors une névrose, dépendamment des traces laissées par son passé, des souvenirs, des associations, des généralisations, des schèmes affectifs inconscients, de sa morale. Ainsi on tente de se réaliser et

78. Henri LEFEBVRE, Sociologie de Marx, Paris, PUF, 1974, p. 75.



s'atteindre dans les représentations collectives et...on s'aliène. Le signifiant se confond avec le signifié ou le signifié devient signifiant. On retrouve l'idée de Karen Horney, l'individu s'aliène en développant ses manifestations névrotiques. Activité contradictoire, déchirement, lutte contre l'oppression, le nihilisme, révolte, soumission à travers la sublimation, constituent autant de réactions contraires, de conflits affligeant le névrosé.

Aliénation-névrose? Ou névrose-aliénation? Cette dernière section peut porter à croire que la névrose est synonyme d'aliénation. Pourtant ce n'est pas le cas. Cependant, tant au niveau de la pensée que des représentations, des différentes réactions ou transformations psychiques, les catégories conçues théoriquement n'existent pas au niveau de nos processus cognitifs. Autrement dit, les catégories n'existent pas par elles-mêmes; elles sont acquises. On ne peut alors s'attendre, à ce que les transformations psychiques, les schèmes fonctionnent conformément à une "programmation", catégorisée aliénation, ou névrose ou autres... Cependant le lien étroit entre l'aliénation et la névrose s'explique par le fondement social. Arrivés à ce niveau de l'analyse, nous déduisons que la névrose succède à l'aliénation, telle que Fromm a

tenté de le démontrer. Les changements qui s'opèrent chez le névrosé au niveau psychique se font à partir d'un mouvement initial, du mouvement de l'individu vivant en société i.e. de l'aliénation. Le lien social explique aussi, d'une part, la ressemblance entre l'aliénation et la névrose de caractère, d'autre part, la progression de cette dernière au détriment des névroses symptomatiques, constatée par plusieurs (entre autres K. Horney, Ch. Lasch, Arnold H. Buss, Pieter C. Kuiper). Les auteurs attribuent ce changement à l'évolution culturelle du 20ème siècle. D'ailleurs la névrose de caractère serait reconnue comme la véritable névrose de la vie moderne⁷⁹.

Ainsi l'étude de l'aliénation s'avère essentielle à une analyse de la névrose. D'ailleurs, l'aliénation et la névrose partagent des phénomènes communs, lesquels à la fois les lient mais aussi les séparent, tel par exemple la projection, ou encore l'anxiété, présente dans la vie de tous les êtres humains, mais qui dans la névrose peut prendre des dimensions tragiques. Elle prend possession de l'individu. L'inconscience des rapports spontanés lorsqu'associée aux illusions, engendre des fétiches, faussant d'une part le rapport entre l'individu et la réalité sociale, d'autre part, la perception d'une "juste"

79. Arnold H. BUSS, Psychopathologie, New-York, John Willey & Sons, Inc., 1968, p. 74.

relation des liens entre les choses et entre les hommes. Le contenu de ces abstractions n'est plus seulement une représentation fantastique du réel (basée sur les apparences des rapports comme dans l'aliénation) mais un reflet de cette représentation, c'est-à-dire un reflet des reflets, ou une abstraction des abstractions. La conscience s'isole dans l'illusoire, le contenu émotionnel motive - une activité dont le but est la projection de sentiments, d'idées confuses pour les justifier - ou, inhibe l'activité cognitive par un sentiment de non-être, d'incapacité.

"C'est donc une certaine orientation de l'activité mentale, une *polarisation* de cette activité par une idée et, plus exactement, par une émotion prévalente qui rend leur perception insuffisante et incomplète, leur comportement inadéquat aux circonstances actuelles"⁸⁰.

Comme rien n'est statique, l'interaction constante individu-société ainsi que l'évolution sociale, entraînent nécessairement, des transformations à tous les niveaux. La névrose ne fait pas exception, elle évolue, régresse et varie en intensité. Son mouvement implique une amplitude dont les symptômes en seraient les signes. L'apparition d'un symptôme plutôt qu'un autre dépend du passé de l'individu, de ses expériences, de la socialisation (une éducation rigide par exemple, une forte dépendance envers

80. Renée DEJEAN, L'Emotion, Paris, Félix Alcan, 1933, p. 21.

les valeurs morales, de la forme d'amour ou d'affectivité des parents peuvent favoriser une névrose obsessionnelle), de la conscience, du taux d'anxiété, des intérêts, des faiblesses et autres. L'anxiété du sujet peut aboutir à une névrose d'anxiété, si l'individu l'associe à soi-même, au désespoir de ne pas être. Une hypersensibilité organique, une hyperprotection durant l'enfance, une prophylaxie, une recherche d'asepsie constante constituent les prémisses à une névrose hystérique, ou à une hypocondrie. Les symptômes peuvent se combiner, telles une compulsion à l'égard de la propreté par exemple, et une phobie des chats ou des souris. Les symptômes n'expliquent pas la névrose, ils sont apparences. Toutefois cette apparence attire l'attention de la personne qui la subit, lui fait prendre conscience de ses tourments, de ses "peurs". Ceux-ci masquent en général le véritable problème, par contre ils cristallisent les différents souffrances accompagnant les sentiments de dépossession, de non appartenance, d'infériorité, d'échec, d'anxiété, etc. Les névroses symptomatiques seraient ainsi une complication de la névrose de caractère.

En allant au-delà des symptômes (névrotiques), des manifestations, et des états d'aliénation, nous avons saisi un rapport entre l'aliénation et la névrose. Ce rapport justifie notre hypothèse: l'aliénation et la névrose sont sociales. Cependant ce rapport soulève un certain nombre de questions.

Il serait intéressant de connaître comment l'aliénation se développe dans des sociétés où le capitalisme a été implanté, dans les pays "socialistes", ou dans les pays du Tiers monde. Au cours de ce travail, nous avons abordé, comme exemple, les transformations se produisant dans les structures familiales (par rapport à la polygamie) à cause de l'industrialisation des villes. Certains chercheurs prétendent, que la névrose surgit dans les villes africaines à la suite de l'industrialisation. Mais avant de parler de névrose, il faut d'abord s'interroger sur l'impact du capitalisme dans les rapports sociaux et dans les valeurs traditionnelles. Quels en sont les effets au niveau psycho-social? L'histoire de ces sociétés révèle des coutumes, des mythes, des valeurs, les modes d'être, d'agir totalement différents; en général les rapports ne sont pas encore complètement transformés par le capital. Dans les sociétés où la religion islamique, par exemple, a beaucoup de pouvoir, où les individus s'identifient à cette croyance, laquelle du reste n'est pas sans lien économique, quelle est son influence sur les représentations? Quelle sorte de représentation résulte de l'interaction entre la pensée religieuse et le mode de penser? Par rapport à l'organisation sociale, au vécu, les individus se sentent-ils dépossédés? Comment se manifeste l'aliénation? Cette question sous-entend

que l'aliénation est universelle. Cette hypothèse pourrait être l'objet d'une thèse. La complexité de ce problème rend son étude impossible étant donné les limites de ce travail. Néanmoins, il nous préoccupe et une étude comparative tenant compte à la fois de l'organisation sociale et des modes de penser, des formes d'appréhension du réel, seraient une contribution à la connaissance, non seulement de l'aliénation, mais aussi des modes de penser en rapport avec les formes de civilisation ou de culture. La pensée idéaliste n'est pas universelle. L'idéologie prend des formes différentes des nôtres, mais divise, déchire les individus comme dans notre société. Nous pensons entre autres, au système de castes en Inde.

Quant à la névrose, elle va dépendre des aliénations, et ses formes ne correspondront pas nécessairement aux nôtres. La phobie peut apparaître sous une forme de mythe, de peur instaurée par le sorcier, être reconnue comme une réaction "normale" voire recommandée par le groupe, parce qu'elle est le signe d'une influence mythique ou parce qu'elle correspond à une légende du pays. Mythe ou réalité? Question existentielle qui préoccupe un bon nombre de chercheurs, mais peut-être, qui ne se pose pas dans d'autres civilisations. Les

questions ne manquent pas. Cependant une telle étude comparative, obligerait à un examen des phénomènes à partir de l'organisation sociale, des conditions de vie, des valeurs de ces sociétés et non à partir des nôtres, comme cela se fait habituellement.

CONCLUSIONS

L'homme vit en société, il est un être social.

Le psychisme humain résulte d'une étroite interaction de l'organisme et du social. Il est lié au niveau d'évolution atteint par l'espèce. Son développement et sa fonction sont à la fois universels et particuliers, phylogénétiques et ontogénétiques. Il dépend donc de l'état organique et des conditions sociales. Si l'on suppose un organisme sain et normal (sans malformations, aberrations génétiques et lésions congénitales) alors il faut envisager les états, les déséquilibres, les troubles comme des manifestations psychologiques qui sont aussi sociales. Il ne peut en être autrement. Ainsi toutes manifestations psychologiques, donc l'aliénation et la névrose, comportent un rapport au social, ce qui confirme notre hypothèse. Bien que différente, l'aliénation et la névrose résultent, du moins en partie, de l'interaction de l'individu et de la société, c'est-à-dire des conditions socio-historiques. C'est ce que nous avons tenté d'illustrer tout au long de cette thèse. Diverses voies qui tiennent tant à l'analyse sociale qu'à l'analyse psychologique nous ont conduit à ce terme dès que nous y sommes engagés avec une optique globale évitant le réductionisme. En particulier nous avons insisté sur les liens des rapports sociaux, de l'idéologie et de la culture avec l'aliénation et la névrose.

Les rapports sociaux fondamentaux à l'existence humaine parce qu'ils représentent l'ensemble des rapports qui s'établissent entre les individus lors de la pratique sociale et par conséquent individuelle, se trouvent ainsi impliqués dans toutes manifestations psychologiques. D'une part, dépendants de l'organisation sociale, ils traduisent sa forme comme ses changements, son développement ou son évolution. D'autre part, ils marquent les pratiques tant matérielles qu'intellectuelles des individus. Par la socialisation (l'éducation, l'instruction etc) ils influencent le développement psychique, ils conditionnent et déterminent un état d'être, une forme de conscience, de pensée et de comportement. Des pratiques, des rapports entre les individus et entre les choses, découlent les représentations, tant collectives, tant individuelles. Ces représentations, à leur tour, traduisent et influencent à la fois, par leurs interactions les rapports des individus avec la réalité sociale. Se situant entre la pratique et la conscience, les représentations collectives, dont l'idéologie, interfèrent dans toute appréhension de la réalité sociale.

Issue de ces rapports, l'idéologie caractérise une certaine compréhension, une façon de voir le monde. Elle véhicule les valeurs de la culture dominante, influence les modes d'agir, de penser et d'être, en instaurant,

par sa participation à l'activité sociale, les normes, les règlements. Généralisée par la pratique sociale, elle s'acquiert à travers les divers apprentissages imposés par toute vie collective. Imprégnée et intégrée au niveau des processus cognitifs, elle est partie constituante du psychisme, elle favorise l'anticipation, elle instaure des habitudes, des automatismes, et elle entraîne des réactions psychologiques. De sorte, elle se trouve liée aux émotions lesquelles facilitent son extension. Elle se confond alors avec les aspirations et apparaît comme une sublimation ou une croyance. Identifiée comme un modèle, on la retrouve dans les projections comme dans les régressions. Elle n'a pas d'histoire et se sert des produits culturels comme moyen de transmission.

Ainsi, la culture qui n'a de sens que comme l'ensemble des produits de l'activité humaine synthétise le caractère social de l'éducation, du langage, de la pensée, des représentations, du comportement, des attitudes, des choses, des diverses acquisitions humaines, de ses manifestations. Elle influence le développement affectif, moteur, intellectuel, moral des individus. Elle inspire la création artistique et artisanale. Selon le contexte social, elle favorise aussi l'expansion des expressions. Participant à la vie de l'homme, elle résume son passé, son présent et son avenir.

Dépendante des rapports sociaux, elle entraîne par sa fonction l'aliénation des individus. En ce sens, les personnes dépossédées du produit de leur activité se trouvent à aliéner leurs semblables de leurs propres produits. Par ce fait même, la culture leur devient étrangère. Son impact sur les vies individuelles dépend d'une part du système de production, des institutions qui en découlent et de la participation des individus à l'évolution sociale. Les valeurs qui en résultent contraignent plus ou moins, permettent ou freinent le développement des individus.

Voilà les trois grandes étapes qui ont permis la justification de notre hypothèse (le fondement social de l'aliénation et de la névrose). Si l'aliénation est générale (voire universelle), elle sert alors de prémisse au déséquilibre et aux troubles. Le névrosé se trouve affecté par la réalité sociale, moins par les événements eux-mêmes que par la perception subjective de son existence. Il s'épuise en tentant d'accéder et de maintenir un rendement, ou d'obtenir un succès correspondant aux valeurs qui déterminent sa conduite. L'anxiété, produite aussi bien par les circonstances que par les fausses représentations, les illusions (i.e. l'obsession de n'avoir pu ou de ne pouvoir contrôler la situation), définit sa conduite, l'inhibe ou la motive. Finalement,

quelque soit la catégorie de la névrose (de caractère, d'anxiété, obsessionnelle, phobique ou hystérique), elle a pour origine le rapport avec la réalité sociale, plus spécifiquement l'impact des représentations collectives.

Tandis que l'individu aliéné base son existence essentiellement sur le paraître. L'automatisme, la routine caractérisent son activité. L'apparent et l'immédiat captent son attention et son imaginaire tout en inhibant en quelque sorte une réflexion qui lui permettrait de découvrir le "véritable" rapport entre les choses et les individus. Dépossédé, il utilise un ensemble de subterfuges afin de réaliser son individualité comme si cette dernière existait en soi, ou plutôt, comme si cette dernière ne dépendait que de lui.

Nous aboutissons à la principale constatation de cette thèse, i.e. que tous comportements, attitudes, conduites, manifestations et autres, ne peuvent être isolés des rapports sociaux. De sorte, toute analyse psychologique doit être ultimement aussi une analyse sociale.

BIBLIOGRAPHIE

- AJURIAGUERRA, De J., Manuel de Psychiatrie de l'enfant, Paris, Masson, 1973.
- ANDREANI, T., Les Conduites émotives, Paris, Presses universitaires de France, 1968.
- ARCHIBALD, K., Les Deux Sexes dans la Fonction Publique, Commission de la Fonction publique du Canada, 1970.
- AUSUBEL, D.P., Ego Development and the Personality Disorders; a developmental approach to psychopathology, New-York, Grune & Stratton, 1960.
- AUSUBEL, D.P., KIRK, D., Ego Psychology and Mental Disorder; a developmental approach to psychopathology, New-York, Grune & Stratton, 1977.
- BAECHLER, J., Qu'est-ce que l'Idéologie, Paris, Gallimard, (Idées) 1976.
- BALANDIER, G., Sens et Puissance, Paris, Presses universitaires de France, 1981.
- BARUK, H., La désorganisation de la Personnalité, Paris, Presses universitaires de France, 1952.
- BARUK, H., Psychiatrie morale expérimentale, individuelle et sociale... Paris, Presses universitaires de France, 1950.
- BARUK, H., Psychoses et Névroses, Paris, Presses universitaires de France, (Que Sais-je?) Paris, 1977.
- BARUK, H., Traité de Psychiatrie, Paris, Masson, 1959.
- BASTIDE, R., Anthropologie appliquée, Paris, Payot, 1971.
- BASTIDE, R., Les Sciences de la Folie, Paris, Mouton, 1972.
- BASTIDE, R., Sociologie des Maladies mentales, Paris, Flammarion, 1965.
- BASTIDE, R., Sociologie et Psychanalyse, Paris, Presses universitaires de France, 1972.
- BASTIEN, C., Dr., Vous ne pouvez plus ignorer la Névrose, Lyon, Ed. Camugli, 1975.

BEALS, A.R., SPINDLER, G., SPINDLER, L., Culture in Process, New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1973.

BENEDICT, R., Echantillons de Civilisations, Paris, Gallimard, 1967.

BENEDICT, R., in KLUCKHOHN, C., MURRAY, H., A., Personality in Nature, Society and Culture, New-York, Alfred-A.-Knopf, 1971.

BERGER, P.L., LUCKMANN, T., The social Construction of Reality, New-York, Anchor Book, Doubleday, 1967.

BERGERET, J., La Dépression, Paris, Payot, 1975.

BERGERET, J., La Personnalité normale et pathologique, Paris, Dunod/Bordas, 1974.

BERGERET, J., et al. Psychologie pathologique, Paris, Masson, 1979.

BIER, C., S.J., ed. Alienation: Plight of Modern Man, New-York, Fordham University Press, 1971.

BLAUNER, R., Alienation and Freedom, Chicago, The University of Chicago Press, 1967.

BOOTH, T., Growing up in Society, London, Methuen, 1975.

BOUDON, R., BOURRICAUD, F., Dictionnaire critique de la Sociologie, Paris, Presses universitaires de France, 1982.

BOURDIEU, P., La distinction, Paris, Editions de Minuit, 1979.

BOURDIEU, P., PASSERON, J.-C., Les Héritiers, Paris, Editions de Minuit, 1964.

BOURGEOIS, Ch., DE ROUX, D., Epistémologie et Marxisme, Paris, Union générale d'Editions 10/18, 1972.

BOWLBY, J., Child Care and the Growth of Love, London, Penguin Books, 1953.

BRESSON, F. et al. De l'Espace corporel à l'Espace écologique, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

- BRESSON, F. et al. Les Processus d'Adaptation, Paris, Presses universitaires de France, 1967.
- BRISSET, C., "Le Culturalisme en Psychiatrie", L'Evolution Psychiatrique, no 3, 1963, p. 369-405.
- BRUN, R., Traité général des Névroses, Paris, Payot, 1956.
- BRUNNER, J. et al. Logique et Perception, "Etudes d'Epistémologie génétique VI". Paris, Presses universitaires de France, 1958.
- BRYCE-LAPORTE, R.S., THOMAS, C.S., Alienation in contemporary Society: a multidisciplinary examination, New-York, Praeger Publishers, 1976.
- BUGARD, P., Stress, Fatigue et Dépression, Paris, Editions Doin, 1974.
- BURDEAU, G., L'Etat, Paris, Seuil, 1970.
- BUSS, A.H., Psychopathology, New-York, John Wiley & Sons, 1968.
- CALVEZ, J.-Y., La Pensée de Karl Marx, Paris, Seuil, 1970.
- CAMERON, N., Personality and Psychopathology: a dynamic approach, Boston, Mifflin, 1963.
- CAMPBELL, A., CONVERSE, P.E., The human Meaning of social Change, New-York, Russel Sage Foundation, 1972.
- CANGUILHEM, G., Le Normal et le Pathologique, Paris, Presses universitaires de France, 1975.
- CARP, E., DELLAERT, R., Images du Monde chez les Malades mentaux et Psychothérapies, Paris, Editions E.S.F., 1976.
- CARUSO, I.A., La Psychanalyse contre la société, Paris, Presses universitaires de France, 1977.
- Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes, Dictionnaire économique et social, Paris, Editions sociales, 1975.
- Centre Royaumont pour une Science de l'Homme, Théories du Langage, Théories de l'Apprentissage, Paris, Seuil, 1979.
- CHEPTOULINE, A., Catégories et lois de la Dialectique, Moscou, Editions du Progrès, 1978.

CHOMBART DE LAUWE, P.-H., Aspirations et Transformations sociales, Paris, Editions Anthropos, 1970.

CHOMBART DE LAUWE, P.-H., Images de la Culture, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1970.

CHOMBART DE LAUWE, P.-H., La Culture et le Pouvoir, Paris, Editions L'Harmattan, 1983.

CHOMBART DE LAUWE, P.-H., "Les Intérêts entre Les Besoins La Double Nécessité", La Pensée, no 180, No spécial, 1975, p. 122-139.

CHOMBART DE LAUWE, P.-H., Pour une Sociologie des Aspirations, Paris Denoël, 1969.

COLEMAN, J.C., Abnormal Psychology and Modern Life, Glenview, Scott, Foresman Company, 1972.

Collectif de Recherche en Sociologie urbaine. Aliénation et Idéologie dans la Vie quotidienne des Montréalais francophones, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973.

CORNU, A., "L'Idée d'aliénation chez Hegel, Feuerbach et Karl Marx", La Pensée, no 17, 1948, p. 65-75.

CURRAN, D., PARTRIDGE, M., STOREY, P., Psychological Medicine; an introduction to Psychiatry, London, Churchill Livingstone, 1972.

DAVISON, G.C., NEALE, J.M., Abnormal Psychology, an experimental clinical approach, New-York, John Wiley & Sons, 1974.

DE ABREU FEIRE, A., La Révolution désaliénante, Tournai, Desclée, 1972.

DEAN, D.G., "Alienation: its Meaning and Measurement", American Sociological Review, Vol. XXVI, no. 26, 1961, p. 753-58.

DEJEAN, R., L'Emotion, Paris, Félix Alcan, 1933.

DELACROIX, H., "Les opérations intellectuelles" in G. DUMAS, Traité de Psychologie, Tome II, Paris, Félix Alcan, 1923.

DELACROIX, H., Le Langage et la Pensée, Paris, Félix Alcan, 1930.

- DELEUSE, G., GUATTARI, F., L'Anti-Oedipe, Paris, Les éditions de Minuit, 1972.
- DEMOULIN, P., Dr., Névrose et Psychose, Paris, Editions Béatrice Nanwelaerts, 1967.
- DIEL, P., La Peur et l'Angoisse, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1973.
- DISERTORI, B., PIAZZA, M., La Psychiatrie sociale, Paris, Les éditions E.S.F., 1975.
- DOLLARD, J., Criteria for the Life History, New-York, Peter Smith, 1949.
- DORAY, B., Le Taylorisme, une folie rationnelle? Paris, Dunod/Bordas, 1981.
- DUFRENNE, M., La Personnalité de base, Paris, Presses universitaires de France, 1972.
- DUMMER, E.S., The Unconscious, New-York, Books for Libraries Press, Freeport, 1966.
- DESSUANT, P., Dr., Le Narcissisme, Paris, Presses universitaires de France, "Que Sais-je?", 1983.
- DONGIER, M., Névroses et Troubles psychosomatiques, Bruxelles, Dessart et Mardaga, 1976.
- DUMAS, G., La Vie affective, Paris, Presses universitaires de France, 1948.
- DUMAS, G., Nouveau Traité de Psychologie, Paris, Félix Alcan, 1932.
- DUMAS, G., Traité de Psychologie, Paris, Félix Alcan, 1923.
- DUMONT, F., Les Idéologies, Paris, Presses universitaires de France, 1974.
- DUPRE, E., Dr., Pathologie de l'Imagination et de l'Emotivité, Paris, Payot, 1925.
- DURAND, G., Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire, Paris, Presses universitaires de France, 1963.
- DURAND, G., L'Imagination symbolique, Paris, Presses universitaires de France, 1964.

DUROUSSY-KOURGANOFF, M., "L'Usage social des catégorisations", Raison Présente, No 65, 1983, p. 39-50.

ECK, M., Dr., L'Homme et l'angoisse, Paris, Librairie Arthème Fayand, 1964.

ELIADE, M., Aspects du Mythe, Paris, Gallimard, (Idées), 1968.

EY, H., Défense et Illustration de la Psychiatrie, Paris, Masson, 1978.

EY, H., BERNARD, P., BRISSET, Ch., Manuel de Psychiatrie, Paris, Masson, 1974.

EYSENCK, H.J., La Névrose et vous, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1979.

EYSENCK, H.J., RACHMAN, S., The Causes and Cures of Neurosis, London, Routledge & Kegan Paul, 1967.

FAVEZ-BOUTONIER, J., L'Angoisse, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

FENICHEL, O., La Théorie psychanalytique des Névroses, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

FINIFTER, A.W., Alienation and the social System, New-York, John Wiley & Sons, 1972.

FISH, F., Clinical Psychopathology, Bristol, John Wright & Sons, 1967.

FORDHAM, F., Introduction à la Psychologie de Jung, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1979.

FOUCAULT, M., Maladie mentale et Psychologie, Paris, Presses universitaires de France, 1966.

FREEDMAN, A.M., KAPLAN, H.I., ed. Comprehensive Textbook of Psychiatry, Baltimore, Ed. Williams & Wilkins, 1969.

FREUD, S., Civilization and its Discontents, New-York, W.W. Norton Company, 1961.

FREUD, S., Essais de Psychanalyse, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972.

- FREUD, S., Inhibition, Symptôme et Angoisse, Paris, Presses universitaires de France, 1978.
- FREUD, S., Introduction à la Psychanalyse, Paris, Payot, 1976.
- FREUD, S., Totem et Tabou, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1972.
- FROMM, E., Avoir ou Etre, Paris, Editions Robert Laffont, 1978.
- FROMM, E., Beyond the Chains of Illusion, New-York, Simon & Schuster, 1962.
- FROMM, E., Escape from Freedom, New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1964.
- FROMM, E., Espoir et Révolution, Paris, Editions Stock, 1981.
- FROMM, E., "Individual and Social origins of Neurosis", in C. KLUCKHOHN, H. A., MURRAY, Personality in Nature, Society and Culture, New-York Alfred-A-Knopf, 1971.
- FROMM, E., La conception de l'Homme chez Marx, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1977.
- FROMM, E., La crise de la Psychanalyse, Paris, Denoël/Anthropos, 1971.
- FROMM, E., Société aliénée et société saine, Paris, Le Courrier du livre, 1956.
- FROMM, E., The Heart of Man, New-York, Harper & Row, 1964.
- FULCHIGNONI, E., La civilisation de l'Image, Paris, Payot, 1975.
- GABEL, J., Idéologies, Paris, Anthropos, 1974.
- GABEL, J., Idéologies II, Paris, Anthropos, 1978.
- GABEL, J., La fausse Conscience, Paris, Editions de Minuit, 1962.
- GABEL, J., Sociologie de l'aliénation, Paris, Presses universitaires de France, 1970.

GABEL, J., ROUSSET, B., TRINH VAN THAO, Actualité de la Dialectique, Editions Anthropos, 1980.

GABEL, J., ROUSSET, B., TRINH VAN THAO, L'Aliénation aujourd'hui, Editions Anthropos, 1974.

GALIFRET, Y. et al. "L'individu, objet de science?" Raison Présente, no 17, 1971, p. 45-79.

GENTIS, R., Guérir la Vie, Paris, Maspéro, (Collection), 1978.

GENTIS, R., Traité de Psychiatrie provisoire, Paris Maspéro, 1977.

GIORA Zwi, Psychopathology, New-York, Gardner Press, 1975.

GODELIER, M., "Le Marxisme dans les Sciences humaines", Raison Présente, no 18, 1971, p. 45-65.

GOLMANN, L., "La Réification" Les Temps Modernes, no 156-157, 1959, p. 1433-1474.

GOLMANN, L., Marxisme et Sciences humaines, Paris, Gallimard, (Idées) 1970.

GOLMANN, L., Recherches dialectiques, Paris, Gallimard, 1959.

GOLMANN, L., "Sujet et objet en Sciences humaines", Raison Présente, no 17, 1971, p. 83-101.

GOLMANN, L., "Structure sociale et Conscience collective des Structures" Raison Présente, no 55, 1980, p. 119-122.

GRIMALDI, N., Aliénation et Liberté, Paris, Masson, 1972.

Groupe Lyonnais d'Etudes médicales, philosophiques et biologiques. L'Action de l'homme sur le Psychisme humain, Paris, "Convergences" SPES, 1963.

GUILHOT, J., Introduction à la Psychiatrie, de la connaissance, Paris, Mouton, 1966.

GUILLAUME, P., "Les Premiers stades de l'imitation chez l'enfant", Journal de Psychologie normale et pathologique, vol. 23, no 4, 1926, p. 872-876.

GUILLAUME, P., Manuel de Psychologie, Paris, Presses universitaires de France, 1969.

GUIRAUD, P. Psychiatrie générale, Paris, Le François, 1950.

GURVITCH, G., Dialectique et Sociologie, Paris, Flammarion, 1977.

GURVITCH, G., Initiation aux recherches sur la Sociologie de la Connaissance, fascicule I, Paris, Centre de documentation universitaire, Tournier & Constans, 1948.

GRUVITCH, G., La Vocation actuelle de la Sociologie, Vol. 1 & 2, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

GURVITCH, G., "Le Problème de la Sociologie de la Connaissance", Revue philosophique de la France et de l'Etranger, Presses universitaires de France, tome 147, 1957, p. 494-502; tome 148, 1957, p. 438-451.

GURVITCH, G., Traité de Sociologie, Vol. I & II, Paris, Presses universitaires de France, 1967.

GUTERMAN, N., LEFEBVRE, H., La conscience mystifiée, Paris, Le Sycomore, 1979.

HALL, C.S., L'A.B.C. de la Psychologie freudienne, Paris, Aubier Montaigne, 1957.

HARTMANN, H., KRIS, E., LOEWENSTEIN, R.M., Eléments de psychologie psychanalytique, Paris, Presses universitaires de France, 1975.

HELMAN, Z., "Henri Wallon et le courant psychopathologique" in Les Sciences de l'Education. Pour l'Ere nouvelle, numéro spécial Henri Wallon, Université de Caen, avril 1979. p. 203-215.

HERSKOVITS, M.J., Cultural Dynamics, New-York, Alfred-A-Knopf, 1964.

HERSKOVITS, M.J., Les Bases de l'Anthropologie, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1967.

HESNARD, A., Dr., Les Phobies et la Névrose phobique, Paris, Payot, 1961.

- HOGAN, R., Personality Theory, New Jersey, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1976.
- HORNEY, K., Culture and Nevrosis, New-York, Harcourt, Brace, 1949.
- HORNEY, K., Neurosis and Human Growth, New-York, W.W. Norton, 1950.
- HORNEY, K., Our inner Conflicts, New-York, W.W. Norton, 1945.
- HORNEY, K., La personnalité névrotique de notre temps, Paris, L'Arche, 1973.
- HORNEY, K., Voies nouvelles en Psychanalyse, Paris, Payot, 1976.
- HORNEY, K., "What is a Neurosis?", American Journal of Sociology, vol. XLV, no 3, 1939, p. 426-432.
- INHELDER, B., SINCLAIR, H., BOVET, M., Apprentissage et Structure de la Connaissance, Paris, Presses universitaires de France, 1974.
- ISRAEL, J., L'aliénation de Marx à la Sociologie contemporaine, Paris, Editions Anthropos, 1972.
- IZARD, C.E., Pattern of Emotions, New-York, Academic Press, 1972.
- JALLEY, E., Wallon lecteur de Freud et de Piaget, Paris, Editions sociales, 1981.
- JASPERS, K., General Psychopathology, Chicago, The University of Chicago Press, 1964.
- JOHNSON, F., Alienation, New-York, Seminar Press, 1973.
- JONCKHEERE, A., MANDELBROT, B., PIAGET, J., La Lecture de l'Expérience "Etude d'Epistémologie génétique, V", Paris, Presses universitaires de France, 1958.
- JOURY, J.-P., Comprendre les Illusions, Paris, Editions sociales, 1981.
- KARDINER, A., L'Individu dans sa Société, Paris, Gallimard, 1969.

- KELLE, V., KOVALZON, M., Le Matérialisme historique, Moscou, Editions du Progrès, 1972.
- KENISTON, K., The uncommitted; Alienated Youth in American Society, New-York, Brace & World, 1965.
- KENISTON, K., Youth and dissent; the rise of a new opposition, New-York, Harcourt, Brace Jovanovich, 1971.
- KERNBERG, O., La Personnalité narcissique, Toulouse, Privat, 1980.
- KERNBERG, O., Les Troubles limites de la Personnalité, Toulouse, Privat, 1979.
- KLINEBERG, O., Psychologie social, Paris, Presses universitaires de France, 1967.
- KLUCKHOHN, C., KELLY, W.H., "The Concept of Culture" in R. LINTON, Ed. The Science of Man in the World crisis, New-York, Columbia University Press.
- KLUCKHOHN, C., MURRAY, H.A., ed. Personality in Nature, Society and Culture, New-York, Alfred-A-Knopf, 1971.
- KOESTENBAUM, P., The new Image of the person: the theory and practice of clinical philosophy, Westport, Greenwood Press, 1978.
- KOHUT, H., Le soi, Paris, Presses universitaires de France, 1974.
- KOSIK, K., La Dialectique du Concret, Paris, Maspero, 1978.
- KUIPER, P.C., The Neuroses, New-York, International Universities Press, 1972.
- LAING, R.D., Le Moi divisé, Paris, Editions Stock, 1979.
- LAPASSADE, G., L'Entrée dans la Vie, Paris, Editions de Minuit, 1963.
- LA RIVIERE, A., La Névrose Maladie trop peu connue, Montréal, Les éditions psychologiques ENRG, 1953.
- LA RIVIERE, A., Névrose et Obsessions, Montréal, Les éditions psychologiques ENRG, 1955.
- LASCH, C., Le Complexe de Narcisse, Paris, Robert Laffont, 1981.

LEFEBVRE, H., Critique de la Vie quotidienne, vol. I,II, III, Paris, L'Arche, 1958, 1961, 1981.

LEFEBVRE, H., La Présence et l'Absence, Tournai, Casterman, 1980.

LEFEBVRE, H., Le Matérialisme dialectique, Paris, Presses universitaires de France, 1971.

LEFEBVRE, H., Le Marxisme, Paris, Presses universitaires de France, (Que sais-je?), 1974.

LEFEBVRE, H., Sociologie de Marx, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

LEFEBVRE, H., "Sur l'Aliénation", Social Praxis, 3, 1975, p. 63-75.

LEFEBVRE, H., CHATELET, F., Idéologie et Vérité, Paris, Les cahiers du Centre d'Etudes socialistes, 1962.

LE GALL, A., L'anxiété et l'Angoisse, Paris, Presses universitaires de France, (que sais-je?), 1976.

LEGENDRE-BERGERON, M.-F., Lexique de la Psychologie du Développement de Jean Piaget, Chicoutimi, Gaëtan Morin, 1980.

LEIGHTON, A.H., CLAUSEN, J.A., WILSON, R.N., ed. Explorations in Social Psychiatry, New-York, Basic books,

LENINE, V., OEUVRES, Tome 38, Paris, Editions sociales, 1971.

LE NY, J.-F., Le Conditionnement et l'Apprentissage, Paris, Presses universitaires de France, 1972.

LEONTIEV, A.N., "Le concept du Reflet: son importance pour la psychologie scientifique", Bulletin de Psychologie, no 5, 1966, p. 236-241.

LEONTIEV, A.N., Le développement du Psychisme, Paris, Editions sociales, 1976.

LEVINE, A., Alienation in the Metropolis, San Francisco, R. & E., Research Associates, 1977.

LEVITT, E.E., The Psychology on Anxiety, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1967.

LEVY-BRUHL, L., L'Expérience mystique et les Symboles chez les primitifs, Paris, Félix Alcan, 1938.

LEVY-BRUHL, L., Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures, Paris, Presses universitaires de France, 1951.

LEVY-BRUHL, L., Le Surnaturel et la Nature dans la Mentalité primitive, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

LINTON, R., De l'Homme, Paris, Editions de Minuit, 1968.

LINTON, R., ed. The Science of Man in the World Crisis, New-York, Columbia University Press, 1945.

LOBROT, M., Les Effets de l'Education, Paris, Editions, E.S.F., 1971.

LOBROT, M., Vers une Science de l'Education, La Loupe, Collection "Sources de l'Education", 1968.

MALINOWSKI, B., Les Dynamiques de l'Evolution culturelle, Paris, Payot, 1970.

MALRIEU, P., La Construction de l'Imaginaire, Bruxelles, Charles Dessart, 1967.

MALRIEU, P., "Le Problème de la Conscience dans la Psychologie d'Henri Wallon", La Pensée, no 30, 1950. p. 30-36.

MARCUSE, H., "A Reply to Erich Fromm" Dissent, Kraus Reprint Corporation, Vol 3, 1956, p. 79-83.

MARCUSE, H., Culture et Société, Paris, Les éditions de Minuit, 1970.

MARCUSE, H., Eros et Civilisation, Paris, Les éditions de Minuit, 1963.

MARCUSE, H., Pour une Théorie critique de la Société, Paris, Denoël-Gonthier, 1971.

MARTINET, M., Théorie des Emotions, Paris, Aubier Montaigne, 1972.

MARX, K., Le Capital, tome I, Paris, Editions sociales, 1975.

MARX, K., Manuscrits de 1844, Paris, Editions sociales, 1962.

- MARX, K., OEUVRES, M. RUBEL, ed vol. I & II, Paris, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1965.
- MARX, K., ENGELS, F., L'Idéologie allemande, Paris, Editions sociales, 1968.
- MASSUCO COSTA, A., Psychologie soviétique, Paris, Payot, 1977.
- MAUSS, M., Essais de Sociologie, Paris, Les éditions de Minuit, 1969.
- MEAD, G.H., L'Esprit, le Soi et la Société, Paris, Presses universitaires de France, 1963.
- MEAD, M., "The concept of Culture and the Psychosomatic Approach" in Journal of Psychology, 10, 1947, p. 57-76.
- MERTON, R.K., "Social Structure and Anomie" in L. WILSON, W.L. KOLB, ed. Sociological Analysis, New-York, Harcourt, Brace, 1949.
- MERTON, R.K., Social Theory and Social Structure, New-York, The free Press, 1968.
- MESZAROS, I., Marx's Theory of Alienation, London, Merlin Press, 1975.
- MEYER, J.R., BURNHAM, B., CHOLVAT, J., ed. Values Education: theory, practice, problems, prospects, Waterloo, (Ont.), Wilfrid Laurier University Press, 1975.
- MINKOWSKI, E., Traité de Psychopathologie, Paris, Presses universitaires de France, 1966.
- MITCHELL, A., KELMAN, h., "Alienation: Horney's View" in International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis, Neurology, B.B. Wolman, ed. Vol. I, New-York, Van Nostrand Reinhold, 1977.
- MOREUX, C., La Conviction idéologique, Montréal, Presses universitaires du Québec, 1978.
- MOYNOT, J.-L., "Déterminations sociales et individuelles des Besoins", La Pensée, no spécial Sociologie, no 18, 1975, p. 61-87.
- MULLAHY, P., ed. A Study of interpersonal Relations: new contributions to psychiatry, New-York, Science House, 1967.

NATHAN, P.E., HARRIS, S.L., Psychopathology and Society, New-York, McGraw-Hill book, 1975.

NIEL, M., Psychanalyse du Marxisme, Paris, Le Courrier du livre, 1967.

NUTTIN, J., La Structure de la Personnalité, Paris, Presses universitaires de France, 1971.

NUTTIN, J., Théorie de la Motivation humaine, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

OLLMAN, B., Alienation, New-York, Cambridge University Press, 1976.

OPLER, M.K., Culture and Social Psychiatry, New-York, Atherton Press, 1967.

OSBORN, R., Marxisme et Psychanalyse, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1974.

PAGE, J.D., Psychopathology: The science of understanding deviance, Chicago, Aldine Publishing, 1975.

PASQUARELLI, N., "Besoins et Aliénation" in C.E.R.M., Problèmes de la révolution socialiste en France, Paris, Editions sociales, 1971.

PIAGET, J., Adaptation vitale et Psychologie de l'intelligence, Paris, Hermann, 1974.

PIAGET, J., Biologie et Connaissance, Paris, Gallimard, 1967.

PIAGET, J., Epistémologie des Sciences de l'Homme, Paris, Gallimard, 1970.

PIAGET, J., Le Langage et la Pensée chez l'Enfant, Paris, Delachaux & Niestlé, 1976.

PIAGET, J., La Naissance de l'Intelligence chez l'Enfant, Paris, Delachaux & Niestlé, 1977.

PIAGET, J., La Psychologie de l'Intelligence, Paris, Librairie Armand Colin, 1967.

PIAGET, J., "La Psychologie, les relations interdisciplinaires et le système des sciences", Bulletin de Psychologie, no 5, 1966, p. 242-254.

- PIAGET, J., La Prise de conscience, Paris, Presses universitaires de France, 1974.
- PIAGET, J., La Représentation du monde chez l'Enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1972.
- PIAGET, J., Le Jugement moral chez l'Enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1978.
- PIAGET, J., "L'Inconscient chez Freud et chez Piaget - Inconscient affectif et inconscient cognitif", Raison présente, no.19, 1971, p. 11-20.
- PIAGET, J., Les Mécanismes Perceptifs, Paris, Presses universitaires de France, 1975.
- PIAGET, J., Les Relations entre l'intelligence et l'Affectivité dans le développement de l'Enfant Paris, Centre de documentation universitaire, 1964.
- PIAGET, J., dir. Logique et Connaissance scientifique Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1967.
- PIAGET, J., Recherches sur la Contradiction, Paris, Presses universitaires de France, 1974.
- PIAGET, J., Sagesse et Illusions de la Philosophie, Paris, Presses universitaires de France, 1965.
- PIAGET, J., INHELDER, B., L'Image mentale chez l'enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1966.
- PIAGET, J., INHELDER, B., La Psychologie de l'Enfant, Paris, Presses universitaires de France, (Que Sais-je?), 1973.
- PRETECÈILLE, E., "Besoins sociaux et socialisation de la consommation", La Pensée, no spécial, Sociologie, no 180, 1975, p. 22-60.
- PREVOST, C.M., Janet, Freud, et la psychologie clinique, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1973.
- PROVENCE, S., LIPTON, R.C., Infants in Institutions, New-York, International Universities Press, 1967.
- Col. Psychiatrie et Société, (Textes réunis en hommage à Paul Sivadon), Toulouse, Erès, 1981.
- REDLICH, E.C., "The Concept of Normality", American Journal of Psychotherapy, vol. 6., no 3, 1952, p. 551-576.

- REED, C.F., ALEXANDER, I.E., TOMKINS, S.S., Psychopathology, New-York, John Wiley & Sons, 1967.
- REGIS, E., HESNARD, A., La Psychanalyse des Névroses et des Psychoses, Paris, Félix Alcan, 1922.
- REICH, Ch., Le Regain américain, Paris, Robert Laffont, 1972.
- ROBERT, Paul, Dictionnaire Petit Robert, Paris, Société du nouveau Littre, 1972.
- ROCHEBLAUE-SPENLE, A.-M., Psychologie du conflit, Paris, Editions universitaires, 1970.
- ROHEIM, G., Origine et Fonction de la Culture, Paris, Gallimard, (Idées), 1972.
- ROSE, A.M., ed. Human Behavior and Social Processes, an interactionist approach, Boston, Houghton Mifflin, 1962.
- ROSE, A.M., ed. Mental Health and Mental disorder: a sociological approach, New-York, W.W. Norton, 1955.
- ROSE, A.M., Sociology, New-York, Alfred-A-Knopf, 1956.
- ROSENTAHL, M., IOUDINE, P., dir. Petit dictionnaire philosophique, Paris, Editions Eugène Varlin, 1977.
- ROSS, E.B., ed. Beyond the Myths of Culture, New-York, Academic Press, 1980.
- RUBEL, M., Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle, Paris, Marcel Rivière, 1971.
- RYCROFT, Ch., L'Angoisse créatrice, Paris, Robert Laffont, 1971.
- SAPIR, E., Anthropologie, Paris, Editions de Minuit, 1967.
- SCHACHT, R., Alienation, New-York, Anchor books, Doubleday, 1970.
- SCHAFF, A., "Alienation as a social and philosophical problem" Social Praxis, no 3, 1975, p. 7-26.
- SCHAFF, A., Histoire et Vérité, Paris, Editions Anthropos, 1971.
- SCHAFF, A., Langage et Connaissance, Paris, Editions Anthropos, 1967.

- SCHAFF, A., Le Marxisme et l'individu, Paris, Librairie Armand Colin, 1968.
- SCHWARTZ, Ch. Neurotic Anxiety, New-York, Sheed & Ward, 1954.
- SCHWARTZ, L.; Dr. Les Névroses et la Psychologie dynamique de Pierre Janet, Paris, Presses universitaires de France, 1955.
- SEEMAN, M., "Alienation", International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis and Neurology, vol. I, New-York, Van Nostrand Reinhold, 1977.
- SEEMAN, M., "On the Meaning of Alienation", American Sociological Review, vol 24, no 6, 1959, p. 783-790.
- SEEMAN, M., in CAMPBELL, A., CONVERSE, P.E. ed. The Human Meaning of social Change, New-York, Russel Sage Foundation, 1972.
- SEVE, L., Une introduction à la Philosophie marxiste, Paris, Editions sociales, 1980.
- SILLAMY, Norbert, Dictionnaire de la Psychologie, vol. I, II, Paris, Bordas, 1980.
- SIMON, M., Comprendre les Idéologies, Paris, Chronique sociale de France/Editions du Cerf, 1978.
- SINCLAIR-DE ZWART, H., Acquisition du Langage et Développement de la pensée, Paris, Dunod, 1967.
- SIVADON, P., dir. Traité de Psychologie médicale, tome 1, 2,3, Paris, Presses universitaires de France, 1973.
- SIVADON, P., AMIEL, R., Psychopathologie du Travail, Paris, Les éditions françaises, 1969.
- SPIELBERGER, Ch. D., Anxiety and Behavior, New-York, Academic Press, 1966.
- SPIELBERGER, Ch. D., ed. Anxiety; current trends in theory and research, Vol. I, II, New-York, Academic Press, 1972.
- SPIELBERGER, Ch. D., DIAZ-GUERRERO, R., ed. Cross-Cultural Anxiety, New-York, Halsted Press, 1976.
- SPIRKINE, A., YAKHOT, O., Initiation au Matérialisme dialectique et Matérialisme historique, Moscou, Editions du Progrès, 1973.

- SPIRO, M.E., "Culture and Personality: The natural History of a false Dichotomy", Psychiatry, No 14, 1951, p. 19-46.
- SPITZ, R., De la Naissance à la Parole: la première année de la vie, Paris, Presses universitaires de France, 1968.
- SPITZ, R., "La Perte de la Mère par le Nourrisson", Enfance, no 5, 1948, p. 373-391.
- STEIN, M.R., VIDICH, A.J., WHITE, Manning D., ed. Identity and Anxiety: survival of the person in mass society, Glencoe, Free Press, 1962.
- STERN, A., Me: the narcissistic American, New-York, Ballantine books, 1979.
- STOETZEL, J., La Psychologie sociale, Paris, Flammarion, 1978.
- SULLIVAN, H.S., Collected works, New-York, Norton, 1965.
- SZASZ, T.S., Idéologie et folie, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.
- SZASZ, T.S., Le mythe de la maladie mentale, Paris, Payot, 1977.
- TAP, P., dir. Identité individuelle et Personnalisation, Toulouse, Privat, 1980.
- TERRAIL, J.-P., "Production des besoins et besoins de la Production", La Pensée, no spécial Sociologie, no 180, 1975, p. 6-21.
- THINES, G. LEMPEREUR, A., Dictionnaire général des Sciences humaines, Paris, Editions universitaires, 1975.
- THEVENIN, N.-E., Révisionisme et Philosophie de l'Aliénation, Paris, Christian-Bourgeois, 1977.
- TOME, H.R., Le Moi et l'Autre dans la conscience de l'Adolescent, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1972.
- TOURAINE, A., Production de la Société, Paris, Seuil, 1973.
- TOUZARD, H., La médiation et la résolution des conflits, Paris, Presses universitaires de France, 1977.
- TRAN-THONG, La Pensée pédagogique d'Henri Wallon, Paris, Presses universitaires de France, 1969.

- TRAN-THONG, "La Théorie des attitudes de Henri Wallon et ses conséquences éducatives", Les Sciences de l'éducation. Pour l'Ere nouvelle, no spécial Henri Wallon, Université de Caen, 1979.
- TRAN-THONG, Stades et Concept de Stade de Développement de l'Enfant dans la Psychologie contemporaine, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1978.
- VACHET, A., Ce que Marcuse a vraiment dit...Civilisation et Révolution dans les Sociétés industrielles avancées, Ottawa, éditions de l' Université d'Ottawa, 1976.
- VACHET, A., Crise de Civilisation et Université, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1984.
- VACHET, A., "La dialectique de l'Individu et de la Collectivité dans la Pensée de Marx", Philosophiques vol II, no 1, 1975, p. 23-53.
- VANDENPLAS-HOLPER, Ch., Education et Développement social de l'enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1979.
- VAUCHER, G., Le Langage affectif et les Jugements de valeur, Paris, Félix Alcan, 1925.
- VYGOTSKY, L.S., Thought and Language, Cambridge (Massachusetts), M.I.T. Press, 1962.
- WALLON, H., De l'Acte à la Pensée, Paris, Flammarion, 1970.
- WALLON, H., "Importance du mouvement dans le Développement psychologique de l'Enfant", Enfance, no spécial, (3-4), 1959, p. 43-47.
- WALLON, H., "La Conscience et la Vie subconsciente", in DUMAS, G., Traité de Psychologie, tome II, Paris, Félix Alcan, 1923.
- WALLON, H., La vie mentale, Paris, Editions sociales, 1982.
- WALLON, H., L'Enfant Turbulent, Paris, Félix Alcan, 1925.
- WALLON, H., "L'Etude psychologique et sociologique de l'Enfant", Enfance, no spécial, (3-4), 1976, p. 104-116.
- WALLON, H., "Le Réel et le Mental", Enfance, No spécial, (3-4), 1976, p. 175-205.

- WALLON, H., "Le Rôle de l'autre dans la Conscience du «Moi»", Enfance, No spécial, (3-4), 1976, p. 87-94.
- WALLON, H., "Les Causes psycho-physiologiques de l'inattention chez l'Enfant", Enfance, No spécial, (3-4), 1976, p. 216-222.
- WALLON, H., "Les Etapes de la Sociabilité chez l'Enfant", Enfance, No spécial, (3-4), 1976, p. 117-131.
- WALLON, H., "Les Milieux, les Groupes et la psychogenèse de l'enfant", Enfance, No spécial, (3-4), 1976, p. 95-104.
- WALLON, H., L'Evolution psychologique de l'Enfant, Paris, Librairie Armand Colin, 1968.
- WALLON, H., Les Origines du Caractère chez l'Enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1976.
- WALLON, H., Les Origines de la Pensée chez l'Enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1975.
- WALLON, H., "L'instabilité posturo-psychique chez l'Enfant", Enfance, No spécial, (1-2), 1963, p. 163-171.
- WALLON, H., "Mouvement et Psychisme", Journal de Psychologie normale et Pathologique, vol. 23, No 4, 1926, p. 957-974.
- WALLON, H., "Niveaux et Fluctuations du Moi", Enfance, No spécial, (1-2), 1963, p. 87-98.
- WALLON, H., "Psychologie et Education de l'Enfance", Enfance, No spécial, (3-4), 1976, p. 3-10.
- WALLON, H., Psychologie pathologique, Paris, Félix Alcan, 1926.
- WALLON, H., "Sociologie et Education", Enfance, no spécial, (3-4), 1976, p. 132-141.
- WEISSKOPF, W.A., Aliénation, Idéologie et Répression, Paris, Presses universitaires de France, 1976.
- WOLF, K.H., ed. The Sociology of Georg Simmel, New-York, Free Press, 1964.
- WOODARD, J.W., "The Relation of Personality Structure to the Structure of Culture", American Sociological Review, Vol. 3, no 5, 1938, p. 637-651.

ZAZZO, R., Conduites et Conscience, vol II, Paris, Delachaux & Niestlé, 1968.

ZAZZO, R. et al. L'Attachement, Paris, Delachaux & Niestlé, 1979.

ZAZZO, R., "La Psychanalyse est-elle rationaliste?" Raison présente, no 55, 1980, p. 43-48.

ZUCKERMANN, M., SPIELBERGER, Ch. Emotions and Anxiety, New-York, John Wiley & Sons, 1976.

TABLE DES MATIERES

	page
INTRODUCTION GENERALE	1
Partie I - LA NEVROSE EST-ELLE UNE QUESTION D'ADAPTATION OU UN PRODUIT SOCIAL?	18
Introduction	19
La culture	32
- Définitions de la culture	33
La Socialisation	45
- I. La généralisation	53
- II. La perception	59
- III. Le développement moral et l'acquisition de la conscience de soi	62
L'émotion	83
- Les différentes sensibilités et leurs fonctions	87
- Le mouvement et l'activité de relation .	93
- L'imitation et la représentation	96
- Le langage et la représentation	96
- Manifestations de l'émotion et carence affective	100
- Equilibre - adaptation - équilibre	107
L'anxiété	120
- Définition	122
- Chez l'enfant	123
- Définitions de la peur et de l'angoisse	129
- Trois types d'anxiété: anxiété d'objet	131
anxiété du sujet	136
anxiété inconsciente ...	141
- La phobie	143
- La régression	144
Conclusion	147

Partie 2 - L'ALIENATION DECOULE-T-ELLE D'UN ETAT PSYCHOLOGIQUE OU DE RAPPORTS SOCIAUX?	153
Introduction	154
L'aliénation comme état psychologique	157
- Résumé et critique	166
Les rapports sociaux	169
- Le travail aliéné	172
- Valeur d'usage - valeur d'échange	178
- Production des biens - production des valeurs	180
- L'individualisme	186
- Le "travail en miettes", l'individu émietté"	188
- La spécialisation	192
- Le rôle aliéné de la femme	195
L'aliénation et les représentations	199
- Le fétichisme de la marchandise - de l'argent	201
- Le conditionnement social	204
- La prise de conscience	207
- La résistance au changement	210
- Implication de la connaissance	214
L'idéologie et quelques champs d'activité	216
Connaissance et langage	227
- Les valeurs	230
- L'homme aliéné - la pensée aliénée	231
- Conscience sociale - conscience individuelle	232
- Fausse représentation ou fausse conscience	235
- Effets de la conscience aliénée	238
- La culture	239
Conclusion	240

Partie 3 - LA NEVROSE ET L'ALIENATION: UNE MEME ORIGINE
ET UN MEME CONTENU SOCIAL?

Introduction	246
L'aliénation et la névrose chez Erich Fromm ..	251
La névrose et l'aliénation chez Karen Horney .	261
Le narcissisme	272
Critique: les insuffisances du néo- freudisme et du narcissisme	278

Les points communs entre l'aliénation et la névrose	282
- Lien entre l'aliénation, le narcissisme et la névrose	285
- Indécision du moi et de l'autre	287
- Confusion entre l'intériorité et l'extériorité	290
- L'imagination	291
- Education - intériorisation	293
- Influence de notre mode de penser	295
- Les mythes	298
- Influence de l'idéologie	301
- Aliénation-névrose	304
- Un certain nombre de questions	308
 CONCLUSION GENERALE	 311
 BIBLIOGRAPHIE	 316